

VOYAGE

PHILOSOPHIQUE ET PITTORESQUE,

SUR LES RIVES DU RHIN,

A LIÈGE, DANS LA FLANDRE,

LE BRABANT, LA HOLLANDE, etc.

T. I.

Décret de la Convention nationale concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 juillet 1793, l'an 2e. de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'instruction publique, décrete ce qui suit :

Art. 1. Les Auteurs d'ecrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. 2. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. 3. Les officiers de paix seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Éditions imprimees ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. 4. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

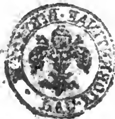
Art. 5. Tout Débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Art. 6. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire ; faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. 7. Les héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux beaux-arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Édition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Édition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde.* Paris, ce 10 Vendémiaire, l'an 3 de la République Françoise, une & indivisible.

Buisson



VOYAGE

PHILOSOPHIQUE ET PITTORESQUE, SUR LES RIVES DU RHIN,

A LIÈGE, DANS LA FLANDRE, LE BRABANT, LA HOLLANDE, etc.

FAIT EN 1790

Par GEORGE FORSTER, l'un des Compagnons de Cook;

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

Avec des Notes critiques sur la Physique, la Politique et les Arts,

PAR CHARLES POUGENS.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez F. Buisson, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

L'an troisième de la République Françoise, une et indivisible.



NOTICE HISTORIQUE

SUR GEORGE FORSTER.

CET Ecrivain célèbre naquit à Dantzic. Il étoit fils d'un Ministre Protestant. A l'âge de douze ans, son père l'envoya en Angleterre, et il en avoit à peine dix-neuf, lorsqu'il s'embarqua pour suivre Cook dans son second Voyage autour du monde (1).

(1) Tout ce qui peut offrir des détails sur cet illustre et infortuné Navigateur, dont l'Europe entière a déploré la perte, est digne de fixer la curiosité publique. C'est par ce motif que je m'empresse d'indiquer ici aux hommes sensibles, à qui sa mémoire est chère, des *Voyages de la Chine à la Côte Nord-Ouest d'Amérique*, faits dans les années 1788 et 1789 par le Capitaine Meares, traduits de l'Anglois par le Citoyen *Billecocq*; 3 volumes *in*-8°., avec un volume *in*-4°. de cartes et planches.

Cette expédition dura plus de trois ans ; et Forster à son retour en publia une excellente relation en Anglois et en Allemand.

L'Ouvrage eut peu de succès, parce qu'il étoit celui d'un Etranger, et déplut au Cabinet de Saint-James, parce que l'Auteur y dévoiloit, avec la franchise d'un Philosophe, certaines vérités qu'il importoit au Gouvernement de tenir cachées. L'Aristocratie Angloise étoit d'ailleurs peu satisfaite d'un Ecrit que Forster avoit publié précédemment, et dans lequel il examinoit, avec la sévérité d'un penseur, quelques-uns des nombreux abus de la

A Paris, chez *Buisson*, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20. L'Auteur de ces Voyages, qui a étendu les découvertes du Capitaine Cook, a recueilli de la bouche même des naturels qu'il a visités, les témoignages les plus touchans de leur estime pour ce grand homme, et de la douleur que sa perte leur avoit causée.

Constitution Britannique. Cette offensante partialité le détermina à quitter Londres. Il vint à Paris, où Buffon et d'Aubenton l'accueillirent avec l'empressement que les Philosophes ont toujours pour les Cosmopolites.

Le savant Forster desiroit se fixer en France. Avide de gloire, et idolâtre de la Liberté, Paris étoit la ville de l'Europe qui convenoit le mieux à ses goûts et à son caractère. Cependant il fut bientôt contraint de s'en éloigner ; l'intérêt de sa famille lui commandoit ce pénible sacrifice : car un Savant qui fait le tour du Globe enrichit sa mémoire et détruit sa fortune. Il fut donc forcé d'accepter une place de Professeur d'Histoire Naturelle à l'Université de Cassel. Mais un homme doué d'une ame aussi

active pouvoit-il se plaire dans un pays où régnoient des Princes sans cesse occupés des moyens d'améliorer la *traite* de leurs propres Sujets? Irrité de l'état de stupeur dans lequel on avoit plongé les Hessois, cet homme énergique et sensible chercha les moyens de s'éloigner d'un séjour si peu fait pour une tête pensante.

Le Sénat de Pologne lui offrit une chaire dans l'Université de Vilna: Forster se rendit à ses instances. Mais quoique cette place fût très-lucrative, et que les Patriotes éclairés ne négligeassent rien pour lui procurer les secours littéraires dont il avoit besoin, il ne pouvoit être long-temps heureux dans un pays à moitié barbare, où la Liberté expiroit sous les intrigues de la Prusse et de la Russie. Alors il accepta les propositions de Catherine, qui,

jalouse de tous les genres de gloire, vouloit signaler son règne en procurant à la Nation Russe l'honneur d'entreprendre, à l'exemple de la France et de l'Angleterre, un nouveau Voyage autour du monde. Malheureusement pour le progrès des lumières, la guerre contre la Porte fit échouer cet utile projet.

Mais Forster ne pouvoit rester longtemps oublié. Différens Ecrits dont il enrichit successivement l'Histoire Naturelle et les Lettres, accrurent sa réputation. L'Électeur de Mayence le nomma Président de l'Université. Il en remplissoit les fonctions lorsque les Troupes Françoises s'emparèrent de cette ville. Ce Voyageur philosophe, qui avoit observé la Société sous toutes les formes que peuvent produire les divers degrés de civilisation;

qui avoit vu l'homme simple et heureux à Otaïti, anthropophage dans la Nouvelle-Zélande, corrompu par l'avarice en Angleterre où le mot *respectable* (1) est synonyme de *riche*, dépravé en France par le luxe, en Pologne par l'anarchie, et en Brabant par la superstition, devoit sans doute saisir avec enthousiasme les préliminaires d'une Révolution qui assuroit au genre humain ses droits et son bonheur. Aussi fut-il le premier à promulguer les principes républicains en Allemagne.

Les Mayençois, qui s'étoient formés en Convention nationale, l'envoyèrent à Paris pour solliciter leur réunion à la République Françoise. Mais durant sa mission, la ville de Mayence fut assiégée et reprise

(1) On dit à Londres, *a respectable banker*, un riche banquier.

par les Troupes Prussiennes. Cet événement entraîna la perte de ses biens, et celle, plus douloureuse encore, de tous ses nombreux Manuscrits qui tombèrent au pouvoir du Prince de Prusse.

Jettons maintenant un coup-d'œil rapide sur la vie privée et sensible de cet homme célèbre. Il avoit conçu une affection très-vive pour une jeune personne d'un esprit supérieur. Theresa Heyne, passionnée pour les noms célèbres, consentit à unir son sort au sien. Mais, douée d'un de ces caractères libres qui s'indignent au seul nom de devoir et pour lesquels les sévères loix du lien conjugal sont moins la vertu que la mythologie des femmes, elle eut avec elle-même la bonne foi si rare de convenir des torts de son imagination. On n'est célèbre que pour

sa maitresse : on ne l'est pas long-temps pour l'épouse dont la vanité seule a dicté les sermens.

L'illustre émule de Banks et de Cook, au don d'aimer, ne joignoit point celui de plaire : si l'un promet le bonheur, l'autre le donne et le prolonge. Leur *union* fut troublée. L'amour, comme la piété des fidèles, s'accroît par la persécution et les souffrances. Forster, toujours épris de sa femme, cherchoit à se consoler par des distractions passagères ; mais les sens ne sont que le délire et non la raison du cœur. Aussi le seul dédommagement digne de lui, fut de se livrer à toute la noblesse de son caractère : un autre étoit aimé ; et loin de l'ignorer, Forster défendoit sa femme contre la tourbe de ceux dont la tête est assez vuide pour croire qu'il est possible de consoler

un homme passionné, en lui disant du mal de l'objet qu'il aime.

Généreux et juste par amour, plus encore que par philosophie, le mari qui cessoit de plaire n'étoit plus, selon lui, que l'*adultère* de la Nature. Enfin cette même sensibilité, qui l'avoit dirigé durant le cours de sa vie, lui inspira un de ces efforts sublimes que les ames froides ne sauroient approuver, ni même concevoir. Forster songea sérieusement à demander le divorce, et à rendre ainsi à Theresa Heyne la liberté d'épouser l'homme qu'elle lui préféroit. Il se préparoit en même temps, par l'étude des Langues Orientales, à un Voyage dans le Thibet et dans l'Indostan, afin de s'éloigner d'une terre où son cœur et sa raison avoient été mis à d'aussi cruelles épreuves. Mais le chagrin que lui avoient causé ses malheurs, joint à

une affection scorbutique dont il étoit tourmenté depuis long-temps, et qu'il avoit contractée durant ses longs Voyages sur mer, abrégèrent ses jours, et l'empêchèrent de réaliser ce double projet. Il mourut à Paris, âgé de 39 ans, le 23 Ventose, l'an 2 de la République.

Nul ne professa jamais des principes plus révolutionnaires. On voit régner dans tous ses Ecrits cet amour pour l'humanité, sans lequel il n'existe ni patriotisme, ni vertu. Mais cet amour pour ses semblables étoit celui d'un grand homme dont le génie embrasse la masse entière des intérêts individuels, et dont l'ame est trop élevée pour se rabaisser à cette philanthropie molle qui, par une réaction bornée de l'intérêt personnel, voudroit emprisonner les germes du bonheur public dans le cercle étroit de quelques individus.

Son Voyage fait depuis la Révolution, en Brabant, en Hollande, sur les Bords du Rhin, et dans divers Pays nouvellement conquis par les Troupes de la République, m'ayant paru de tous les Ecrits de Forster, celui dans lequel cet homme célèbre avoit le plus déployé les richesses de son imagination, et ses profondes connoissances en Politique, j'ai pensé qu'il falloit acquérir ce nouveau trésor à notre Littérature.

Le Naturaliste, l'Artiste, le Législateur y trouveront des préceptes utiles; et le Philosophe sensible n'y verra pas sans plaisir comment cette ame si expansive savoit embellir jusqu'aux moindres détails.

J'ai répandu dans cet Ouvrage un assez grand nombre de Notes critiques, et qui ne seront pas inutiles au Lecteur.

Quant à ma Traduction, je me bornerai à dire que j'ai conservé, autant qu'il m'a été possible, cette empreinte d'originalité qui caractérise tous les Ouvrages de cet homme célèbre, sans m'écarter cependant de ce principe si souvent appliqué, et toujours si applicable à l'art de traduire : « La lettre tue et l'esprit vivifie ».

ERRATA.

Whitebread, page 244, note 1, ligne 12; *lisez :* Wilberforce.

VOYAGE

VOYAGE

PHILOSOPHIQUE ET PITTORESQUE, SUR LES BORDS DU RHIN, EN BRABANT, EN HOLLANDE, etc.

PREMIÈRE LETTRE.

Boppart (1), 24 Mars.

JE t'avois promis une épître philosophique; mais, pour un voyageur fatigué, le plus prudent est de ne point raisonner. Tu sais que nous étions partis dans l'intention d'aller coucher ce soir à Coblentz (2). Hé bien!

(1) Ville située long. 25, 10; lat. 50, 19. Elle n'offre rien de remarquable; on trouve seulement dans les environs quelques mines d'argent.

(2) Long. 25, 8; lat. 50, 24. Grande ville, dans l'électorat de Trèves, sitnée au confluent du Rhin et de la Moselle. Elle est ceinte de murailles bâties à

nous voici à trois lieues en deçà, et il nous faudra coucher à Boppart.

Au lieu d'un soleil dégagé de nuages, nous n'avons eu qu'un ciel gris, mais dont les pâles reflets répandoient sur toute la nature cette teinte romantique qui invite l'ame à une douce mélancolie, source féconde des grandes pensées et des sensations les plus délicieuses.

O mes compatriotes, daignez me pardonner si, durant mon voyage dans le Rhingau, j'ai osé charmer l'ennui que me causoit la triste monotonie de vos sites par l'agréable lecture d'un voyage à l'île Bornéo (1). Mon imagination, consolée par les peintures brillantes et animées des diverses

l'antique ; les nouveaux ouvrages ajoutés depuis peu, l'ont rendu une place importante. L'électeur y fait sa résidence ordinaire.

(1) L'une des trois grandes îles de la Sonde, située sous la ligne, long. 129, 50; lat. 4, 55. Elle fut découverte, en 1521, par Dom George de Menesez, Portugais.

Cette île fournit aux Hollandois, ainsi que l'île des Célèbes, une grande quantité d'or, de soie, de coton, de bois précieux et même de diamans; et reçoit en échange du fer, des draps et d'autres marchandises européennes.

productions naturelles que, dans ces climats fortunés, le soleil vivifie de sa chaleur bienfaisante, planoit avec délices au dessus du sol glacé de vos provinces septentrionales. Comment reposer ses yeux sur l'insignifiant tableau de quelques troncs épars, qui semblent projetter à regret des pampres à demi-formés ? Ici, des ceps garnis de quelques feuilles rares s'élèvent sans grace du sein de la terre, et n'offrent à l'œil du voyageur que l'aride et monotone aspect des ravages de l'hiver.

Plus loin on voyoit dispersés dans la plaine, des amandiers, des pêchers, des cerisiers couverts de fleurs, dont les unes blanches, et les autres rougeâtres, interrompoient par intervalle la triste uniformité du paysage. Enfin, à quelque distance, nous appercevions de jeunes provins, entre les crevasses de la montagne et les fentes du rocher. La vue de ces premiers-nés du printemps a réveillé dans nos cœurs l'espoir d'un plus riant tableau.

Alors, nous avons commencé, mon compagnon et moi, à sortir de la douce léthargie où nous avoit plongé l'éternel été

de l'île des palmiers (1). Assis, l'un et l'autre, sur le tillac, nos regards se sont arrêtés sur les eaux du Rhin, dont la teinte étoit adoucie par leur peu de profondeur ; et nous les avons promenés ensuite avec délices sur les vignobles qui garnissent les rives du fleuve, les édifices de Johannisberg qui semblent se détacher sur la nue, les sites romantiques de Mausethurms (2), le rocher qui semble suspendu sur la tour, et la foule des villes opulentes que l'on découvre dans le lointain.

L'ombre des montagnes de Niederwald se prolongeoit jusques sur la plaine ; on distinguoit, à travers les eaux argentées du fleuve, la blanche tour de Hatton éclairée des rayons du soleil couchant ; et l'aspect imposant des écueils que traverse le torrent, imprimoit au reste un caractère de grandeur et de majesté, digne de fixer les regards du voyageur étonné.

La Noh, au bord de laquelle est cons-

(1) Allusion au voyage à l'île Bornéo.

(2) Mausethurms ou la Tour des Souris est situé, au milieu du fleuve, sur une pointe voisine du gouffre de Bingerloch. *Voyez* la note suivante.

truit un bourg, et qui est traversée par un pont d'une construction hardie, coule doucement aux pieds des murs de Bingen (1); là, elle voit s'agiter les puissans flots du Rhin qui refusent, en bouillonnant, de se mêler avec ses ondes tranquilles.

Plus bas, le Rhin se fraie un passage entre deux vallons étroits. Alors, humble dans son cours et resserré entre des rochers d'ardoises, il perd pour un temps son impétuosité; mais, bientôt son lit s'élargit, et il reparoît aussi formidable qu'il étoit à Kreuznach (2), lorsque ses eaux débordées s'étendoient au loin dans la plaine.

Sans doute il n'appartient qu'au naturaliste, de déterminer les causes de ces inégalités frappantes. Ce qui paroît constant, c'est que les eaux du Rhin, jadis

(1) Située long. 25, 18; lat. 50, 3. On trouve, près de cette ville, à l'endroit où la Noh se jette dans le Rhin, le fameux gouffre de Bingerloch, formé par une chaîne étroite de rochers d'où l'eau se précipite en cataractes. Des naufrages multipliés l'ont rendu célèbre.

(2) Ville située long. 25, 16; lat. 49, 54. Elle est bâtie à la moderne. On trouve, dans son voisinage, de belles salines établies depuis peu, au pied même des ruines du château de Kautzenberg rasé par les François en 1689.

retenues et comprimées dans les gorges de Bingen, s'élevèrent au dessus des rochers de Bingerloch, inondèrent le plat pays et se répandirent du côté du nord. Mais, s'étant insensiblement creusé un lit plus profond entre les rochers, elles reprirent leur direction primitive.

Or, le Rhingau faisant aujourd'hui partie du Palatinat, il est donc vraisemblable que le pays, situé entre Bezirec, Mayence, Oppenheim et Darmstad, fut autrefois couvert d'eau, jusqu'à ce que les rochers de Bingen se fussent assez accrus pour leur servir de digue, les comprimer et changer ce torrent en un fleuve immense.

Le vin le plus spiritueux que produit le Rhingau, ne croît plus actuellement dans les gorges de Bingen. La direction du Rhin du levant au couchant, dans toute l'étendue de cette partie du Palatinat, et la forme de la montagne de l'est dont la cime est presque plane, produit, dans ces vallons favorisés de la nature, une chaleur vivifiante. Les vents du nord et de l'ouest tourbillonnent sur ce plateau, comme s'ils vouloient s'en disputer la propriété; et, repoussés mutuellement sur le bord, ils sont tel-

lement emportés dans le fleuve par leur propre impulsion, que le vallon, situé au pied de la montagne, n'a rien à craindre de leur influence. On n'a pas encore décidé, si la qualité de ces vins est produite par la fusion des parties substantielles minéralogiques de ce sol, ou par la position de la montagne. Moins on est d'accord sur ce point, et plus on s'enfonce dans les hypothèses.

Communément, il sort de la plupart des montagnes de l'ouest, des sources d'eaux chaudes, dont les unes renferment une petite portion de soufre; les autres, de l'acide vitriolique et du fer. Quelques personnes m'ont assuré qu'il règne une couche de charbon, sous le côteau d'Hoccheim; et que l'on doit attribuer à cette cause subterranée la force et le goût exquis des vins de Domdechaney.

Dès que l'on est sorti d'Hoccheim par la porte qui conduit à Mayence, la température change et le climat s'adoucit. J'attribuerois volontiers cette différence au vent qui, sur la plaine d'Altkonig, ne rencontrant point d'obstacles qui gênent sa circulation, porte vers la région inférieure

les vapeurs froides, ou plutôt l'évaporation productrice de la congellation. D'autres attribuent la température chaude de ces portions de vignobles aux couches de charbon dont je viens de parler.

En effet le charbon, ainsi que toutes autres matières inflammables, est beaucoup plus imprégné de parties ignées que ne l'est un fragment de pierre calcaire ou d'ardoise; et cette imprégnation abondante rend le charbon susceptible de communiquer aux objets qu'il pénètre, une plus grande quantité de ces particules inflammables. Pourquoi le cep dont l'organisation est différente de celle de tous les autres végétaux, ne seroit-il pas plus particuliérement favorisé de cette évaporation ? Cependant on ne peut douter que la chaleur du soleil ne soit la cause la plus efficace de l'ascension de la sève dans la grappe. Sa lumière pénètre tous les fruits spongieux, est comprimée par leur fluidité, s'y fixe, les met en fermentation et les mûrit. Aussi nos vins ont-ils plus de montant que ceux de la Grèce, de l'Italie, de l'Espagne, même que ceux de France et de Hongrie; et c'est pourquoi ils sont moins recherchés des étrangers et des femmes.

Au dessous de Bingen, dans les lieux où le lit du Rhin est le plus rétreci, le voyageur ne trouve rien qui puisse le dédommager de l'aridité du sol qu'il parcourt. Les côteaux qui bordent les deux rives n'offrent point cet aspect riant et fertile qui plaît également à l'ame et aux yeux. A peine découvre-t-il quelques traces de culture sur le penchant escarpé des bords du fleuve. Les tristes débris d'une forteresse, renversée par la main du temps, sont les seuls ornemens de cette scène sans vie; et ces décombres sont tellement confondus avec les fragmens du rocher, que souvent on ne peut distinguer auxquels des deux ils appartiennent.

Rien ne flatte ici l'imagination de l'artiste. Ce ne sont point les flancs étendus d'une montagne couverte de chênes sacrés, d'où l'on peut jetter ses regards sur une vaste profondeur, remplie de cités brillantes, et les porter ensuite avec charmes vers l'extrêmité d'un riche horison. Semblables à des nids d'hirondelles suspendus entre deux gouffres, on apperçoit, entre des gorges étroites formées par l'écartement de hautes montagnes, plusieurs édi-

fices à demi-ruinés, retraites de ces nobles brigands qui jadis étoient l'effroi du voyageur égaré. La plupart de ces sites sont assez sauvages, pour nourrir la mélancolie du philanthrope solitaire, qui fuit le monde, sans cesser d'aimer l'humanité; et dont les méditations s'alimentent encore à la vue d'un nombre infini de petites villes, asyle des passions corruptrices.

A Barharach et à Kaub, on voit dans l'intérieur une rangée de réduits délabrés et demi-ruinés, dont l'aspect misérable, renforcé par l'inaction et la pauvreté des habitans, imprime à l'ame un juste sentiment de tristesse. Nous n'avons pu cependant nous empêcher de sourire, en voyant un invalide aborder notre yacht, pour nous demander l'aumône. Mais ce qui nous a paru plus ridicule et même plus révoltant, c'est qu'à S.-Goar, l'un des administrateurs de l'hospice des pauvres, est monté dans notre yacht une tirelire à la main, pour nous prévenir, a-t-il dit, qu'il étoit défendu aux pauvres d'implorer dans les rues la générosité des voyageurs.

Les habitans de ces terres sont entiérement dénués d'activité et d'industrie. Le

sol y est ingrat, lors même qu'il est cultivé; et les produits, consistant seulement en vin, sont trop intermittens pour qu'il soit possible d'y jouir de quelque aisance. D'ailleurs, on ne sauroit se dissimuler que dans les parties où le terrein est le plus fertile et où devroit régner l'abondance, les cultivateurs peuvent passer pour des modèles d'inertie, et par conséquent d'immoralité.

Le vigneron ne travaille que le temps nécessaire pour façonner sa vigne, et se replonge ensuite dans sa première oisiveté. Rarement, dans l'intérieur de sa maison, il cherche à s'occuper, soit à quelque métier utile, soit à quelque petit commerce au moyen duquel il puisse échapper à la misère. Cinq ou six années s'écoulent dans une inquiète et stupide apathie; ou bien, il anticipe par des emprunts sur l'abondante moisson qu'il espère, et qui n'a jamais lieu que tous les 7 à 8 ans. Lorsqu'enfin son attente est remplie, il se livre à son intempérance naturelle, jusqu'à ce qu'il ait dissipé le produit de sa récolte et qu'il retombe dans sa pauvreté première. Il n'en est pas de même du propriétaire qui, dans les mauvaises années, se rédime toujours

de la qualité sur le prix. En général, on suppute que les bons vignobles rendent annuellement 7 à 8 pour cent, frais et avaries déduits; mais, le gain de ces propriétaires peut-il dédommager l'État de la nullité immorale d'une portion de ses membres?

Il étoit huit heures du soir; la lune éclairoit de ses lueurs argentées les bassins formés au pied des montagnes. Notre yacht ne cheminoit qu'avec peine, vu la diminution des eaux du Rhin. Cependant, il avançoit toujours; et sans nous en douter, nous voici à Boppart. Nous venons de parcourir en vain les meilleures hôtelleries : dans la première, toutes les chambres sont occupées; dans la seconde, les chassis des fenêtres se trouvent tellement brisés qu'il est impossible d'y passer la nuit; une troisième offre des peintures si dégoûtantes que rien n'auroit pu me résoudre à y loger; enfin nous avons le bonheur de nous caser dans une quatrième, où l'on nous accorde l'usage d'une chambre froide et d'un seul lit qu'il faut occuper en commun.

Grelottant et morfondu, je me réchauffe en t'écrivant, et avec ton excellent thé de

Russie. Que le ciel te bénisse pour ta sage prévoyance! Sans toi, c'est-à dire sans lui, nous manquerions de tout dans cette ville d'Amazones où il a fallu, ces jours ci, une force armée de trois cents hommes, pour dompter l'humeur belliqueuse des femmes qui s'étoient soulevées contre certains réglemens mal interprétés. Il y eut dans cette occasion quelques coups de donnés, un peu de sang répandu. La force armée l'emporta cependant sur le courage de ces guerrières qui, si on les juge d'après quelques-unes de celles qui se sont offertes ce soir à nos yeux, paroissent plutôt faites pour soutenir d'autres combats.

Au surplus, je sollicite ton indulgence, s'il m'arrive de divaguer à l'avenir, ou de te raconter mes aventures avec moins de pompe et d'apprêt qu'un sourcilleux savant, qui voyage sans sortir de son cabinet, et qui n'est fatigué que du soin d'établir la série de ses réflexions. Cette première relation est bien chétive, bien misérable; mais je m'engage à réparer mes torts, lorsque nous serons dans une situation moins incommode. Je t'écris à la lueur d'une lampe qui s'obscurcit à chaque instant, et dont

la lumière pâle et tremblotante me laisse distinguer à peine les lignes que je trace ici à la hâte. Aussi ne puis-je trouver, ni des images douces, ni des couleurs brillantes, après une traversée de treize heures. A chaque effort, un nuage se glisse à travers mes paupières, les offusque, et voile enfin mes yeux appesantis.

IIe LETTRE.

Andernach (1).

Que de jouissances délicieuses sont réservées à l'artiste observateur et sensible, lorsqu'au lever de l'aurore, il peut dans un beau jour d'été voyager sur la vaste étendue du Rhin qui, tout-à-coup, au sortir de Boppart, se transforme en un lac (2)

(1) Cette ville est située long. 25; lat. 50, 27. Le péage établi sur le fleuve est une branche assez considérable des revenus de l'électeur, à raison du transit des flottes de bois destinées pour la Hollande. Le commerce d'Andernach ne consiste qu'en verreries, vaisselles de terre, et eaux minérales.

(2) De Mayence à Coblentz, le Rhin se dessine et s'élargit, presqu'à chaque demi-lieue, en bassins de

environné de hautes montagnes! Nous-mêmes, attirés par ce grand et magnifique spectacle, nous ne pouvions ce matin, malgré le froid piquant d'un vent d'est, rester enfermés dans nos cahutes. Là s'élève avec majesté la cime orgueilleuse des monts, couronnée d'arbres antiques qui n'attendent plus que les premiers sourires du printemps.

Bientôt nous avons apperçu, pour la seconde fois, les environs de Coblentz. Alors, la scène s'agrandit et s'embellit encore. Des montagnes d'une forme élégante, des massifs d'arbres touffus, des habitations champêtres forment l'ensemble le plus pittoresque. Les collines sont couvertes de peupliers, et l'on apperçoit le château neuf majestueusement assis sur la rive. Plus loin on découvre Ehrenbreistein qui paroît dominer la montagne opposée. Un ciel bril-

forme semblable à celle-ci. Le voyageur qui se voit emprisonné dans ce vaste enclos de montagnes, cherche en vain, des yeux et de la pensée, une issue pour en sortir; mais presque toujours elle se trouve au point opposé où son œil croit l'appercevoir. Cette surprise continuelle rend les voyages du Rhin également piquans et variés.

lant eût été dans ce moment une faveur signalée; mais l'athmosphère, chargé de nuages sombres et épais, a refusé passage aux rayons du jour et ne nous a donné qu'une lumière pâle et incertaine.

Nous sommes enfin arrivés à Ehrenbreistein (1). Mais, te l'avouerai-je ? Ni l'étonnante structure de cette forteresse, ni le griffon, ni ce fameux canon de cent soixante livres qui peut porter, dit-on, jusqu'à Andernach, ni la quantité de mortiers, d'obusiers, de coulevrines de 12 et 24 livres, les longues carabines, les amas de cartouches, les grains de bismuth, et tout ce qui peut exciter la curiosité, soit dans le fort, soit sur les remparts, ni l'immense horison qui renferme à la fois, comme dans une carte géographique, Coblentz, le Rhin et la Moselle; rien, en un mot, n'a pu dissiper l'impression de tristesse qu'a produit sur tous mes sens l'aspect des malheureux prisonniers............J'ai (2) en-

(1) Forteresse importante bâtie sur une montagne, vis-à-vis de Coblentz. Elle passe pour être la clef de la Moselle et du Rhin.

(2) N. Olzner, jeune littérateur allemand, m'a dit avoir visité, en 1787, les malheureux prisonniers

tendu

tendu ces infortunés secouer péniblement leurs chaînes ; je les ai vu alonger avec effort leurs bras, à travers un guichet enfumé, et implorer par des cris plaintifs la commisération des passans !

O combien ils se trompent ceux qui croient être indulgens et bons, en commuant la peine de mort en une prison perpétuelle ! Sans doute la vie doit être, aux yeux de la loi, le plus sacré de tous les biens que l'homme ait reçu du créateur. Mais, est-il donc le seul que doive respecter le législateur philosophe ? non. Ce n'est qu'à ceux dont l'ame insignifiante et végétative ose encore priser l'existence sans la liberté, ce n'est qu'à ces hommes à demi-façonnés par la nature et qui ne rougissent point de se traîner de chaînes en chaînes, qu'appartient seul le droit de penser que cette longue mort, qu'on nomme la vie, peut encore être un bien pour celui qui languit, au

détenus en cette forteresse. On ne les nourrit que de pain d'avoine, et leurs cachots sont si humides, l'air qu'ils y respirent est si méphitique, qu'on les prendroit pour des spectres vivans, recouverts d'une peau tachetée et livide, semblable à celle des malheureux habitans des Marais-Pontins.

fond des cachots, couvert d'opprobre et de misère.

Nous plaignons l'homme vicieux, lorsque la nature le punit et que les maux physiques l'atteignent; nous cherchons à diminuer ses souffrances, à le délivrer de sa douleur; pourquoi la compassion de l'homme sensible ne s'étendroit-elle pas aussi sur le malheureux, dont les crimes ont appellé le châtiment social? La perte de la liberté n'est-elle pas une expiation suffisante, et la sévère justice exige-t-elle encore la torture des reclus?

Parmi les curiosités d'Ehrenbreistein, on a grand soin de faire remarquer aux étrangers la robe sans couture de J. C. Le préjugé sur cette précieuse relique est tellement enraciné, qu'une simple plaisanterie d'un de nous a inspiré tant d'horreur à notre guide, qu'il n'a pu s'empêcher de donner des signes visibles de son émotion.

Un négociant, nommé Gerhardi, a établi dans le vaste et antique château d'Ehrenbreistein une nouvelle fabrique de cuirs. Pour l'encourager, l'électeur de Trèves l'a exempté de toutes impositions durant cinq ou six ans. On trouve encore à Wal-

lender, qui n'en est pas très-éloigné, une autre fabrique de cuirs plus considérable que celle-ci, et qui tire immédiatement ses peaux de Buenos-Ayres (1). C'est ainsi que le commerce et l'industrie forment et resserrent les liens qui unissent les parties de l'hémisphère les plus distantes (2).

(1) Capitale du gouvernement de Rio de la Plata, au Paraguai. Elle est située long. 319, 8, 45; lat. mér. 34, 35, 26. Cette ville a été ainsi nommée, à cause du bon air qu'on y respire. Les environs sont bien cultivés, et fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie.

Nos manufactures d'Europe pourroient en exporter une immense quantité de cuirs. Il seroit bien à desirer que plusieurs maisons de commerce se réunissent, et imitassent en grand la spéculation du fabricant de Wallender.

On pourroit aussi tirer des hauteurs de Buenos-Ayres, et particuliérement de Monte-Grande, des bois de charpente propres à la construction des plus grands navires. Il seroit facile de les transporter sur l'Uragai; et depuis le Salto-Chico, des bâtimens destinés à cet usage les améneroient par la rivière jusqu'aux vaisseaux de transport chargés de cette utile exportation.

(2) Emmanuel, roi de Portugal, veut honorer son pays et son règne. Le *grand brigand* Albukerque reçoit l'ordre d'aller jusqu'aux extrémités du monde étendre la gloire du nom portugais. Une heure, une

De Coblentz nous sommes allés à Neu-

seule heure a suffi pour décider la mort de plusieurs millions d'individus. Goa cède sans effort à l'ascendant européen; Albukerque vole ensuite à Brava et s'en empare. Le carnage fut si affreux, disent les historiens portugais, qu'on voyoit ruisseler le sang dans les rues, et qu'il fut impossible de compter le nombre des cadavres. On ne donnoit pas le temps aux femmes d'ôter leurs bracelets et leurs boucles d'oreilles; on les leur arrachoit, et on leur coupoit impitoyablement les bras. Enfin le grand Albukerque, disent les mêmes historiens, toujours juste, désintéressé, ami de l'ordre et de l'humanité, s'empare de Malaca en 1511. Le massacre des habitans dura neuf jours consécutifs.

Dom Jean de Castro, vice-roi des Indes, part de Goa en 1545. Dans sa route il s'empare de plusieurs vaisseaux, et faisant couper en pièces les prisonniers maures, il donne ordre que les membres et les troncs mutilés fussent jettés à l'embouchure des rivières, afin que, remontant avec la marée, ils portassent la terreur sur toutes les côtes. Alors, les Portugais eurent des colonies.

Bon Forster! Et c'est ainsi que « le commerce et l'in-
» dustrie forment et resserrent les liens qui unissent les
» parties de l'hémisphère les plus distantes ».

Mais, après avoir gémi sur cette millième partie des sanglantes horreurs dont l'histoire nous a conservé le pénible souvenir, je crois nécessaire de rapporter ici le texte même du principe que Montesquieu établit, sur

wied (1), où l'on nous a fait voir la maison des Hernutes (2), ainsi que les divers ateliers dans

les moyens de conserver l'esprit de commerce dans un gouvernement démocratique.

« Pour maintenir l'esprit de commerce, dit-il, il » faut que les principaux citoyens le fassent eux-» mêmes; que cet esprit règne seul, et ne soit point » croisé par un autre; que toutes les loix le favorisent; » que ces mêmes loix, par leurs dispositions, divisant » les fortunes à mesure que le commerce les grossit, » mettent chaque citoyen pauvre dans une assez grande » aisance pour pouvoir travailler comme les autres ».

Esp. des Loix, *T.* 1, *L.* 5, *chap.* 6.

(1) Cette ville, voisine d'Andernach, n'est point fermée de murailles.

Le cours du Rhin y est si rapide, que, même au plus fort de l'hiver, les glaçons ne peuvent se congeler à la surface. Malgré les incommodités que causent aux habitans les débordemens multipliés du fleuve, Neuwied s'accroît et s'embellit tous les jours, graces à la liberté absolue de tous les cultes.

On y trouve les meilleurs ouvriers de l'Allemagne, et d'excellens facteurs d'instrumens de musique.

(2) La secte des Hernutes fait depuis long-temps l'admiration des philosophes, et même des dévots. Leurs dogmes sont simples et en petit nombre. Ces pieux sectaires mènent une vie retirée, également partagée entre la contemplation et le travail. Onze des plus anciens exercent une surveillance active et sévère

lesquels s'occupent ces célèbres reclus, aussi laborieux qu'intelligens. Leur église est sim-

sur les mœurs. Les jeunes filles, distinguées des femmes par la seule couleur de leur ruban, ne peuvent, ainsi que les garçons, se marier sans le consentement de ces onze vieillards. Les enfans appartiennent à la société; l'autorité paternelle cesse dès qu'ils ont atteint l'âge de puberté. Comme ils n'héritent point de leurs parens, ils sont élevés et dotés aux dépens de la caisse commune.

Un de mes amis, qui voyageoit dans la Russie méridionale, a eu occasion d'observer à Sarepta une colonie d'Hernutes, fondée en 1767 par cinq d'entr'eux. Aujourd'hui, leur nombre est d'environ trois cents. Naturellement peu agriculteurs, leur industrie consiste en fabrique de velours, ainsi que de diverses autres étoffes de soie et de coton. On trouve dans cette colonie une bonne hôtellerie, et quelques boutiques assez bien fournies en marchandises de différentes espèces. Ils ont une jolie église, autour de laquelle on a bâti les logemens des frères et des sœurs. Le caractère de cette respectable association est l'hospitalité et la franchise. Ils ne connoissent ni le luxe, ni le libertinage. En général, ces Hernutes se louent peu de la Russie, mais, à raison de leur caractère paisible, ils n'en parlent qu'avec modération. Cette petite colonie ayant considérablement souffert durant les derniers ravages de Pugatschew, le gouvernement qui lui avoit avancé, lors de sa fondation, une somme de 50,000 roubles, à la charge de les rendre au bout de dix ans, ou d'en payer les intérêts, ne lui a accordé d'autre dédommagement qu'un second

ple et propre. Au lieu de célébrer des agapes et des orgies comme faisoient les premiers chrétiens, les Hernutes se rassemblent à certains jours marqués dans leur église; et y prennent le thé en commun. Ne crois point, mon ami, que ma prédilection pour ce breuvage enchanteur soit la seule cause de la bienveillance que m'inspirent ces vertueux cénobites. Te l'avouerai - je? Je n'ai pu voir sans plaisir qu'une société nombreuse d'hommes et de femmes, non mariés et réunis sous une sorte de régime monacal, ait eu cependant le bon esprit

délai de dix années pour le paiement de cette somme.

Le même voyageur a trouvé encore à Gregoroskaïa, située à cinquante werstes de Kislar, une autre colonie d'anciens Hernutes qui s'y sont établis depuis environ six cents ans. Ils sont zélés mahométans, et se nomment Kabatchans. Cette colonie est composée d'environ mille individus des deux sexes, qui paroissent avoir conservé quelques traditions de leur ancien dogme. Presque tous sont forgerons. On ne pénètre chez eux que par un sentier fort étroit.

En général, cette société est très-nombreuse. On trouve des Hernutes, ou frères Moraves, sur presque tous les points du globe, en Silésie, en Saxe, en Hollande, même dans les Etats-Unis d'Amérique, à Surinam, et jusqu'aux Indes orientales.

d'adoucir, par une communication fraternelle, les arides et inutiles rigueurs de la vie monastique. Jamais l'homme n'est plus fort contre le vice et ses décevantes attaques, qu'en se présentant à lui à front découvert et avec cette fierté noble, inséparable de la vertu. Éviter le combat, c'est avouer sa défaite.

Encore une réflexion qui dérive de mon sujet même. Quel est l'homme qui n'ait point découvert, au fond de son cœur, des affections voluptueuses plus condamnables même que les voluptés physiques, lorsqu'elles énervent les facultés les plus essentielles à son existence? Les doctes et chastes écrits de la célèbre Guyon, ainsi que les aveux du bon Jamerai Duval (1), ne prouvent-

(1) Cet homme extraordinaire naquit dans un village de Lorraine. En 1709, il quitta la chaumière de son père pour s'engager en qualité de berger au service des hermites qui habitoient près de Lunéville. Il apprit de lui-même les premiers élémens de l'astronomie, et étudia une année entière, sans autre livre que le ciel, sans autre maître que ses yeux. Deux piquets lui servirent à marquer les solstices, quoiqu'il ne connût ni l'équateur, ni les solstices. Un jour d'été ses maîtres lui ayant donné un verre de vin, ce breuvage, qui jusqu'alors lui avoit été inconnu, produisit sur tous ses

ils pas que chacune de ces maladies qu'on nomme extase, sont autant de pollutions métaphysiques? Mais, mon ami, n'est pas

sens, à raison de l'extrême mobilité de ses organes, une sorte d'ivresse extatique. Jamerai se prosterna devant l'image de la Vierge, et crut à son réveil avoir éprouvé des visions célestes. Plusieurs crises de cette dévote catalepsie ayant succédé à la première, sans le véhicule d'aucune boisson enivrante, il crut sérieusement avoir reçu du ciel une ame privilégiée; et ce qui paroîtra étonnant, c'est que malgré cela il devint un excellent astronome, et l'un des meilleurs mathématiciens de l'Europe.

Les princes de Lorraine l'ayant trouvé sous un arbre, couvert de haillons, et tenant un gros volume à la main, l'interrogèrent, furent surpris de ses réponses, et l'obligèrent de venir à la cour. Mais il s'y conduisit en sage, et y vécut aussi retiré que dans sa première solitude.

« Je l'ai vu, dit Caraccioli, dans une petite cellule tapissée » d'estampes qu'il avoit lui-même dessinées, et qui » sont le tableau de toute sa vie. On le voit dans une » chaumière entiérement délabrée, où sa mère, envi- » ronnée d'une troupe d'enfans, n'a pour toute nourri- » ture que des pleurs à leur donner; ensuite on l'ap- » perçoit au milieu d'une étable, couvert de petite » vérole, et enseveli dans la fiente qui lui sert de lit » et de feu: enfin, il paroît en fugitif, en berger et » dans tous les états par où la Providence l'a fait pas- » ser, jusqu'à celui qu'il occupe aujourd'hui ».

malade qui veut : ces symptômes sont peu dangereux pour ceux dont l'ame et l'imagination sont circonscrites dans des bornes étroites; le mal alors ne tue point le malade, et son défaut d'incalescence annonce la nullité de l'individu. Il n'en est pas ainsi lorsque cette épidémie attaque un être vigoureusement constitué, alors elle devient terrible dans ses effets; elle infecte les peuples, rompt les liens de la société, et (1) peut miner la sûreté de l'Etat. L'effet de ces détestables fascinations est tel que la profondeur du gouffre où peut tomber l'esprit humain, semble aux malades le plus haut degré de vertu, l'épurement et le développement total des jouissances célestes. Strictement parlant, comme la dégénération des loix physiques outrage celles

Les Mémoires du sage et vertueux Duval, comparés à la Vie du spirituel et vicieux Cardan, trop peu connus des philosophes, devroient être, après les Confessions du divin Rousseau, le Manuel de tous ceux qui se plaisent à contempler l'ame dans les diverses attitudes que lui impriment la nature, et trop souvent la destinée.

(1) Ceux qui connoissent l'Histoire prétendue secrette de la Cour de Berlin, concevront sans peine à quelles circonstances particulières Forster fait ici allusion.

de la nature, combien ce *brigandage* de l'ame doit-il sans comparaison mériter un châtiment plus fort, lorsqu'il en impose au genre humain par des idées surnaturelles? Qu'on n'allègue point ici la foiblesse du caractère; ce n'est qu'aux esprits superficiels, aux observateurs miopes, à lui attribuer seul cette honteuse théopornie (1) qui, née dans le silence et l'obscurité de la solitude, a osé enfin élever sa tête hideuse et se manifester avec insolence. Le malheur et cet amour de soi-même nécessaire à tout ce qui respire peuvent égarer l'homme dans la recherche de ses jouissances; mais, celui que la nature a doué d'une ame riche et grande, doit-il s'avilir à mendier des voluptés illusoires? Oh! que ne cherche-t-il un être de sa trempe, capable de le concevoir, de le saisir, et dont l'ame soit telle qu'ils puissent savourer ensemble les ineffables douceurs d'un mutuel échange! Jamais, non jamais il n'arrive qu'un esprit de cet ordre soit seul sur la terre. D'ailleurs, ne lui resteroit-il pas dans sa sublimité

(1) Ce mot vient du grec θεος, Dieu, et πορνευειν, prostituer.

même, l'espoir consolateur de faire un jour partie du grand tout ?

Nous sommes arrivés ce soir à Andernach, peu avant le coucher du soleil. En général on commence déjà à observer ici, et en suivant le cours du Rhin, une nuance assez marquée dans les traits des habitans. A Andernach les figures sont plus régulières et plus blondes, quoiqu'il s'y mêle encore quelque chose de ce flegme et de cette empreinte matérielle qui caractérise les habitans du Bas-Rhin. Il est certain que la même action constamment répétée doit nécessairement influer sur les formes corporelles, et par conséquent sur le moral des individus. Par exemple, les vignerons de ces contrées qui vivent toujours pauvres dans l'attente de l'abondance, ont une empreinte particulière de misère et de pénurie qui se manifeste dans les moindres habitudes de leur corps. Mais nous voici maintenant sur la grande route de Cologne. L'idiôme s'altère insensiblement, et nos oreilles commencent déjà à être blessées par le langage plat et barbare des habitans de la campagne.

IIIe LETTRE.

Cologne (1).

Ici le Rhin serpente entre deux surfaces planes, et je tourne mes regards vers les montagnes dont la dernière cime se dessine encore foiblement à l'extrêmité de l'horison, du côté de Bonn (2).

(1) Cette ville située long. 24, 45; lat. 50, 55, se dessine en forme de croissant et renferme un assez beau port. Sa population n'est point proportionnée à sa grandeur. L'électeur ne peut y demeurer plus de trois jours, sans la permission du magistrat, qui prétend que la ville est libre parce qu'elle est impériale. Elle est gouvernée par six bourgmestres et un conseil composé de quarante-neuf personnes.

Cologne est la patrie de Conrard Worstius et du célèbre et malheureux Corneille Agrippa, l'Arétin de l'Allemagne : l'un, auteur du fameux livre *de Deo*, Steinfurt, 1610, *in*-4°., que le roi Jacques fit brûler par la main du bourreau; l'autre, si connu par son Traité de la Vanité des Sciences, et par son livre de la Philosophie occulte, Lyon, frères Beringes, italiques, sans date.

(2) Située long. 25; lat. 50, 40. Résidence de l'électeur. Cette ville communique avec Cologne, par une allée de tilleuls coupée de jolis villages qui en interrompent l'uniformité.

Quelles foules de sensations douces et vives sont réservées au naturaliste attentif qui, portant ses regards curieux sur les innombrables productions dont la nature a enrichi les diverses parties du globe, jouit du spectacle à la fois magique et varié, de cette continuelle palingénésie des êtres! Durant notre courte navigation sur le Rhin, que d'entretiens, que de rapports n'avons-nous pas établis entre nous, les pierres et les plantes que l'on rencontre sur les rives de ce fleuve célèbre! Je t'assure que ces entretiens étoient plus instructifs que la majeure partie des énormes volumes qui traitent de ces matières.

La chaîne qui s'étend depuis la Thuringe, Fulde et la Wétéravie jusqu'au Rhin, se termine au dessus de Bonn par sept montagnes. La plupart, escarpées dans leurs hautes et superbes cimes, s'avancent en masses de granit et de porphyre, recouvertes en grande partie d'une couche de terres bitumineuses, argilleuses et de pyrites, telles que la basalte, la pyrite ardoisée dont les nuances variées proviennent de la nature des diverses substances dont elles sont composées. La partie des montagnes de la Hesse

qui court au sud, s'étend jusques sur le Rhin et se joint à la chaîne des Vosges.

Depuis Bingen jusqu'à Bonn, ces montagnes contiennent de la pyrite et de l'argille ardoisés. Toutes diffèrent par la forme, la densité et la couleur. On apperçoit par intervalle à leur surface de grosses couches de pierres sablonneuses. Ces couches pour l'ordinaire s'étendent de l'ouest à l'est, et décrivent un angle au sud de soixante à soixante-cinq degrés.

Avant d'être surpris par la nuit, nous avons eu le temps de faire, du côté du nord-ouest d'Andernach, une excursion minéralogique. Dans un chemin creux, sous une couche de terre végétale, se trouve un lit de bismuth avec des couches de tras (1)

(1) Ce mot vient de l'Islandois ou Suio-Gothique *tra* ou *thra* (*litigare cum aliquo, sese alicui opponere*). —Les Hollandois donnent ce nom à une espèce de ciment, dont la *pozzolane* des environs d'Andernach fait la base. Le citoyen Desmarets nous apprend, dans une lettre écrite au citoyen Bossut, et publiée en 1779 (Journal de Physique), que le ciment des environs d'Andernach, employé sous le nom de tras en Hollande, est une *pozzolane*, une terre cuite, spongieuse, friable, dont les parties se sont réunies peu-à-peu par l'entremise de l'eau, et paroissent sous la forme

en quelques endroits, ou plutôt, une dégradation de poussière oblitérée qui, par sa dissolution avec l'eau, s'est reproduite en pierre-ponce. Ce bismuth est de couleur blanchâtre, de substance légère, très-friable, poreux, inégal au toucher, et pour l'ordinaire subdivisé en petites parties, depuis la grosseur d'un pois jusqu'à deux pouces. On trouve, par intervalle, dans ces divers fragmens, de petites sections de charbons calcinés.

Ces traces incontestables d'un feu préexistant sur les bords froids et paisibles du Rhin, ont plus d'une fois étonné ceux d'entre nos naturalistes qui ont le plus spéculé sur la nature des montagnes. Collini, Hamilton, de Luc et d'autres partisans de la théorie du feu, avoient précédemment cru découvrir des traces de l'existence des gouffres enflammés, dans l'espace qui sé-

de moëllon tendre, semblable au *tufo* de Naples. Ce *tras* se transporte par le Rhin en Hollande, où il se broie dans des moulins à vent : on l'emploie dans la préparation des mortiers qui servent à la construction des digues importantes et des habitations souterraines, où l'on a le plus grand intérêt d'empêcher la filtration des eaux.

pare

pare Andernach de Bonn. Des volcans, disent-ils, s'allumèrent par l'explosion subite des bitumes et des soufres intérieurs; la lave en fusion coula par torrens dans la mer qui couvroit alors toute cette contrée; elle s'y refroidit soudain et se forma de nouveau en portion de colonnes parsemées de crevasses. Les pierres calcinées, les cendres, les charbons voltigèrent dans l'air et retombèrent en forme de couches que l'on exploite actuellement, et que l'on envoie à Amsterdam pour servir à la construction des ouvrages faits sous l'eau. Avant qu'il y eût des hommes assez hardis pour braver les dangers de ces retraites, et y cultiver les doux présens de Bacchus, la nature encore indécise travailloit en secret dans ses profonds laboratoires, et de vives convulsions agitoient alors les monts ignivomes. C'est là du moins rêver d'une manière ingénieuse ! Il ne nous manque plus que de transporter l'Hécla, l'Etna, le Vésuve, le Chimboraco (1) sur les bords de notre fleuve paternel.

(1) Chimboraco, fameuse montagne du Pérou, jadis ignivome, estimée la plus haute de la terre. Elle fait partie des Andes, et elle est située, par un degré et

Le bismuth est le signe assuré d'un feu préexistant. Cependant il seroit difficile de prouver qu'il ait jamais existé de volcan près d'Andernach. Car on n'en découvre aucun vestige sensible. Rien ne nous engage donc à supposer que ces couches aient été produites ici par le feu. Leur application immédiate paroît plutôt annoncer qu'elles sont étrangères au sol. Qui pourra décider cette question difficile? Qui nous dira par quelle révolution et depuis combien de milliers de siècles ces pierres-ponces ont été apportées sur ce sol arrosé par les eaux du Rhin? Quel flot les sépara des montagnes lointaines où elles se sont formées, pour les déposer soudainement ici?

Il faut, pour expliquer la formation de ces basaltes, que les partisans de la théorie du feu aient recours à l'hypothèse ordinaire de la présence de la mer sur toutes

demi de latit. australe de Riobamba, dans la province de Quito, au Pérou, à cinquante lieues à l'est du cap San-Lorenzo. On la voit en mer du golfe de Guayaquil, à plus de soixante lieues de distance. Sa hauteur est de 3,220 toises au dessus du niveau de la mer. Elle est inaccessible à 800 toises de hauteur perpendiculaire, à raison du froid excessif.

les montagnes. Mais n'y a-t-il donc que le feu d'un volcan qui seul ait pu produire les couches dont je parle ? Ne seroit-il donc pas possible d'attribuer leur existence à l'inflammation d'un lit de charbon qui, en calcinant le limon qui lui servoit de toiture et de plancher, a tout converti en une masse approchant du bismuth? En effet il existe souvent, entre les substances auxquelles on donne généralement le nom de bismuth, des différences très-essentielles et sur lesquelles, en minéralogie, on ne devroit pas glisser aussi légérement qu'on l'a fait jusqu'ici.

Le bismuth n'a encore été considéré que sous l'aspect d'une production volcanique de nature légère et très-friable. Car, les diverses espèces de bismuth qu'on remarque dans les cabinets des curieux et qui toutes diffèrent par la couleur et la texture, sont de même qualité que celle dont je viens de parler. Ces pierres cependant n'ont point une origine commune; au contraire elles en ont souvent une très-différente. Cette vérité est tellement démontrée que non-seulement le bismuth d'Andernach n'appartient point à l'espèce que les mi-

néralogistes ont coutume de regarder comme une détérioration de l'asbec, mais encore qu'il n'est point comme celui de tanna un assemblage de petits crystaux aigus, et que, s'il a reçu sa forme actuelle de l'impression du feu, c'est probablement un limon métamorphosé.

Nous avons continué notre route et nous sommes parvenus jusqu'au bourg d'Unkel. On voit, vis-à-vis, les fameux basaltes grouppés dont la configuration singulière avoit déjà excité l'étonnement de Trembley, quoiqu'alors il fût bien éloigné de prévoir la discussion qui s'est depuis élevée sur leur origine, et que l'on soutient aujourd'hui avec tant de chaleur. Lorsque les eaux sont basses, ces colonnes sont surchargées d'un limon de craie blanchâtre, semblable à celui qui couvre les roches d'ardoises argilleuses de Bingen. C'est vraisemblablement ce limon qui rend l'eau du Rhin si trouble, lors de son accroissement.

Après avoir erré sur l'extrémité de ces colonnes convergentes, nous sommes descendus dans la carrière maintenant éloignée du rivage d'une portée de fusil, quoiqu'elle fût auparavant baignée de ses eaux. Là on

trouve des colonnes de structure irrégulière dont la forme indéterminée est de la grosseur d'un homme; elles sont posées sur une couche de pierre brunâtre, parsemée de cavités pour la plupart remplies de spath calcaire (1) dégénéré. Ces colonnes sont d'un grain assez ferme; les fractions en sont épaisses, de couleur noirâtre, enrichies de points de schorl (2), noir et d'olivine

(1) Ce mot est encore formé de l'Islandois ou Suio-Gothique (*humor coquendò expressus et aquâ dilutus*).

Le spath est une pierre calcaire, pure, crystallisée, sous différentes figures, souvent en rhomboïde, ayant presque toujours les surfaces unies, brillantes, d'un tissu ordinairement feuilleté. La moindre action du feu ternit le *spath calcaire*, le brise, le fait pétiller, et le réduit promptement en chaux pulvérulente. Le spath ne se dissout point dans l'eau, mais il fait effervescence avec les acides. Les naturalistes en comptent douze espèces différentes. En général, les *spaths calcaires* pèsent moins que les marbres.

(2) Ce mot est formé du Suio-Gothique *skorf*, *scabies*, *porrigo*; Anglo-Saxon *sceorfa*; Belg. *schorft*.

Des minéralogistes suédois et allemands appellent ainsi une substance pierreuse, grise, verdâtre, noire, ou rouge, dure, en crystaux d'une longueur et grosseur plus ou moins considérables.

verdâtre qui s'y trouvent quelquefois en masses grosses comme le poing. Ces basaltes contiennent en outre un caillou aqueux formé de lames minces, et sont traversés par une stalactique d'un jaune brun ou concrétion calcaire crystallisée. Enfin, d'après le témoignage même des ouvriers,

Il faut distinguer le *schorl* qui est pierreux, d'avec le *schirl* qui est de nature métallique.

On trouve du *schorl* pierreux dans le quartz, dans le crystal de roche, dans le granit. Les minéralogistes parlent aussi d'un *schorl* métallique trouvé dans les mines d'étain. Il est, ainsi que le *schorl* pierreux, en masses striées ou aiguillées, ou en petits canons prismatiques, d'un noir luisant, quelquefois verts ou verdâtres, plus ou moins durs.

Monnet, dans son examen du *chœrl* pierreux, convient que le nom de *chœrl* ou *chirl* a été donné à plusieurs substances de nature entièrement différente; cependant il assure que les *pierres basaltines* ont beaucoup de rapport avec celles que l'on nomme *chœrl*.

Considérant que le *schorl* pierreux est en petits canons crystallisés, ou en aiguilles prismatiques, à côtés inégaux, plus ou moins transparens, les naturalistes s'accordent à dire qu'il est aussi difficile d'admettre que de réfuter le système de ceux qui regardent le *schorl* pierreux, comme ayant été formé par le feu d'un volcan.

ces basaltes contiennent aussi de l'eau limpide, enfermée dans les cavités que l'on rencontre quelquefois au centre des colonnes.

L'extraction de ces colonnes n'est point sans danger. Elle s'opère au moyen d'un fer aigu, fortement attaché à un long bâton que l'ouvrier enfonce entre les interstices. L'écartement de la masse a quelque chose d'effrayant, et dès que l'on s'apperçoit qu'il doit avoir lieu, on s'éloigne de peur d'être blessé. J'ai observé, sur presque toutes ces colonnes qui furent exploitées en notre présence, de légères traces de nature calcaire, formées sans doute par l'efflorescence de quelque matière de ce genre, dont l'origine est aussi difficile à découvrir que celle des stalactiques, tant qu'on ne trouvera pas de matière calcaire dans les environs. Au surplus, il est dans l'ordre des choses possibles que l'eau recelât une infinité de particules calcaires dissoutes et les eût entraînées bien loin, avant de les avoir entiérement déposées. Quoi qu'il en soit, on trouve sur les bords du Rhin, tant à l'ouest qu'à l'est et jusqu'au dessous de la Transylvanie, une assez grande quantité de fragmens de basaltes, pour suffire

à la construction des édifices de toute la contrée. Le collège des ci-devant jésuites de Coblentz est revêtu extérieurement de ces pierres, qui servent aussi à l'entretien des grands chemins.

Etendrons-nous nos recherches au-delà du vaste atelier établi par la nature à Andernach ? Si, comme l'ont assuré de nos jours plusieurs naturalistes, les montagnes de basalte et les volcans éteints sont de même nature, peut-on nier alors, diront les partisans de la théorie du feu, les traces d'une calcination précédente, là même où le basalte repose comme à Unkel sur une lave brune et poreuse ? Les montagnes de basalte ne sont-elles pas d'une forme conique, et ne se trouve-t-il pas ici un cratère que de Luc apperçut le premier, et dont il couvrit l'orifice avec la main ?

Il seroit bien difficile, et tu en conviendras sans doute, qu'un voyageur qui a passé tout le jour au grand air et sur-tout en bonne compagnie, puisse prendre quelque part à cette dissertation en jargon volcanistique. On glisse sur le véritable point de la question, ensuite l'on revient sur ses pas, et l'on dit : les montagnes de basalte

sont des volcans éteints, donc le basalte est une production volcanique : ou bien, le basalte existe sur une lave poreuse, donc le basalte est une lave compacte : ou, les volcans sont des montagnes de forme conique, la crête des montagnes de basalte est aussi de forme conique : une gorge d'où s'élèvent la flamme et la fumée du volcan; d'où s'élancent la lave et des fragmens de rochés, est un cratère; ainsi *le trou* d'une montagne de basalte que l'on peut couvrir avec la main est un cratère, et la montagne un volcan! mais laissons de côté le cratère de de Luc.

On ne peut rien déterminer sur l'origine des blocs de basalte, leur forme conique et leur cavité, d'après la forme conique des volcans qui procède de l'amoncèlement naturel et successif de la terre, des pierres et des cendres qu'ils vomissent; comme si l'on ne connoissoit pas déjà l'existence de plusieurs masses de basalte, amoncelées sous des formes entièrement différentes. L'espèce de pierre poreuse que l'on voit près d'Unkel est-elle de la lave, parce qu'elle a quelque analogie avec ce genre de production volcanique ? Ceux qui sur

la foi d'autrui croient à la volcanéité du basalte, devroient se rappeller que le *nullius in verba* est sur-tout applicable à la partie hypothétique de l'histoire naturelle. Ceux même qui ont adopté cette opinion ont eu en général assez de modestie, pour la présenter non comme une démonstration, mais seulement comme une hypothèse. Il n'y a que les hérésiarques en minéralogie qui puissent se permettre une autre marche et un autre langage.

Je suis très-éloigné de croire que l'eau a seule concouru à la formation du basalte ; mais j'avoue également que tout ce qui a été dit jusqu'ici sur son origine volcanique, ne m'a point paru suffisant, et que selon moi il est également contradictoire et impossible d'aller chercher l'histoire de leur formation première dans ces gouffres embrasés. Si le basalte étoit d'origine volcanique, on pourroit découvrir l'espèce de montagne dans laquelle il a pris sa forme actuelle ; mais persônne n'a vu, dans aucun cabinet, ni sur aucune montagne, un seul fragment de basalte qui ait pu indiquer, s'il étoit originairement porphyre, ardoise argilleuse, ou pierre calcaire, etc.

Près Jacci d'Aquila en Sicile, on a trouvé des blocs de basalte sous une couche de lave. Doit-on en inférer que l'un et l'autre ait une origine commune? Il est possible que ces basaltes aient existé dans la carrière, avant que la lave y coulât. On voit aussi, au haut de l'Etna, des blocs de basalte. D'après l'hypothèse des volcaniens, ces basaltes ne seroient que des laves subitement refroidies dans l'eau. Or, pour leur donner une telle origine, il faut admettre que la Méditerranée ait couvert alors le sommet de cette montagne. Si même on admettoit ces hypothèses, il resteroit toujours à décider pourquoi les antiques laves qui gisent aux pieds du Vésuve, à peu de distance de la mer, ont conservé leur forme primitive; puisqu'on ne peut douter que cet exhaussement présupposé de la Méditerranée n'ait couvert ces laves, et par conséquent présidé à leur configuration. En effet, plusieurs morceaux de laves ont dans leurs parties substantielles, leur couleur et même leur tissure une ressemblance frappante avec le basalte. Aussi me paroît-il singulier que l'on n'ait pas entrepris de prouver que ces laves sont du basalte mis

en fusion par un feu volcanique, puisque l'on s'est permis d'avancer que la lave se change en basalte, par une soudaine calcination. En suivant cette analogie, on pourroit démontrer en même tems que l'innombrable quantité de pierres semblables aux laves d'Italie, ont été produites par le feu d'un volcan.

Il me paroît au contraire plus simple et plus naturel de croire que, selon la manière dont le feu intérieur attaque un granit, un porphyre, une ardoise, un basalte, un marbre, les matières premières sont plus ou moins oblitérées, éprouvent une altération plus ou moins forte, se chargent plus ou moins de parties étrangères à leur nature primitive, et qu'à raison de ces doses inégales, les résultats doivent être variés à l'infini; ce qui est effectivement démontré par l'expérience. Je puis citer, à l'appui de mon assertion, la belle et immense collection de laves du Vésuve qui existe à Bonn, dans le cabinet d'histoire naturelle de l'électeur de Cologne, et qui est la plus considérable que j'aie jamais vue. Ajoutons encore que les laves de plusieurs contrées où il a existé des volcans, telles que l'Is-

lande et Santorini, diffèrent visiblement de celles d'Italie ; et il est constant que cette prodigieuse variété est occasionnée par la différence des terres dont elles sont composées.

Si l'on prétend encore que la calcination produit sur la lave les mêmes effets qu'elle produit sur les matières premières, il n'en est pas moins impossible de décider, si les montagnes des rives du Rhin ont été engendrées par le feu.

Le porphyre proprement dit et l'ardoise porphyrisée, le *mandelstein*, ainsi que les autres pierres du même genre, se changent par la dissolution de sfelds-spath et de spath calcaire en une masse légère et poreuse, assez ressemblante aux excrétions spongieuses et calcinées des volcans d'Islande et d'Italie. Mais la lave véritable ou native dépouillée par la fusion de toutes ses scories, est absolument semblable à celle de l'Islande, du Vésuve, et enfin à celle que j'ai eu occasion d'observer à l'île de l'Ascension (1). Or, je n'en ai jamais

(1) Ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte par Tristan Acuna, le jour de l'Ascension. Elle est située long. 3, 41 ; lat. mér. 7, 57.

rencontré de même nature dans les montagnes de basalte qui se trouvent sur les rives du Rhin, ni dans celles de la Hesse, du pays d'Hanovre, de la Thuringe, de Fulde, de Saxe, de la Bohême, ni dans les monts Karpaths.

Tout ce que j'ai avancé ici sur les prétendus volcans du Rhin, se trouve confirmé dans l'ouvrage en 2 vol. *in*-4°. du docteur Nose, ainsi que dans le recueil des observations de notre savant ami A. V. H. — Mais, dira-t-on, si le basalte n'est point une combinaison de laves, quelle est donc son origine? A dire la vérité, je l'ignore. Je ne connois ni la matière, ni les opérations chimiques de la nature, dans la composition des diverses sortes de pierres. Lorsqu'il me sera démontré qu'avant l'existence des volcans, un embrasement général et terrible dans les cinq parties du globe, a produit le basalte; lorsque l'on pourra me désigner la matière dont ce feu prétendu s'est servi pour fondre le basalte; alors, loin de contester cette opinion, je l'adopterai sans balancer. Mais il faut me présenter mieux que des mots; mais il me faut des preuves démonstratives.

Jusqu'à présent nous n'avons rien de sa-

tisfaisant sur la formation de la croûte qui enduit notre petit globe (1) terraqué. Nous

(1) D'après ce que nous savons, dit l'illustre Pallas, sur les Alpes suédoises, suisses et tyroloises, sur l'Apennin, sur les montagnes dont la Bohême est environnée, sur celles de la Sibérie, sur le Caucase, sur les Andes même, l'on peut établir comme un axiome, que les plus hautes montagnes du globe, qui forment des chaînes continues, sont de granit dont la base est toujours un quartz, plus ou moins mêlé de felds-spath, de mica, et de petits basaltes épars sans aucun ordre, par fragmens irréguliers.

Au reste, le granit paroît avoir été dans un état de fusion, et n'être qu'une production des feux subterranés. Buffon et les autres physiciens qui ont adopté son systême, au moyen de leur soleil brûlant, rendent facilement raison de cet état de la roche primitive.

Cependant le même naturaliste, après avoir avancé que les sommets des plus hautes Alpes qu'il ait vus, souvent à 2 ou 300 toises en descendant, sont ordinairement composés de rochers de différentes espèces de granit qui ne contiennent jamais de coquilles, ajoute dans un autre endroit que les traces de la mer se voient jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. Il n'est pas plus exact en mettant le granit au nombre des matières arrangées par couches. Les fêlures qui ont divisé cette roche en grande masse parallélipipède, ne démontrent pas plus sa formation par le dépôt des eaux, que les articulations du basalte, ou les fentes d'une argille durcie au feu.

n'avons pas même une notion juste de la création tardive des plantes et des animaux qui habitent notre sol. Par-tout où nous voyons des couches régulières posées les unes sur les autres, nous en attribuons la formation aux dépôts successifs de l'eau ; mais, si toutes les couches calcaires de notre globe sont un composé de coquilles, si la mer dont il étoit autrefois environné n'étoit alors qu'un fluide *chaotique* différent de nos mers actuelles, et dans lequel nageoient peut-être comme parties substantielles, diverses portions de terres calcaire, argilleuse et bitumineuse : c'est un problême qui restera long-temps insoluble.

Nous savons que le granit ancien qui n'est qu'un composé bizarre de quartz, de feldsspath, de mica (1), n'offre aucune trace

Autant qu'on peut s'instruire, dit encore Pallas, par les fouilles des mines et des puits, cette vieille roche de granit et le sable produit par sa décomposition forment la base de tous les continens.

(1) Ce mot vient du Saxon-Gothique *micza*, Islandois *miga*, Anglo-Saxon *micgan*, urina, à cause de la couleur ordinaire de cette substance. Les minéralogistes nomment ainsi une espèce de pierre brillante, de couleur jaunâtre, communément transparente, réfractaire

d'une

d'une procréation primitive par couches. Malgré cela, il n'est pas encore décidé si les montagnes de granit sont un précipité de cette mer élémentaire, ou bien, si elles sont, comme le prétend le célèbre Buffon, l'ouvrage d'un soleil brûlant. Avant de se permettre sur les événemens des temps anciens des suppositions peut-être hasardées, sur-tout lorsqu'il s'agit d'histoire naturelle, il nous faudroit avoir fait de plus amples progrès dans la science subterranée. Sans chercher à descendre dans le fameux trou creusé par Maupertuis jusqu'au centre de la terre, nous devons au moins cheminer l'espace de quelques milles au dessous de la surface du globe que nous habitons, pour y trouver de nouvelles bases qui servent à établir une théorie de la formation et de la variation du globe. Mais si l'on réfléchit sur les difficultés qu'il a fallu surmonter pour pénétrer l'espace de quelques

au feu ordinaire et aux acides, se divisant, à l'aide d'un couteau, en lames parallèles ou en feuillets très-minces, flexibles, élastiques, luisans, souvent de figure indéterminée. On en compte deux sortes principales.

Le *mica* servoit de glaces pour les litières couvertes des dames romaines.

centaines de toises dans la profondeur des montagnes, on sera effrayé du travail réservé, non à nous, mais à nos descendans ; lorsque, dans les loisirs d'une paix perpétuelle, ils commenceront à vouloir faire usage de leur temps et de leurs forces. Au reste, je crois ne pouvoir mieux terminer cette lettre déjà trop chargée de détails minéralogiques, qu'en insérant quelques notes sur le cabinet d'histoire naturelle de l'électeur, à Bonn.

Je ne parlerai ni de la magnifique position du château électoral, ni de sa vue qui s'étend sur les sept montagnes, le court séjour que nous avons fait dans cette ville ayant été consacré à parcourir les raretés de cette superbe collection. La bibliothèque comprend trois salles. Des armoires richement décorées renferment une suite d'ouvrages précieux, bien dignes de la magnificence du lieu. J'ai remarqué que les meilleurs auteurs de notre nation sont classés, dans chaque branche de littérature, sans aucune de ces distinctions qui naissent ordinairement du préjugé national.

On passe de la bibliothèque dans un cabinet de physique, où l'on trouve un assorti-

ment complet de machines électriques, le grand miroir ardent, et une pièce d'aimant d'une grosseur extraordinaire.

La collection d'histoire naturelle forme en tout huit pièces. On a placé dans la plus spacieuse, et sans aucun ordre systématique, les quadrupèdes, les oiseaux, les amphibies et les poissons desséchés; partie, sous verre; partie, sur le plancher; d'autres sont suspendus au plafond, et mêlés avec des productions de l'art, qui toutes ne sont, ni de la même valeur, ni dignes de la place qu'elles occupent. Les quadrupèdes empaillés sont pour la plupart très-défigurés, inconvénient qui se rencontre toujours plus ou moins dans toutes les productions de ce genre. Les oiseaux sont d'une meilleure conservation, et l'on en voit d'espèces fort rares, avec leur nid et leurs œufs. Sur le plafond de cette chambre, l'on a peint ceux qui manquent à cette collection.

Le cabinet de coquilles n'offre ni rareté, ni variété dans les espèces; celles qu'il renferme sont en général assez communes, et la plupart même sont doubles. Quant à la collection des mines, elle est très-riche, quoiqu'incomplète et mal distribuée. Mal-

gré ce défaut d'ensemble, elle offre néanmoins aux connoisseurs plusieurs objets rares et instructifs, tels qu'une production incomparable des productions volcaniques du Vésuve, où l'on voit un riche assemblage de glèbe d'or, de très-beau plomb et du spathique blanc, des congellations d'une forme rare, de superbes échantillons de cuivre rouge, des fragmens de flux spathique, des pétrifications, etc.

Ce qui a le plus frappé nos yeux, c'est une tête d'homme, formée d'un tuf brun-jaunâtre très-compact, de fracture serrée, et dont on ne peut distinguer les petites lames. Cette substance est en quelques endroits épaisse d'un pouce, sans qu'on puisse, au moyen de l'incision, appercevoir aucune trace d'incrustation. La partie supérieure de cette tête jusqu'aux sourcils, et par derrière jusqu'à l'occiput, est coupée en segment, de sorte qu'il est possible de l'enlever et d'en examiner l'intérieur. Il est à remarquer que la substance de cette tête en a tellement recouvert les exubérances et rempli les cavités, que l'on apperçoit dans sa surface intérieure et extérieure de légères traces d'arrondissement. Malgré cela, les

articulations de la tête et de la mâchoire inférieure sont restées dans leur état naturel. Il résulte de cet examen que ce morceau, très-rare en son espèce, ne peut fournir aucune lumière sur les maladies des os, et même que ce n'est point, comme on le prétend, une tête humaine pétrifiée. De semblables pétrifications ne sont pas rares parmi les animaux : mais on n'a point encore découvert de pétrifications humaines sur lesquelles on ne pût élever aucun doute. La maladie qui auroit produit cet étonnant phénomène dans une tête d'homme, auroit été inconnue jusqu'à présent aux plus habiles physiciens, et n'auroit pu être occasionnée que par une surabondance excessive de sucs osseux, dont il seroit résulté de si terribles exostoses que l'infortuné malade eût infailliblement perdu l'usage de ses organes. On trouve dans l'Orythologie de Dargenville la description d'une tête absolument semblable à celle-ci, et Sommering conserve quelques os de poulet devenus informes par la suite d'un semblable gonflement.

La contemplation de ce phénomène contribue d'ailleurs à étendre le cercle de nos

connoissances, même en nous égarant quelquefois dans la région des hypothèses. La mythologie des systêmes a, plus qu'on ne pense, servi la cause de la vérité. L'observateur qui s'efforce de trouver des rapports entre lui et les objets extérieurs, a seul rempli la tâche que la capricieuse nature impose à ceux de ses favoris qu'elle dote ou qu'elle afflige du droit à la fois si savoureux et si amer de raisonner et de réfléchir.

Tu n'ignores pas que mon ame et mes yeux se sont quelquefois reposés sur le revers de la belle empreinte que créoit mon imagination active. Le roman de la vie ne disparoît, hélas ! que trop tôt, devant les tristes lueurs d'une tardive et sombre expérience. Mais, écartons ces affligeans souvenirs ! Lorsqu'au lever de l'aurore nos yeux charmés contemplent les premiers feux du Dieu du jour qui rajeunit le ciel par des torrens de lumière, et imprime à tous les êtres ce sentiment de chaleur et de vie, source mystérieuse et sacrée de nos erreurs et de nos plaisirs ; qu'importe, si l'écartement subit d'un nuage, laissant un passage trop rapide à un des rayons du

soleil, a flétri pour un instant le teint délicat de quelques beautés errantes ?

IVe LETTRE.

Cologne.

Nous avons visité le dôme, et nous y sommes restés, jusqu'à ce que l'obscurité nous en ait entiérement dérobé les détails. Jamais je n'ai passé par Cologne, sans aller revoir (1) ce temple magnifique. Là,

(1) Les amis des arts, et sur-tout ceux qui ont le goût des rapprochemens, seront peut-être bien aises de trouver ici la note comparative et les dimensions principales des plus célèbres basiliques de l'Europe.

Sainte-Sophie de Constantinople; hauteur 234 pieds, largeur 192 pieds. Cette basilique est de forme quarrée. Le dôme a 100 pieds de diamètre.

Panthéon, aujourd'hui Santa Maria Majore; avant sa réédification par Agrippa, haut. 168, larg. 180; depuis sa réédification, haut. 150, larg. 174. On sait que les temples des anciens étoient en général moins vastes que leurs thermes. Celui-ci est le plus considérable de tous ceux qui nous restent de l'ancienne Italie; il a servi de modèle aux architectes de Saint-Pierre de Rome et de Saint-Paul de Londres, pour

mon imagination s'élève et s'agrandit ; une foule d'idées fortes et de souvenirs à la fois amers et doux se précipitent, par torrens, au fond de mon cœur. O combien, dans sa sublimité même, l'homme qui marche sans cesse appuyé sur l'observation et l'analyse, doit être humilié, lorsqu'en méditant sur lui-même, il découvre que son ame, semblable à un miroir qui réfléchit les

les dimensions de la coupole de ces deux célèbres basiliques.

Temple de Fano, décrit par Vitruve ; la voûte du milieu a 120 pieds de long sur 60 de large. Les portiques qui sont au côté de la grande voûte, entre les murs et les colonnes, ont 20 pieds de largeur. Les colonnes ont, y compris leurs chapiteaux, 50 pieds de haut sur 5 de diamètre.

Temple de Pestum ; haut. 165 pieds 9 pouces 2 lignes, larg. 74 pieds 5 pouces 2 lignes.

Saint - Pierre de Rome ; haut. 449 pieds, larg. 423 pieds.

Saint - Paul de Londres ; haut. 354 pieds, larg. 252 pieds.

Cathédrale de Strasbourg ; haut. 426 pieds, larg. 162 pieds.

Saint-Charles de Vienne ; haut. 240 pieds, larg. 228 pieds.

Saint - Jean de Turin ; haut. 264 pieds, larg. 192 pieds.

objets environnans, s'agrandit, ou se contracte, selon le site et la nature des lieux qu'il habite ! Cependant, qu'il soit permis à l'ami des arts de se livrer à ce sentiment d'orgueil, qui naît de l'idolâtrie qu'ils inspirent.

Te l'avouerai-je ? Frappé de la hardiesse qui fait le principal caractère de ce chef-d'œuvre d'architecture, j'ai laissé tomber avec dédain mes réflexions sur la terre, et une grande vérité s'est offerte alors au cœur de ton ami : j'ai senti que les brillantes conceptions de l'artiste et les sévères méditations du philosophe appréciateur ne les conduisoient que trop souvent l'un et l'autre aux mêmes résultats, c'est-à-dire au dégoût du monde, sans qu'aucun d'eux s'en fût douté ; l'un, à la vérité, par une route semée de fleurs ; l'autre par un sentier aride, étroit et raboteux, mais qui malheureusement est toujours le plus court.

Le chœur de cette belle basilique est d'une simplicité majestueuse ; l'on apperçoit sur sa vaste étendue une foule de grouppes de colonnes déliées, assez semblables aux arbres d'une antique forêt ; elles sont terminées en volutes, formées de branchages qui

s'étendent de l'une à l'autre, et se confondent tellement que l'œil ne peut ni les distinguer ni les suivre. Aussi l'imagination du spectateur se prolonge-t-elle jusqu'à l'infini, sur cet assemblage de murs et de piliers.

L'architecture grecque est sans contredit le résultat de ce que le génie de l'homme peut enfanter de plus parfait, ainsi que l'heureux produit de cette harmonie savante qu'on nomme ensemble et proportion. Ici l'on ne trouve que des colonnes gothiques disposées par faisceaux sur des lignes parallèles : considérées isolement, elles ressemblent à un osier flexible : mais réunies en un même fût, elles présentent une masse solide, dont l'extrêmité divergente en forme de branches d'arbres dérobe à l'œil la naissance des voûtes, qui paroissent ainsi suspendues en l'air et couronner l'édifice sacré ; comme on voit dans nos forêts la cime arquée et verdoyante des chênes antiques, ombrager la terre qui les a vu naître. Le voyageur pourroit-il contempler sans plaisir toutes ces magnifiques productions de l'enfance des arts, plus rapprochées peut-être de la nature que les sublimes édifices d'Athènes et de Rome, phénomènes

vantés d'un monde idéal, ou magiques résultats de quelque féerie mensongère qui ne semble exister, que pour indiquer à l'imagination le but auquel l'homme peut atteindre?

Sans doute si l'architecte à qui l'on doit cette superbe basilique eût vécu cent ans plus tard, et si cet édifice immense ne fût pas demeuré incomplet, l'effet qu'il eût produit ne peut se calculer, puisque, tout imparfait qu'il est, il excite encore l'admiration des étrangers et des connoisseurs.

Je ne te parlerai, ni des trois rois dont la chapelle est décorée, ni du prétendu trésor que l'on y montre, ni des riches tapisseries, ni des peintures dont les vitres du chœur sont ornées; je ne te ferai pas non plus la description de la châsse d'or et d'argent, dans laquelle reposent les os de Saint-Engelbert, et qui est, dit-on, d'un prix inestimable; ni enfin de l'admirable ciselure dont cette châsse est enrichie, et que l'on tenteroit en vain d'imiter de nos jours. Mes observations porteront sur des objets moins fugitifs et moins futiles. Un voyageur qui trouve pour la première fois dans ce monastère l'empreinte de la grandeur de l'ar-

chitecture gothique, est frappé d'étonnement, à l'aspect d'un chœur qui a plus de cent pieds d'élévation. Aussi j'éprouvai une espèce de ravissement, en contemplant aux flambeaux (1) l'immensité de ce temple. L'obscurité du lieu, le retentissement à

(1) J'ignore quel effet a pu produire sur l'ame du sensible Forster l'aspect de l'église de Cologne ; mais je ne connois pas de spectacle plus imposant, ni plus religieusement romantique que l'intérieur de Saint-Pierre de Rome, le soir des trois jours saints. Au milieu de cette immense basilique est une croix couverte de lampions. Les pélerins de tous les pays sont prosternés autour, dans des attitudes plus ou moins ferventes. Les lumières sont éteintes dans les bas-côtés et dans les chapelles ; alors tous ces ornemens froids et parasites qui, selon moi, déshonorent la majesté de ce temple, si digne de n'être plus consacré à des fétiches, mais à l'Eternel, disparoissent aux yeux du spectateur qui parcourt la vaste étendue de la nef et du chœur. Des échos de lumières qui glissent de ce centre lumineux sur les angles des parties saillantes de l'édifice, semblent, au moyen de leur écartement graduel, repousser par une force centrifuge ces grandes masses d'ombres épaisses qui, avant l'illumination subite de la croix, avoient envahi toutes les parties du temple. Saint-Pierre est alors rempli de jeunes artistes occupés à saisir et à dessiner quelques-uns des grands effets produits par cette lutte inégale d'ombres et de lumières.

la fois sourd et lointain que produisoit, sous les voûtes et autour de nous, notre marche lente et grave à travers les tombeaux des électeurs, des prélats, des chevaliers, imprimoit à nos sens une sorte de terreur religieuse, qui réveilloit en nous d'innombrables souvenirs, et l'image toujours instructive et salutaire de la décomposition de notre être.

Je t'avouerai que, malgré l'active fertilité de mon imagination, il m'eût été impossible de rester là plus long-temps, uniquement occupé à causer avec mon compagnon de voyage. Je sortis donc avec précipitation, et nous allâmes tous deux chercher un air plus libre et des images plus douces. Dès que nous fûmes de retour à notre auberge, la gaieté que nous avoit inspiré, durant notre voyage de Coblentz, l'aspect de la riante nature, succéda bientôt aux idées mélancoliques qu'avoient fait naître les tombeaux de leurs altesses électorales.

C'est une grande question de savoir, s'il vaut mieux se créer des images indépendantes d'une étendue circonscrite, ou se laisser pénétrer par des images environnantes, qui viennent en foule se réunir et

se fondre dans une ame déjà riche de son propre fonds. Au reste, chacune de ces manières de voir a son prix et ses jouissances particulières ; toutes deux nous ont également bien servi depuis notre départ. Mais quel seroit sur un esprit de cette trempe l'influence de l'art, si l'art étoit dénué des qualités sensibles, vivifiantes, attractives, s'il ne pouvoit imprimer à la matière les stigmates de la nature vivante et diversifiée.

Le dominateur suprême a posé son empreinte sur tout ce qui existe dans l'univers ; nous l'appercevons dans chacun de ses chef-d'œuvres, comme l'on voit le buste du prince sur les pièces de monnoie frappées à son coin.

Les richesses que l'artiste acquiert par une sage et libre imitation, se répandent sur toutes ses œuvres. Ce fut ainsi que l'Apollon du Belvedère, la Vénus de Médicis, l'Ecole (1) d'Athènes, l'Enéide et Brutus fu-

(1) Le plus beau des tableaux de Raphaël, et que j'oserois préférer à celui de la Transfiguration. Ceux même qui n'ont pas voyagé en Italie, connoissent ce sublime ouvrage du premier peintre de toutes les écoles, par la belle estampe du Vénitien Volpato, publiée à Rome il y a environ quinze ans. Indépendamment de

rent créés. Ainsi se formèrent Démosthène, Ciceron, Lekain, Garrick, madame Siddons (1). Mais le génie de l'artiste doit être fécondé par la nature; c'est d'elle qu'il emprunte le ressort et la vie. On diroit qu'il a besoin d'un point sur lequel il puisse s'appuyer, pour delà s'élancer et éclairer le monde. Telle est en effet sa marche : il fond d'un vol rapide sur les divers objets que

la pureté et de la correction du dessin, Raphaël a trouvé le secret de varier à l'infini, dans toutes les attitudes ainsi que dans tous les traits du visage, ce caractère d'attention et de méditation propre aux membres d'une paisible académie; de sorte que le philosophe, le poëte, le mathématicien ont chacun leur empreinte particulière. Et c'est le dernier effort de l'art.

(1) Célèbre actrice du théâtre de Drury-Lane, dont le talent ne peut être dignement apprécié que par ceux qui ont vu et admiré Garrick. Nulle actrice d'aucun pays n'a jamais mis dans ses rôles plus de noblesse, de vraie grandeur, plus d'ame et d'intelligence que cette femme inimitable qui, dès son début, a entraîné à Londres tous les suffrages. A la sublimité du talent, elle joint des connoissances et une conduite telle, que les personnes les plus distinguées de Londres, par leur savoir et leurs vertus, se sont empressées de l'admettre dans leur société.

son œil perçant découvre (1); il saisit, il s'empare, il dit : ceci est à moi.... et c'est là ce qu'on appelle créer. Despote impérieux, il imprime ensuite à ses créations ce grand caractère et cette majesté divine que la jalouse nature ose à peine reconnoître, et qui ne sont, aux yeux de l'artiste philosophe, que les décevantes illusions du beau idéal (2).

O combien est immense l'espace qui sépare l'ouvrier dont la main mercenaire dégrossit le bloc de marbre sorti brut du sein de la carrière, et le sublime Poly-

(1) Dans le nombre des fables et des contes de la Fontaine, à peine en ai-je trouvé sept dont le sujet fût entiérement de son invention. Ce n'est cependant pas là ce qu'on appelle imiter.

(2) Les formes de l'Apollon du Belvedère sont si exquises, et en même temps si supérieures à celles même de la belle nature, que les artistes n'ont point osé établir la règle des proportions, d'après ce sublime ouvrage. Ils ont choisi l'Antinoüs. On sait que cette dernière statue a sept têtes et demie de proportion. Celle de la Vénus de Médicis en a sept et demie et douze modules, la tête de la femme étant d'un diamètre plus petit que celle de l'homme.

clète

clète (1) qui donne à cette masse informe le mouvement, la grace et la vie ! La fable de

(1) De Sycione, célèbre sculpteur, élève d'Agelis, connu dans l'antiquité par un Jupiter en marbre. Il vivoit dans la quatre-vingt-septième olympiade, vers l'an 432 avant J. C.

Il fit, en concurrence avec Phidias, une Amazone pour le temple de Diane à Ephèse, plusieurs statues que l'on plaça depuis dans le palais de Titus, ainsi qu'un Hercule et un Antée. Il sculpta aussi, pour les habitans d'Argos, une statue de Junon en ivoire, un Hercule combattant l'hydre de Lerne, une Hécate de bronze, un Apollon, une Latone, et une Diane d'albâtre. De son école sortirent les plus célèbres sculpteurs de la Grèce.

La pureté des proportions et des formes, ainsi que le précieux fini d'une de ses statues qui représentoit un garde du roi de Perse, firent nommer ce bel ouvrage la *règle* par les artistes de son temps.

On rapporte que ce célèbre sculpteur voulant prouver à la foule des prétendus amateurs combien leurs jugemens sont, en général, faux et hasardés, réforma une statue d'après les divers avis qu'on lui donnoit ; il en composa une autre dans la même attitude, mais seul et d'après son génie, ensuite il les exposa dans la place publique. La première excita les huées des moins connoisseurs, et l'autre, un enthousiasme universel. « Ce » que vous condamnez, dit alors Polyclète à la multi- » tude, est votre ouvrage ; ce que vous admirez, est le » mien ».

Prométhée dérobant un rayon au Dieu du jour, pour animer l'ouvrage de ses mains, est l'heureux emblême qui explique à la philosophie la magie du Dieu des arts.

Je n'ajouterai plus qu'un mot pour achever d'expliquer mon principe sur l'intime nécessité de ces *emprunts* continuels que le génie fait à la nature Ce n'est pas toujours au talent seul de l'artiste que le pouvoir d'enlever les suffrages a été délégué ; tous les esprits honorent sans doute, dans le divin Shakespeare, la sublimité de l'invention, et les heureuses hardiesses de style qui caractérisent ses brillantes conceptions. Hé bien ! c'étoit des galeries que partoient les plus vifs applaudissemens ; les loges et la *bonne compagnie* s'exprimoient avec bien plus de mesure. Ah ! mon ami, le sentiment est la philosophie du peuple. J'ai vu plus d'un connoisseur oublier Minerve, pour examiner le casque de la Déesse ; j'ai vu un professeur n'admirer que les proportions dans un tableau de Raphaël, où l'on remarquoit à chaque trait l'empreinte de ce génie divin. Demande à Burmann, Barthius, ou Saumaise, quelles sont les véritables beautés du poëte qu'ils commentent ; ils ne te parleront

que du choix des syllabes brèves et longues, du mêlange des dialectes, et de mille autres puérilités qu'assurément tu ne te serois pas avisé de deviner. Si tu t'adresses à certains beaux-esprits, ils te diront que la belle Iphigénie de Gothe (1) les enchante, seulement parce qu'Euripide a le premier traité ce sujet. Certes, Hamlet, Lear et Macbeth se sont présentés plus d'une fois à tes yeux, sous un masque et dans une attitude qu'assurément le divin Shakespeare se seroit bien gardé de leur indiquer, et tu as cependant vu l'acteur qui les défiguroit, payé de ses convulsions par ces mots flatteurs : *il s'est surpassé lui-même.*

Il faut que l'artiste, à l'exemple de la Di-

(1) Auteur du roman de Werther, écrit d'un style passionné, et traduit plusieurs fois en France et en Angleterre. Les autres ouvrages de cet excellent littérateur sont, l'Iphigénie en Tauride que vient de citer Forster; —Gotz de Berlichingen, ou la Main-de-Fer, drame dont le héros principal vivoit en Autriche du temps de Maximilien Ier. ; —Clavigo, tragédie dont le sujet se trouve dans les Mémoires de Beaumarchais ; —Stella, drame qui a fourni l'idée de Zélia ; —le Triomphe de la sensibilité, autre drame ; —les Oiseaux, imitation libre d'Aristophane ; — une Traduction de la Jérusalem délivrée, etc. etc.

vinité qui se complaît dans ses œuvres, sache se concentrer et jouir en lui-même des trésors de son génie ; il faut qu'il savoure à longs traits l'ineffable volupté d'avoir une ame capable de vivifier le marbre, le bronze ou la toile. Qu'il se console donc en lisant ce que j'écris, si le siècle est pour lui trop resserré. Peut-être aucun de ses contemporains n'aura démêlé dans le chef-d'œuvre l'artiste, dans l'artiste l'homme, et dans l'homme le souverain *Demiourgos*.

L'artiste qui ne sait point s'élancer au-delà de la sphère académique, doit renoncer à l'espoir de faire passer ses ouvrages à la postérité. Pourquoi ? demanderas-tu ; c'est que sa volonté résiste à tous les documens qu'il pourroit tenir de la nature, et qu'il auroit pu *estampiller* avec le cachet vivifiant du génie. Aussi doit-il s'attendre qu'avec lui périront et son art et le souvenir de son talent. Les sublimes créations des poëtes de l'antiquité subsistent encore après des milliers de siècles ; elles produisent toujours un effet pareil à celui qui les a immortalisés dès la naissance de l'art. Telle est cependant l'énergie créatrice d'un grand dramatiste de nos jours, qu'il ne peut continuer long-

temps à calquer ses vastes conceptions sur les modèles sacrés de l'antiquité ; il corrige, change, perfectionne sans cesse, quoiqu'il ait pressenti dès le principe le degré de perfection auquel il pouvoit atteindre. Quel dommage que les richesses intuitives d'une ame créatrice, si précieuses à l'observateur sensible, soient si fragiles et si promptes à s'évanouir ! On connoît cette fleur transparente et si supérieure à toutes les autres en délicatesse, qui naît pendant la nuit sur la tige de la dent-de-lion. Hé bien ! la nature qui a refusé une longue durée à ce végétal aérien, l'a placé dans le sein d'un sauvageon infertile, content de languir sans honneur dans nos campagnes, jusqu'à ce que le naturaliste attentif ait porté ses regards curieux sur la fleur fugitive.

Que cet exemple engage le véritable connoisseur à consacrer par un souvenir l'artiste, dont le génie, malgré sa fécondité, a besoin d'être arraché à l'oubli. Tu le connois déjà ; c'est notre J. Tu le verras, tu le remercieras ; il est digne d'être connu, d'être aimé de toi.

V[e] LETTRE.

Dusseldorff (1).

Nous avons quitté sans regret la sombre, la triste ville de Cologne, dont l'intérieur ne répond guère au riant aspect qu'elle présente du côté du fleuve. Entre toutes celles qui sont situées sur les bords du Rhin, il n'en est point d'aussi fastueuse, ni qui renferme autant d'églises. Le nombre en est si considérable qu'il est impossible de s'en faire une juste idée ; cependant on n'y trouve pas un seul réduit où les chrétiens non-papistes puissent se réunir et se livrer sans inquiétude aux diverses pratiques de leur culte. Le magistrat qui avoit accordé aux protestans la liberté absolue des consciences, s'est vu forcé de se rétracter, parce que la gente dévote, indignée d'un pareil abus, menaçoit d'employer le fer et

(1) Long. 24, 34 ; lat. 51, 11. Ville forte d'Allemagne, dans le cercle de Westphalie, capitale du duché de Berg. Elle est située près du ruisseau de Dussel, à l'endroit où il se jette dans le Rhin, entre Nuys et Keyserswert.

le feu, s'il ne se hâtoit de la révoquer. Aussi cette ville est-elle à moitié déserte ; sa population ne s'élève guère à plus de quarante mille individus ; les habitans ont cependant une énergie, qui, mieux dirigée, pourroit rendre cette ville une des plus florissantes de l'Allemagne. Elle a trois milles d'étendue. Sa position est, sans comparaison, plus avantageuse pour le commerce que celle de Francfort ; on ne peut s'empêcher de regretter que tant d'avantages réunis aient produit à Cologne l'inverse de ce qu'ils ont produit à Francfort.

On y trouve un grand nombre de familles riches ; mais quelles jouissances peut-il en résulter pour le philosophe et l'homme sensible, lorsqu'il voit les rues obstruées par une foule de mendians ? Toutes les fois que j'ai été à Francfort, je n'ai pu voir, au contraire, sans plaisir, les hommes les plus indigens occupés, propres et décemment vêtus. L'activité que l'homme industrieux met à employer ses forces, pour jouir ensuite du fruit de son labeur et le partager avec les siens, lui donne le goût d'une honnête aisance, tant pour sa table que pour ses vêtemens, et le rend à la fois plus moral,

mieux portant, et par conséquent plus heureux. Celui qui fait de ses facultés l'usage que prescrivent la nature et la raison, est un membre utile du corps social; celui, au contraire, qui n'en sait point user, ou qui en mésuse, est, sous certains rapports sociaux, moins utile et plus dangereux que les animaux même.

L'immoralité des mendians est telle à Cologne, qu'ils laissent en héritage, ou donnent en dot à leurs filles, les places qu'ils occupent à la porte des églises. C'est ordinairement dans le temps de Pâques que les pauvres, qui rougissent de mendier à visage découvert, s'affublent d'une blaude noire, se couvrent la tête d'un crêpe, se mettent à genoux dans les rues, récitent le rosaire, et ainsi masqués, implorent la charité des passans. On les nomme ici *Kappengecken* (chaperons-musqués). Leur aspect est si bizarre que les enfans, ceux même qui ne sont qu'à moitié vêtus, se couvrent la tête des lambeaux de leurs chemises, pour imiter cette momerie.

On sent aisément combien cette horde de mendians crapuleux, qui vivent aux dépens de la classe laborieuse des citoyens, doit

répandre de vices et de corruptions, dans une ville habitée en partie par des ecclésiastiques de tous les ordres, qui inondent la totalité des rues, et dont la foule incalculable étonne même ceux de nos voyageurs, qui ont fait le plus long séjour en Italie et dans les Etats de l'Eglise. Ces hommes prétendus sacrés pourroient épurer les mœurs de ces individus bruts et ignorans ; ils pourroient introduire parmi eux l'ordre, l'industrie, et leur donner des notions justes de l'honneur, de la honte, de la propriété et des droits de l'homme. Que dis-je? ils le devroient sans doute, puisque l'honorable fonction d'officiers de morale à laquelle ils devroient se borner, pourroit seule légitimer leur existence dans l'ordre social. Mais, ils s'en gardent bien, et cependant ils existent! Ces troupes de mendians sont une milice qu'ils dirigent par des fils invisibles dans le sentier de la superstition, qu'ils entretiennent au moyen d'une solde mesquine, et qu'ils soulèvent à volonté contre le magistrat, sitôt que celui-ci ose agir contre les intérêts du clergé. D'après cet exposé fidèle, il est facile de deviner par quels

ressorts on parvint à faire intervenir le peuple dans l'affaire des protestans.

Telle fut aussi la cause des représentations que le clergé fit à l'électeur, pour l'engager, au nom de la religion, de défendre au professeur de philosophie à Bonn, de dicter sa leçon d'après certains cahiers qui, selon eux, renfermoient des dogmes pernicieux pour la morale publique. Un des argumens que ces pieux ecclésiastiques eurent soin d'employer, fut que la plume d'un protestant devoit être regardée comme hétérodoxe, assertion inouie dans l'Allemagne protestante; puisqu'il est de l'essence du protestantisme de soutenir que cette détestable distinction entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie n'a même jamais pu, ni dû exister. Il paroît qu'à Cologne, dans les discussions les plus dénuées de fondement, c'est toujours le mauvais argument qui prévaut, pour peu qu'elles aient un léger rapport avec la théologie ou la controverse.

Le temps est passé, dit-on, où les scholastiques osoient demander si Aristote étoit instruit des mystères de la religion chrétienne, si par exemple il avoit des notions

saines sur l'immaculée conception. Le croiroit-on ? Ces vaines discussions, filles de la sottise et de l'ignorance, n'ont pas encore été bannies des écoles (1) d'Allemagne par

(1) Marsille Ficin, savant illustre de Florence, voulut, vers la fin du quinzième siècle, faire à Platon et à Plotin le même honneur que les docteurs allemands dont parle Forster, firent depuis au grand Aristote. Il publia une dissertation très-sérieuse, dans laquelle il démontroit que ces deux philosophes étoient des chrétiens parfaits. La dissertation de ce Ficin se trouve dans le recueil complet de ses œuvres, Bâle, 2 vol. fol. 1591. Voici le seul passage dans lequel on pourroit trouver quelques allusions avec les dogmes sacrés du christianisme. Je citerai la traduction même du jésuite Groux, dans la crainte que quelque docteur allemand ne me soupçonne d'avoir altéré le texte.

« Doit-on regarder Dieu comme un enchanteur qui » se plaît à prendre mille formes différentes, et qui tan- » tôt paroît sous une figure étrangère, tantôt nous fait » illusion, en affectant nos sens, comme s'il étoit réel- » lement présent ?..... Dieu peut-il se résoudre à men- » tir de parole ou d'action, en nous présentant un » fantôme au lieu de lui-même ? Dieu est donc ennemi » du mensonge. Essentiellement droit et vrai dans ses » paroles et dans ses actions, il ne change point sa forme » naturelle ; il ne peut tromper les autres, ni par des » fantômes, ni par des discours, ni en leur envoyant » des signes, soit pendant le jour, soit pendant la » nuit ».

les lumières de la philosophie. Ah ! il faut en convenir, les Allemands catholiques sont, aux yeux de l'observateur, la moyenne proportionnelle entre les François et les Turcs. Jamais, non jamais le fanatisme et la sottise ne déserteront notre Germanie, tant qu'on négligera d'inspirer aux hommes un saint respect pour le plus noble présent que leur ait fait la nature, c'est-à-dire, pour leur propre raison. Là, où l'on néglige cette maxime sacrée, régnera toujours une absurdité destructive. Bientôt l'affreuse intolérance étendra au loin ses ravages ; l'on voudra dominer les consciences, et courber la pensée de l'homme né fier et libre, sous le joug d'une odieuse superstition.

Mais, disent les philosophes, la superstition a maintenant une attitude moins fière et moins insolente ; elle ne lève plus sa tête audacieuse, nous lui avons donné de la pudeur. Vos prêtres ne combattent plus qu'en fuyant. Ce n'est plus maintenant que la lutte de la ruse avec la foiblesse. Jadis les despotes dédaignoient ces vains ménagemens. Peu leur importoit, alors, que leurs décisions fussent évidemment contraires aux principes de la raison ; ils avoient la force

en main, et d'un mot, d'un signe de tête, ils pouvoient écraser, anéantir même jusqu'au germe de la pensée. Ah! gardons-nous bien de nous laisser séduire par ce calme trompeur. Le monstre dort, mais il s'éveillera, si nous sommeillons. Les lumières de la philosophie n'ont point encore acquis cette étendue et ce caractère auguste qui convient à la vérité. Loin de vouloir recueillir et jouir, à peine avons-nous jetté autour de nous quelques semences de ces vérités éternelles, qui seules peuvent affranchir l'homme de l'esclavage, inséparable associé de l'ignorance et de l'erreur. Mais de ces semences éparses est déjà né, dit-on, dans notre Europe, un bel arbre, sous l'ombrage duquel les peuples commencent à se rassembler.

Peu à peu l'on s'éloigne de celui qui s'arroge le droit d'imposer des bornes à notre libre arbitre, et sur-tout de quiconque a intérêt de nous annoncer, comme positive, une vérité incompréhensible. Quel est l'homme, en effet, qui ait le droit de prescrire à son semblable ce qu'il doit faire, à moins que celui-ci n'ait promis d'avance de lui obéir? N'est-il pas plus absurde encore

de consentir l'existence de ces hommes qui se croient autorisés à prescrire à d'autres ce qu'ils doivent penser, ce qu'ils doivent croire ? Cependant lorsque le cathécumène ne peut ou ne doit pas croire, le droit de réprimande n'appartient à personne. Heureusement la raison commence à se venger de ceux qui l'ont méprisée depuis tant de siècles. Il est des contrées où celui qui oseroit paroître encore accompagné des natures plastiques ou de l'universel, *à parte rei*, seroit aussi peu dangereux qu'un enfant qui s'aviseroit de vouloir effrayer un homme fait, avec l'épouvantail qui met en fuite ses petits camarades.

Le signe le moins équivoque de la maladie des corps politiques, réside dans le nombre des fainéans dont l'Etat alimente la paresse, ou dont souvent même il dote l'oisiveté. L'homme laborieux qui se voit contraint, par un usage absurde, de partager avec de tels brigands, le produit de ses sueurs, pourroit-il hébêter sa raison, au point de croire qu'on ne lui fait pas une injure, en lui imposant le fardeau de sustenter de vils fainéans, dignes des mépris du sage et des châtimens du législateur ? Or, il résulte

de cette réflexion, que celui dont l'ame est trop foible pour tenter d'extirper le mal, s'abandonne à une insouciance mortelle pour le bien général, et même pour la patrie. Quel est l'Etat qui puisse compter sur l'esprit public des citoyens, lorsqu'il les maltraite? Bientôt de cette insouciance, de cette tiédeur politique, il résulte, qu'en général, et l'oppresseur et l'opprimé deviennent les plus immoraux des hommes; et le fainéant sans conscience se croit permis d'employer contre l'autorité tout ce que peuvent lui suggérer l'astuce, la fourberie et la malice. Ce que le mendiant dérobe d'un côté, l'opprimé insouciant et découragé cherche à le rattraper de l'autre. De cette manière circule insensiblement dans tous les Etats le venin de l'immoralité, qui finit par infecter toute la masse. La raison s'appauvrit là où les idées du juste et de l'injuste disparoissent devant l'intérêt personnel; les ressorts sont détendus; la machine s'affaisse; le crime devient inévitable, et le réveil de la conscience livre bientôt le coupable aux suppôts de la superstition.

Il n'est peut-être aucun lieu sous le globe, où elle paroisse sous un aspect plus hideux

qu'à Cologne. Ceux qui arrivent de notre ville de Mayence ne peuvent voir, sans colère et sans pitié, avec quelle dévotion imbécille tant de milliers d'hommes s'empressent de déifier l'oisiveté, ainsi que la foi aveugle du peuple pour des reliques, dont les prétendus miracles sont un objet de dérision et de scandale, aux yeux même du catholique éclairé. L'histoire des onze mille vierges fût-elle aussi vraie qu'elle est difficile à croire, le spectacle de leurs ossemens, exposés dans l'église des Ursulines, n'en seroit pas moins un objet de révolte et de dégoût Est-il effectivement une preuve plus convaincante du superstitieux abrutissement dans lequel sont tombés les habitans de Cologne, que l'insolence avec laquelle on ose présenter comme un objet sacré, aux regards des curieux, ce mélange d'ossemens d'hommes et de quadrupèdes qui sans doute gisoient épars sur la même fange; et peut-on s'empêcher de gémir sur l'opiniâtreté de cette populace d'imbécilles, qui croiroient commettre une action impie, s'ils ne soutenoient, au péril de leur vie même, l'authenticité de ces saintes charognes, et qui sont toujours prêts à frapper celui

celui dont la raison se refuseroit à ces maussades inepties?

Il seroit bien digne d'un philosophe scrutateur d'examiner pourquoi cette religion informe produit, dans les pays où elle règne, des effets si différens sur le caractère national. Par exemple, pourquoi le fanatisme des habitans de Cologne est il plus âcre et plus bilieux que par-tout ailleurs, tandis qu'à Rome on se livre au plaisir et à la frivolité? Sont-ce les brouillards des Pays-Bas, et les nuits étoilées de l'Italie, qui causent cette différence? Ou bien, a-t-il été décidé de temps immémorial que le génie qui préside aux opinions religieuses des Italiens et des Allemands, répandroit sur la dévotion des premiers une teinte plus douce, plus aimable, et affligeroit en même temps les autres d'une sombre et féroce mélancolie? Personne, je l'avoue, n'est plus convaincu que moi de l'influence d'une température douce sur la morale des peuples, et j'en conclus que la différence qui existe entre les vils mendians de Cologne et les nobles lazzaroni de Naples, doit être attribuée en grande partie à la différence du climat.

« C'est en Italie, dit madame Piozzi (1), » que celui qui se corrompt, ne pèche pas » faute de nourriture. Manque-t-il de quel- » que chose ? il a recours au travail, parce » que son esprit lui suggère ce moyen comme » infaillible ». Or, qui oseroit, à Cologne, proposer cette ressource au peuple, pour échapper à la misère ?

(1) Cette dame, plus connue sous le nom de Mistriss Trille, jouit en Angleterre d'une considération méritée. Elle est auteur des anecdotes sur la vie et les ouvrages de Johnson, dont elle a été l'inséparable amie. J'ai vécu long-temps en Italie, et je n'ai point vu que les habitans de la nouvelle Rome, ni de l'ancienne Parthenope, fussent un peuple aussi laborieux, aussi actif qu'elle se plaît à le supposer. J'en excepterai cependant les braves et bons *Transteverini*, reste précieux des anciens Romains dont ils ont encore les traits et la fierté. C'est là où fleurira un jour le premier arbre de la liberté. J'entends déjà se récrier ceux de nos jeunes gens qui vont à Rome, non pour y aller, mais pour en revenir. Quoi, diront-ils, on ose comparer aux voluptueux contemporains de Lucullus, les sales et dégoûtans Transteverins! —Hé bien! ôtez-leur quelques préjugés, et ils auront des chemises. —Oui, mais ils sont féroces, et jamais leurs querelles ne se terminent sans qu'il n'y ait de sang répandu. — Soit; mais *greffez* la férocité, et vous aurez de l'énergie.

O Italiam, Italiam !....

On nous a fait remarquer, dans l'église de Saint-Pierre à Cologne, le tableau du crucifiement de cet apôtre, par Rubens. Si je n'avois rien vu précédemment de ce grand maître, ce morceau n'auroit pas répondu à la haute idée qu'inspire le nom de ce célèbre artiste. En général la figure de Saint-Pierre est bien dessinée; mais c'est l'unique mérite qui puisse racheter le dégoût qu'inspire la vue de cet objet de douleur. L'apôtre est représenté attaché sur la croix; et, pour que les bourreaux puissent atteindre plus commodément jusqu'à ses pieds, la croix et la tête sont renversées; ainsi les souffrances de ce déplorable martyr sont bien plus douloureuses. Le ciel nous garde d'une semblable invention. Mais de tels objets doivent-ils être représentés? Quant à moi, je ne pourrois en soutenir la vue. Cependant nous voici parvenus à la belle galerie. Demain je te parlerai des chef-d œuvres qu'elle renferme.

Quelle différence entre Cologne et l'agréable ville de Dusseldorff! Conviens que de belles maisons, des rues propres et alignées, des habitans actifs et bien vêtus, sont un spectacle qui repose également l'ame et les

yeux du voyageur ! Depuis deux ans, l'électeur a fait démolir une partie des fortifications, et a permis de construire des maisons sur l'emplacement même. Aujourd'hui il s'y élève une nouvelle ville dont l'étendue, autant qu'il est possible d'en juger par l'alignement des rues, sera plus considérable que celle de l'ancienne ville. Il règne parmi les habitans une émulation qui, certes, doit tourner au profit de tous. C'est à qui surpassera son voisin, en bâtissant la maison la plus belle et la plus commode. Les capitaux destinés à cet usage forment déjà une somme assez considérable. Dans peu d'années Dusseldorff aura le double de son étendue actuelle, et sera sans contredit plus magnifique.

Comment est-on parvenu, dans les duchés de Berg et de Juliers, à réunir d'aussi grandes richesses ? Comment se peut-il faire qu'il ne règne pas moins d'abondance dans les plus petites villes que dans la capitale même de cet Etat ? Comment trouve-t-on parmi les cultivateurs du plat-pays le même esprit d'économie, la même industrie que dans les pays de fabriques ? Comment, enfin, a-t-on découvert ici avec tant de facilité le

véritable sentier de l'aisance et du bonheur, tandis qu'ailleurs il est si difficile de ne s'en point écarter ? Je commence à croire que ce secret est plus simple qu'on ne le croit communément : c'est l'œuf de Colomb. Lorsque le moyen est connu, on a peine à se persuader que la chose étoit si facile. Tout l'art consiste à détourner à propos la vue de ce miroir fascinateur, que l'on nomme si improprement l'art de régner, à savoir en même temps économiser les ressources du peuple, afin d'établir l'équilibre et l'harmonie dans la grande machine de l'Etat. En un mot, l'art de *faire*, c'est de *laisser faire*.

L'excès du pouvoir positif et absolu imprime aux formes du gouvernement ce caractère d'inquiétude et de prohibition qui froisse les droits de l'humanité. Des loix, des ordonnances compliquées, et sur-tout les petites vues des princes que la tourbe des parasites, colporteurs-nés des éloges du maître qui les salarie, vante sans cesse à la troupe imbécille et moutonnière ; telles sont les causes de l'éteignement absolu des facultés intellectuelles dans l'homme que

le hasard de la naissance a rendu sujet d'un Etat prétendu monarchique.

Nous avons été visiter un monastère, situé à un quart de lieue d'ici, et qui ne ressemble à aucun de ceux que nous avons vus jusqu'à présent. Les religieux suivent la règle austère de cette abbaye si connue en France, sous le nom de la Trappe. Cependant un d'eux vint se mêler à notre entretien, et nous apprit que le vœu du silence étoit entiérement aboli dans son couvent. Nous remarquâmes que ce pauvre homme n'avoit pu recouvrer le libre usage de la parole, à raison du long silence qu'il avoit été obligé de garder depuis tant d'années. Autrefois cet article de leur règle étoit observé avec tant de rigueur, qu'un voyageur s'étant avisé de demander le chemin à un de ces infortunés solitaires, et n'en ayant obtenu aucune réponse, il fut, dit-on, sur le point de le battre pour lui apprendre à vivre. En France, le feu auroit dix fois consumé le monastère, avant qu'aucun des frères eût osé rompre le silence. L'abolition de ce vœu est l'heureux présage de l'abolition de l'ordre même. Depuis long-temps il ne leur

est plus permis de recevoir de novices, cet ordre ayant paru à tous les bons esprits le comble de l'inhumanité et du délire. Au surplus, son extinction enrichira peu l'Etat, car tous les fonds ont été employés à rebâtir l'église et le cloître. Quoique l'usage de la viande soit interdit à ces reclus, le calme dont ils jouissent, et sur-tout l'espèce de sommeil léthargique dans lequel ils ensevelissent toutes leurs facultés, les conduisent jusqu'à une vieillesse saine et vigoureuse. Notre bon solitaire nous apprit qu'il étoit âgé de plus de quatre-vingts ans, et il n'en paroissoit pas soixante. A son air frais et sain, on ne se seroit point douté de la foiblesse de sa mémoire et de l'intermittence de ses idées. O mon ami ! lequel doit-on préférer, d'emporter au tombeau quelques rides de plus creusées par l'exercice, les voyages et les agitations d'un esprit actif et curieux de s'instruire, ou, d'y descendre doucement, sans soins, sans passions, sans jouissances, et abruti par une dévotion stupide ? Certes, une telle existence est trop contraire aux loix de la nature et de la raison. Ce n'est pas vivre, c'est durer. Que chacun, cependant, choisisse la route qu'il croit la meilleure :

pour moi, je pense que celle-ci ne sauroit plaire à l'homme observateur et sensible qui n'ignore pas que souffrir, pleurer, s'amuser et jouir, est le lot de l'humanité.

VIe LETTRE.

Dusseldorff.

Nous avons passé ce matin trois heures délicieuses dans la galerie de l'électeur; et quoique j'aie déjà fait cinq fois exprès le voyage de Dusseldorff, j'ai éprouvé, en revoyant tous les chef-d'œuvres qu'elle renferme, les mêmes émotions, le même ravissement que s'ils eussent été entiérement nouveaux pour moi. Tel est le caractère du vrai beau; l'ame, les yeux ont besoin pour le sentir, de l'étudier, de l'*apprendre*. L'Apollon et les tableaux de Raphaël ne peuvent être appréciés que par celui qui les a vus au moins dix fois.

Un de mes morceaux favoris est un tableau représentant deux amans (1). Plus je l'exa-

(1) Sans doute Forster veut parler ici d'un délicieux

mine; et plus j'y découvre de nouvelles beautés qui rafraîchissent à la fois mon imagination et mes sens. N'espère pas que je te fasse la description de cet admirable chef-d'œuvre. N'espère pas non plus que je fane

tableau de l'Albane, dans lequel ce maître a peint les amours de Vénus et d'Adonis.

La scène représente un charmant paysage, où l'on apperçoit un vallon au bas duquel coule une petite rivière qui tombe par cascades entre des rochers. Dans un lieu ombragé d'arbres et sur le premier plan du tableau, le voluptueux Albane a placé un lit décoré avec élégance, sur lequel on voit la Déesse nue et endormie. Adonis arrive au pied du lit, conduit par un Amour; une de ses mains est armée d'une lance, et de l'autre il tient son chien en lesse. Ses regards expriment à la fois son ravissement et l'excès de ses desirs. Trois autres petits Amours, placés au chevet du lit, font des signes de malice et d'agacerie. Vers la gauche et dans un des coins du tableau, le peintre a représenté le triomphe de Cupidon : le Dieu, assis sur un char tiré par deux Amours et poussé par un troisième, élève dans ses mains le flambeau dont il s'est servi pour embraser le cœur d'Adonis.

Ce tableau respire les graces et la volupté; le paysage est d'une fraîcheur et d'un feuillet inimitables.

Il est peint sur toile; sa hauteur est de 2 pieds 4 pouces, sa largeur de 3 pieds; figures entières, quart de nature.

mes jouissances, en te donnant l'aride et froid catalogue de tout ce que renferme cette belle galerie. Quelle est la collection dont on n'ait pas la notice prétendue raisonnée, enflée de termes techniques et de fastidieux éloges, vrais ou hasardés ?

Pour moi je n'aime point à trouver mon jugement tout fait dans un livre; et si je tolère les commentateurs des arts, c'est lorsqu'ils se bornent à de courtes notes purement littéraires sur les sujets qu'a traités l'artiste. Je conçois alors que ces moyens auxiliaires augmentent le charme qu'éprouve le spectateur à la vue d'un chef-d'œuvre de quelque grand maître. On aime à connoître le trait historique d'après lequel le peintre a conçu son ouvrage. Mais j'exige qu'on soit assez initié dans le secret des arts pour juger du travail et de la manière de l'artiste, des études qu'il a été obligé de faire d'après nature; je veux enfin qu'on ait des idées justes sur le grand art de la composition, la distribution des plans, les diverses attitudes, le coloris, les effets de lumières, et l'exactitude des costumes, chose si négligée et pourtant si nécessaire. Mais toutes les sensations que le spectateur éprouve s'affoiblis-

sent tellement lorsqu'il veut les transmettre à d'autres, que la personne absente a besoin d'un grand effort d'imagination pour se créer un fantôme, souvent aussi éloigné de l'exacte vérité qu'une copie l'est toujours d'un magnifique original. Le botaniste, par exemple, qui veut décrire une rose, jusques dans ses plus petites parties, fixe leur grandeur respective, leur forme, leur figure, leur amoncèlement, leur superficie et l'heureux mélange des couleurs. Il a soin d'employer les expressions les plus exactes, les plus pittoresques même ; il parle des diverses propriétés de la fleur ; il s'identifie pour ainsi dire avec elle ; c'est le langage de la chose même. Eh bien ! si tu n'as pas une rose sous les yeux, il te sera impossible de t'en former une image ressemblante à la nature ; aussi ne trouveras-tu aucun artiste qui hasarde de dessiner, d'après une simple description, la fleur qu'il n'a jamais vue. Tandis qu'un seul coup-d'œil, un seul contact lui suffit, et le tableau est empreint pour toujours dans son imagination en traits ineffaçables. Ce que je dis ici d'une fleur doit, à plus forte raison, s'appliquer à une masse plus considé-

rable d'objets réunis. La nature est un Protée qui se multiplie sous mille formes différentes. Où est l'homme capable de décrire par quels magiques ressorts une essence idéale, fugitive et inconnue se peint plus ou moins fortement sur notre sensorium? Les facultés intellectuelles ont, comme le cœur de l'homme, des terres australes dont la philosophie n'a jamais pu, ne pourra peut-être jamais mesurer l'étendue. Bornons-nous donc à parcourir, le microscope en main, l'espace qui se trouve resserré dans l'étroit horizon où nous vivons emprisonnés. Comparons, saisissons quelques résultats, et sachons douter sur les causes. Observer les similitudes dans les choses différentes, et les différences dans les choses semblables; telles sont les bornes de l'esprit humain (1), telle est l'unique fonction à laquelle l'homme penseur puisse prétendre.

L'imagination et tous les actes qui en résultent sont l'apanage de tout être sensible et intelligent. Ayons aussi le courage et la bonne foi de n'en point excepter les ani-

(1) C'est ainsi que le sage Locke, le premier des penseurs, a défini ce que nous appellons esprit.

maux, à qui l'on refuse une ame parce que la leur n'est point façonnée sur le moule de la nôtre, et dont les théologiens ont longtemps calomnié (1) l'instinct, souvent pré-

(1) Un jour viendra où, après avoir épuisé l'histoire naturelle et physique des animaux, on s'attachera à donner l'histoire sérieuse et raisonnée de ce qu'il est à peine permis de nommer aujourd'hui leurs facultés intellectuelles. Les bêtes moins pourvues de cette imagination mensongère, qui nous surfait également et nos espérances et nos craintes, « font, dit Montesquieu, un moins mau» vais usage de leurs passions que nous »; et l'on a calomnié leur instinct, et l'on a gravement établi le ridicule système de l'automatisme ! La théologie, toujours auxiliaire de l'orgueil inné des hommes, avoit placé le diamètre de la terre entre eux et les animaux, quoiqu'une des souveraines loix du Créateur fût de ne rompre par aucun intervalle la chaîne des êtres. Il a fallu que la nature enfantât Leibnitz, pour établir en principe la loi de continuité; il a fallu, par un nouvel effort, qu'elle créât Condillac, pour venger l'instinct des bêtes, frappé de paralysie par les docteurs. Il a fallu Pline, Cesalpini, Linnée et Bonnet, pour nous apprendre que les plantes avoient une ame végétative, des différences sexuelles, un rut, une incubation. J'ai osé en supposer aux minéraux enfouis dans cette croûte terraquée, qu'on nomme si improprement les entrailles de la terre. Mais, sans prétendre sonder ces profondeurs, peut-être inaccessibles à l'esprit humain, quel est l'homme assez superficiel pour n'avoir pas observé des nuances sensi-

férable à notre raison même. Mais revenons au point dont je viens de m'écarter.

Celui qui veut parvenir à faire une description exacte, détaillée, et qui agisse également sur l'esprit et sur les sens, doit observer les objets soumis à son examen avec une attention tellement superstitieuse qu'il puisse en imprimer par degrés l'image dans l'ame du lecteur et y arriver, pour ainsi dire, par tous les pores : ajoutons encore que les hommes sont plus ou moins frappés de la magnificence de la nature, de son harmonie, de sa beauté, de sa grandeur et de sa noblesse, en raison de sa libéralité ou de son avarice envers eux. Mais lorsqu'elle veut former un grand artiste, suffit-il qu'elle lui prodigue les facultés nécessaires pour concevoir des chef-d'œuvres ? Ne faut-il pas qu'elle lui accorde en même temps, ce que

bles dans le caractère des animaux sauvages ou domestiques ? Ils ont donc des souvenirs, des idées combinées, une expérience, et c'est peut-être parmi eux plutôt que dans l'homme prétendu originel, qu'il faudra, par une sage investigation dépourvue du dangereux alliage de l'imagination, chercher les élémens si peu compliqués, si simples du système de l'intelligence de la nature animale.

souvent elle a refusé à des hommes de génie, le don d'exprimer, de représenter leurs conceptions? Et qui ne se souvient pas de ce que dit Lessing dans son Emilia (1), lorsqu'il s'écrie: « combien la route est lon-
» gue de l'imagination jusqu'au pinceau, et
» que d'hommes qui s'égarent durant la
» route! »

La majeure partie de la galerie de Dusseldorff consiste en tableaux flamands. J'espère, durant mon excursion dans le Brabant

(1) Emilia Galéotti, tragédie en cinq actes, du célèbre Lessing, l'homme le plus savant de son siècle, et l'un des plus célèbres écrivains de l'Allemagne : même sujet que Virginie. La jeune et belle Emilia est promise au comte *Appiane*, dont elle est tendrement aimée. Mais elle a eu le malheur d'inspirer en même temps une violente passion au prince Massa Carera. Marinelli, ministre de Massa, fait assassiner par des prétendus voleurs l'époux futur de la sensible Emilia. Le prince n'a point commandé ce crime, mais il en profite; et s'offrant tout-à-coup aux yeux d'Emilia, de sa mère, et de son père Odoardo, il les emmène dans un de ses châteaux, voisin du lieu de la scène. Bientôt il devient pressant, et menace d'user de violence. La malheureuse Emilia, indignée d'un tel outrage, et désolée de la perte de son amant, demande la mort à Odoardo son père, et l'obtient.

et la Flandre, en rencontrer encore plusieurs autres qui achèveront de me réconcilier avec les peintres de cette école. Car souvent il m'est arrivé à Dusseldorff, ainsi qu'à Postdam, à Cassel, à Dresde, à Vienne et à Manheim, de n'être que médiocrement ému à la vue de certains tableaux des maîtres flamands. Souvent on passe avec froideur devant les morceaux les plus estimés, parce qu'ils ne sont point l'aimable création d'un de ces génies brillans et poétiques qui commandent le sentiment. A la vérité, ce n'est pas ainsi qu'on doit visiter une galerie. Les beautés de détail, le coloris, la distribution de la lumière, la manière de groupper, ont un droit incontestable au suffrage du connoisseur. Mais, que chaque personnage soit conçu dans le style qui lui est propre. Un Dieu qui n'auroit pas le caractère qui convient à un Dieu, un héros celui d'un héros, et une jeune fille que l'on auroit négligé de pourvoir de cette grace ingénue, le charme de son âge, ne seroient à mes yeux que les productions incomplètes d'un artiste sans goût, sans génie; quand même elles décèleroient d'ailleurs une connoissance approfondie de la nature, quand même il auroit

auroit eu l'art de faire circuler le sang sous les chairs, et de leur donner l'élasticité et la vie. Si je me trompe, c'est avec Horace, lorsqu'il dit : *Infelix operis summa, quia ponere totum nescit*, malheureux est l'artiste qui, connoissant toutes les parties, ne peut peindre l'ensemble !

Ah ! J'en reviendrai toujours à mon principe favori, parce qu'il est du petit nombre de ceux qu'il est permis d'appliquer à tous les arts. L'artiste qui ne travaille que pour exciter l'étonnement, est à peine digne de cet étonnement.

Combien de fois aussi l'artiste n'est-il pas influencé par des circonstances particulières, qui sont pour ainsi dire l'alliage de son talent! Le chanoine de Schouen, que certes personne ne prendra pour modèle, seroit peut-être devenu un artiste habile, si la destinée marâtre et dure envers lui ne l'eût empêché d'étendre ses regards sur une sphère plus noble et plus agrandie. La superstition, le fanatisme, le goût de son siècle, ont dû l'égarer dans le choix de ses sujets, et l'ont fait nécessairement échouer, sur-tout lorsqu'il a voulu allier l'agréable et l'utile.

Celui qui peint la nature morte, le peintre de genre n'est qu'un cathécumène débile; jamais il ne sera initié. Condamné à rester toujours sous le parvis, jamais il n'entrera dans le sanctuaire. La plus riche composition de ce genre peut exciter un instant la surprise du spectateur et le contraindre à l'admiration, lorsque les détails et les effets sont rendus avec vérité. Mais de telles conceptions méritent aussi peu de fixer les regards du connoisseur que ces laides pagodes des Indiens, dont la vue éveille dans le cœur des plus hardis un sentiment de tristesse et d'effroi. Mais examinons l'art dans l'immortel (1) Rubens, le plus infatigable

(1) (Pierre-Paul) naquit à Cologne en 1577. L'auteur de l'*Abecedario pittorico*, si consulté par les peintres, le fait naître à Anvers. Il fut élève de Van-Veen, et partit ensuite pour l'Italie: ayant fait à Mantoue une étude particulière des ouvrages de Jules Romain, il alla à Venise pour y voir les tableaux du Titien, de Paul Véronèse, et du Tintoret: alors, il changea sa manière qui tenoit trop de celle du Carravage. Rubens se rendit successivement à Rome et à Gênes où l'on voit encore plusieurs tableaux de ce maître. Il n'est point d'artiste qui ait autant travaillé que lui. On trouve le catalogue de ses ouvrages, Paris, Briasson et Jombert.

Personne n'ignore qu'il fut employé à une négocia-

des peintres; celui dont le génie fut peut-être le plus élevé, le plus vaste de tous ceux qui l'ont précédé; celui que l'on a nommé à si juste titre l'Ajax des peintres, et à qui l'on attribue environ (1) quatre mille tableaux connus; celui dont le génie s'est hasardé d'embrasser à la fois le ciel et l'enfer, et d'exprimer en un seul (2) tableau les

tion importante par Buckingam, l'infante Isabelle et Philippe IV. Il vécut riche, et mourut couvert de gloire en 1640, laissant un fils (Albert Rubens) connu par un traité très-curieux de *Re vestiariâ et lato clavo.*

(1) Rubens peignoit dans un jour une académie de grandeur naturelle, et faisoit exécuter par ceux de ses élèves dont il étoit le plus sûr, les ciels, les draperies et les accessoires. François Snyders, né à Anvers en 1579, et non en 1587, comme le dit le Dictionnaire historique, peignoit ordinairement les paysages, les animaux et les fleurs dans les tableaux de ce grand maître. Ce peintre excelloit en ce genre; il a gravé un *livre d'animaux*, d'une excellente manière.

(2) Ce tableau, connu sous le nom du Grand Jugement dernier, est peint sur toile. Sa hauteur est de 18 pieds 7 pouces, sa largeur de 14 pieds 1 pouce; prises à l'arrasement du cadre. Les figures sont en général plus fortes que nature.

Rubens composa ce magnifique tableau pour Wolff-gang Guillaume, qui en fit présent à l'église des Jésuites

derniers jugemens de l'Eternel sur les incalculables myriades du genre humain, de rendre sensible la félicité des justes et la condamnation des méchans! Je nommerai grand & sublime celui qui, le pinceau à la main, a osé entreprendre de vivifier sur la toile cet immense chaos de figures variées, et qui a eu la hardiesse de réunir à l'unité de l'ensemble les objets les plus hétérogènes. Aussi quoique j'aie besoin de détourner mes yeux de ce mêlange révoltant de tortures et d'angoisses, la vérité des images, l'entente parfaite et respective de toutes ces vastes horreurs doivent faire considérer ce tableau comme l'une des plus grandes conceptions de Rubens. Mais, de toutes les fautes que peut

de Neubourg. Mais Jean Guillaume, son successeur, l'en retira pour en décorer la galerie de Dusseldorff, promettant en échange une Assomption dont il confia l'exécution à Carlo Cignani de Bologne. Lorsque ce morceau fut achevé, il le trouva si admirable qu'il ne put se résoudre à s'en dessaisir. On le voit aujourd'hui dans la troisième salle, au n°. 108.

Enfin, il chargea Dominique Zanetti de faire une autre Assomption, qui fut placée dans l'église de Neubourg.

Il existe plusieurs gravures du Jugement dernier, de Rubens, dont l'une par Vischer, excellent graveur.

commettre un artiste, la plus dangereuse est celle d'avoir méconnu les bornes de son art. Souvent le poëte peint avec la parole ce que le peintre ne peut exprimer, ni par des contours, ni par des couleurs. Le poëte et l'écrivain peuvent, au moyen de certains signes conventionnels, figurer à la pensée les objets qui sont hors de leur vue ; la toute-puissance, l'éternité, l'infini, la magie même, prennent un corps et vivent sous leurs doigts ; tel on voit le miroitier habile fixer avec art ce métal fugitif et fluide par son excessive divisibilité, et l'étendre ensuite sur une glace transparente et polie qui réfléchit les objets qu'on présente à sa surface, exprime leur mouvement et s'anime de leur propre vie.

Dans la cinquième salle qui porte le nom de Rubens, on voit une petite esquisse du jugement dernier ; ensuite deux tableaux dont l'un représente la chûte des anges rebelles, et l'autre les tortures des damnés, plongés dans un feu inextinguible ; un autre enfin représentant le séjour des bienheureux. De toutes ces compositions, la plus sage est celle du jugement dernier, tableau d'une

superbe ordonnance, mais qui paroît froid, lorsqu'on le compare aux deux autres ; ce qui dénote que le feu de l'artiste s'étoit épuisé dans ses compositions précédentes. Oublions un instant qu'un tel sujet surpasse la sphère de la peinture. Il n'en est pas moins vrai que toute conception qui s'élance au-delà des forces humaines, ne peut conserver long-temps un caractère de grandeur, et se trouve noyée dans un nombre infini de détails mesquins, qui affoiblissent l'intérêt général, et que les gens d'un goût sévère ne pardonnent qu'aux artistes médiocres. Comment le peintre peut-il espérer qu'il produira de grands effets et atteindra ainsi le but de l'art, si ses compositions ne sont ni grandioses, ni conçues avec noblesse et simplicité? Un mot encore sur ce tableau de Rubens.

De mille voyageurs qui l'ont admiré, les uns à cause du sujet, et le plus grand nombre peut-être parce qu'il a dix-huit pieds de haut, pas un seul n'aura songé qu'il compromettoit la dignité de la religion, en exprimant d'une manière mesquine le plus sacré, le plus redoutable de ses mystères ;

semblables en cela à ce bon capucin-Espagnol, lorsqu'il présente, dit (1) Baretti, son crucifix gluant et imprégné d'une crasse bénite, au dévot voyageur, sans même se douter que dans cet état le saint des saints puisse inspirer le moindre dégoût. Indépendamment de tout ce qui donne lieu à cette critique peut-être trop sévère, je vais tirer de ce tableau même une autre preuve du principe que j'ai précédemment établi. L'inspecteur de la galerie nous avoit avertis de remarquer, avec soin, l'endroit où le peintre avoit cherché à représenter le mystère incompréhensible de l'avenir. Or, quel est l'homme assez dépourvu de ce sentiment intuitif de vérité commun à tout être pensant, pour ignorer que l'artiste doit s'attacher sur-tout à exprimer, avec tant de clarté et d'une manière à la fois si naïve et si sensible, tout ce qu'il veut peindre aux sens et à la mémoire, que, soit histoire, soit poésie, un

(1) Célèbre critique, auteur d'un excellent journal italien intitulé : *La Frusta Letteraria*, et de plusieurs Voyages estimés. Il écrivoit l'anglois, aussi bien que sa langue maternelle. On le nomma l'un des secrétaires de la société royale ; il est mort à Londres depuis peu d'années.

seul coup-d'œil suffise pour reconnoître et saisir son intention. Au moins avons-nous le droit d'exiger que sa composition ou ses épisodes soient d'une belle ordonnance, que l'ensemble en soit noble, que les parties soient harmonieusement liées entr'elles, et produisent dans l'ame du spectateur cette émotion, sans laquelle il seroit douloureux de penser qu'un être agissant et raisonnable auroit vainement employé son temps, sa toile et ses couleurs.

D'après toutes ces données, le tableau de Rubens est-il un chef-d'œuvre ? non. Ce n'est point une Muse qui inspira cette composition à l'artiste. A la fureur d'ithyrambique qu'il a répandue sur l'ensemble, à ces grouppes d'hommes semblables aux grains entassés d'une grappe de raisins, et qui s'entortillent autour les uns des autres comme des reptiles durant les glaces de l'hiver, à ces masses confuses de membres qui se croisent en tout sens et qui donnent à ce tableau l'aspect d'un marché de cannibales, on croiroit que le peintre a voulu représenter cette foule de bacchantes sauvages et cruelles qui, outrageant les loix de la nature, et livrées aux fureurs de leur Dieu, déchiroient les

membres d'Orphée, le créateur de l'harmonie.

On voit dans la partie supérieure du tableau un vieillard, tel que les anciens avoient coutume de représenter Neptune, les cheveux mêlés, la barbe hérissée, tenant dans sa main gauche un globe plus petit que sa tête, et reposant sa droite sur un nuage clair qui, de sa poitrine, s'étend sur tout son corps. Sans doute il a fallu une longue et constante habitude, pour accoutumer nos yeux et notre raison à une représentation aussi bizarre d'un Etre d'une essence incorporelle et divine, entiérement absorbé dans la contemplation de soi-même. Réfléchis, et prononce s'il est possible de peindre d'une manière plus chétive, plus risible et plus mesquine la première personne de l'invisible (1) Dieu dont les attributs sont la toute-puissance, l'éter-

(1) Ce n'est pas ainsi que le divin Raphaël a représenté l'Être suprême. Si le philosophe et l'homme de goût pouvoient tolérer un instant ce risible anthropomorphisme, au moyen duquel les artistes nous créent sans cesse un Dieu à l'image de l'homme, ce seroit sans doute à la vue de ce tableau sublime, où le Maître souverain du monde est représenté démêlant le chaos, séparant les élémens de ses mains divines, et d'un seul

nité, l'immensité? Ce n'est pas même un homme agrandi ; mais je n'étendrai pas plus loin ma critique sur la figure qui représente l'Eternel. Rubens en plaçant dans l'enfoncement le Juge souverain des hommes, les yeux à moitié fermés et ramenant ses regards sur lui-même, décèle suffisamment combien il est difficile de peindre Dieu sous des formes humaines. Sans doute il eût mieux fait d'étendre un nuage sur cette tête divine, et d'imiter ce peintre de l'antiquité qui couvrit d'un linceul la tête d'Agamemnon sacrifiant sa fille.

Plus bas on voit le fils de Dieu assis au milieu des nuages, sur sa tête se balance la céleste colombe, près de lui sont le sceptre et le glaive flamboyant qui semblent se balancer aussi, quoiqu'ils ne soient ni animés ni emplumés. En vérité, lorsqu'on examine les productions des modernes, on sent

de ses regards animant la nature encore indécise. Jeune artiste, que ton bonheur ou ton génie n'a pas encore conduit sur la terre antique de Brutus, garde-toi de profaner tes regards encore vierges, en les arrêtant sur quelques froides et mensongères copies. J'aime mieux une servile estampe, qui offre à mes yeux le souvenir et non le regret du tableau.

combien elles seroient pauvres et dénuées d'inventions poétiques si nos artistes n'avoient trouvé chez les Grecs des maîtres et des modèles. Sans le (1) Jupiter et le Bacchus indien, dont Rubens a eu l'art d'emprunter les traits et le grand caractère lorsqu'il a voulu peindre l'Eternel récompensant les bons, punissant les méchans, ce tableau du jugement dernier auroit-il cette empreinte de grandeur et de majesté que donne toujours une sage imitation de l'antique? C'est précisément pour s'en être écarté que Rubens a entièrement manqué la figure du Christ, en donnant à cette figure principale un empatement, une physionomie flamande qui, certes, est de tous les airs de tête, celui qui convient le moins à un Dieu.

L'élévation théâtrale du bras droit rompt toute l'harmonie de cette figure, et lui ôte une partie de sa dignité. Tout en elle annonce le mouvement et l'action, quoiqu'elle

(1) La figure du Saint-Pierre en fonte, qu'on voit dans l'église de Saint-Pierre de Rome, et dont les doigts du pied droit sont entiérement effacés par les fervens baisers des fidèles, étoit originairement un Jupiter férétrien. Heureusement cette statue n'a aucune valeur, et les artistes n'ont point à gémir de cette profanation.

soit représentée assise. Sa main gauche semble prête à frapper, le pied gauche paroît s'avancer pour marcher, le pied droit est en arrière, la tête penche sur la droite ; la draperie, qui est également jettée sur l'épaule gauche et sur le dos, est soulevée par le vent. Cette attitude lui ôte ce calme auguste et imposant qui convient à la justice suprême et à la suprême bonté. Le juge le plus terrestre, assis sur son tribunal, rougiroit de cette contenance.

Je conçois que l'intention de Rubens a été de produire, par cette suite de mouvemens, un grand effet sur les spectateurs ; mais il s'est trompé ; il a substitué le mouvement de la passion au mouvement de l'ame : au lieu de nous environner d'un sentiment, je trouve qu'il nous refroidit par ce geste déclamatoire. Ce défaut est particulier aux peintres flamands ; les artistes de cette école peuvent peindre les souffrances ou les affections qui tiennent aux sens ; mais il est très-rare qu'ils puissent exprimer des affections intellectuelles, la réflexion, les sentimens concentrés ; ou du moins cette expression enchanteresse se rencontre si rarement dans leurs ouvrages, qu'on peut établir

en principe ce que j'avance ici, d'après un mûr et sérieux examen.

Sur le grouppe de nuages qui porte le Sauveur du monde, sont placés à sa droite, mais derrière lui, Marie, Pierre et Jean; à sa gauche Adam et Moïse; sur le fond et des deux côtés du tableau, on apperçoit, dans la vapeur, une foule de bienheureux; au devant de leurs têtes paroissent, entre des nuages, des têtes d'anges. La posture suppliante de Marie, qui semble implorer sa clémence pour les pécheurs, loin de faire ressortir la figure du Christ assis au milieu d'un si grand nombre de figures debout, contribue encore à éteindre l'intérêt dont il devroit, comme figure principale, être le centre et le foyer. Les grouppes qui sont en avant m'ont paru aussi lui dérober une partie de sa grandeur, du moins s'il faut en juger par les régles de la perspective.

L'ordonnance des grouppes supérieurs et inférieurs décèle au surplus le grand maître; leurs masses ne peuvent être que l'ouvrage d'une main savante et exercée. Ici, l'invention et la poésie suppléent à la parole; j'avoue que c'est au génie seul qu'il appartient de donner à des figures isolées un ca-

ractère reconnoissable, indépendamment de leurs attributs ordinaires, tels que les clefs à Pierre, le glaive à Paul, à Moïse les rayons et les tables de la loi.

Sur plusieurs figures se peignent la compassion et la curiosité ; tandis que Pierre, Jean et Moïse paroissent enflammés du plus violent courroux : ce qui fait singulièrement valoir une figure de femme, vue dans l'enfoncement, la main étendue, détournant la tête, et dont chaque geste annonce la terreur.

Deux sujets principaux, bien différens l'un de l'autre, la résurrection et le jugement dernier, ont été rassemblés par le peintre et réunis dans ce même tableau. De cette liberté poétique que je suis bien loin de blâmer, sont résultés cependant des fautes essentielles dans la composition.

Au bas, sur le premier plan, on voit plusieurs squelettes sortir d'une tombe massive à demi entr'ouverte, et se revêtir à mesure d'un corps nouveau. Une de ces momies, environnée de plusieurs morts ressuscités, paroît encore dans l'obscurité d'une des fosses de l'enfer. Sur un autre plan, un grouppe radieux de ressuscités s'élève de terre jus-

qu'aux nuages qui forment le trône du divin Juge. Vers l'extrémité de ces nuages qui descendent jusqu'à terre, montent et s'accrochent de lourdes masses aidées par quelques anges qui saisissent plusieurs de ces pauvres malheureux, et les hissent dans le séjour céleste. Plus bas et sur la gauche se précipite une foule d'hommes condamnés, poursuivis par Michel et quelques anges, qui lancent contr'eux la foudre et les forcent de tomber du ciel dans l'abyme où les attend un monstre à gueule béante. D'autres anges se mêlent parmi les précipités, en dérobent plusieurs aux flammes éternelles, et les enlacent de leurs bras puissans. Le contraste de ces deux grouppes produit le plus grand effet ; les bienheureux se pressent les uns sur les autres dans diverses attitudes, et se mêlent à la foule des anges. Les figures sont entières jusqu'au dixième plan : on en voit une encore à demi-assoupie, qu'on assure être-la (1) seconde femme de Rubens ; ses

(1) On voit à Gênes, dans le palais *Brignole*, connu sous le nom de *Palazzo Rosso*, un tableau de l'effet le plus piquant, représentant toutes les femmes de Rubens, peintes par lui-même. Les quatre têtes sont dans la lumière.

bras sont croisés sur sa poitrine ; elle regarde le tombeau d'où elle sort.

La partie du tableau où l'on voit les damnés, fait frissonner d'horreur. Ces infortunés se jettent les uns sur les autres en désordre, la plupart la tête renversée et les jambes en l'air. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est de voir tous les corps représentés d'une manière toujours neuve et inépuisable, quelque soit leur attitude, leur position, leur inclinaison. Quel grand et sublime parti n'auroit pas tiré de ce sujet un artiste doué d'un génie plus poétique encore, et qui eût joint à une invention plus brillante, cette élégance et cette délicatesse des formes si puissantes sur les sens ! Comment a-t-il pu échapper à Rubens de sentir que des grouppes d'anges occupés à lancer les foudres du Tout-Puissant pèchent contre la vérité, puisqu'ils ne sont pas encore sur les nuages où les élus viennent déjà d'arriver, et d'où les esprits célestes devroient foudroyer ceux des réprouvés qui tenteroient de se mêler parmi les bienheureux !

L'inconvénient de cette réunion est donc que ces bienheureux sont obligés de se former en un seul grouppe pyramidal, très-brillant

à

à la vérité, mais peu naturel et nullement pittoresque ; ce qui est une faute majeure, parce qu'il en résulte que les expressions individuelles se trouvent nécessairement affoiblies, et que cette réunion en masse rend impossibles tous les épisodes que ce sujet auroit pu fournir. Cette dépendance mutuelle rend cette colonne si massive et si pesante, que l'œil le moins exercé ne peut concevoir la possibilité de voir monter cette foule sur les nuages. J'ajouterai encore que l'invraisemblance est portée jusqu'au comble, lorsqu'on réfléchit que les figures de Rubens sont aussi matérielles, aussi charnues dans ce tableau que dans toutes les autres compositions du même maître.

Vainement chercheroit-on ici ces émotions sublimes et terribles, si naturelles au cœur de l'homme dans un jour où se décide le sort de tous les humains, ni cette joie ineffable, ni cette reconnoissance passionnée des bienheureux, ni l'expression extatique de l'amour divin, ni enfin la touchante rencontre des élus et des condamnés, lorsqu'ils se mêlent pour un destin si différent. Rien, en un mot, de ces traits de

maître dont Klopstock (1) a su animer son poëme sublime du Messie. Comment le spectateur peut-il s'intéresser à ce grouppe de figures qui montent ou qui descendent? Que lui importe qu'elles arrivent à leur destination? Comment pourroit-il s'intéresser assez à aucune d'elles pour partager leur désespoir ou leur félicité? Parmi les élus, il n'en existe aucun qu'on puisse préférer et qui puisse exciter l'intérêt ou la surprise; aucun des damnés sur le front duquel soit imprimé ses crimes avec le sceau de la réprobation; aucun, enfin, sur la chûte duquel on puisse répandre les larmes de l'attendrissement.

A peine trouve-t-on parmi cette foule d'objets entremêlés et confus une belle tête d'ange; mais plus elle est belle, plus elle appelle sur le reste la sévérité de la critique.

(1) Le premier poëte de l'Allemagne, le Milton et le Pindare de son siècle. Son poëme du Messie est dans les mains de tout le monde. Klopstock est de tous les classiques allemands le plus difficile à bien traduire dans notre langue. Ses odes, ses tragédies de la Mort d'Adam et de la bataille d'Herman, sont sublimes.

Quant au froid Michel et à ses compagnons qui frappent à contre-temps sur les coupables, avant même que le Juge souverain de l'univers ait achevé de prononcer leur arrêt, je laisserai les moins connoisseurs juger cette milice céleste. Comment Rubens n'a-t-il pas donné un plus grand essor à son génie, lorsqu'il a conçu la scène imposante des Dieux jugeant le genre humain ? Le moment où toute la création s'amoncèle, s'organise de nouveau, se transforme, où commence l'empire du possible, où il inonde l'imagination, où des milliers de siècles se présentent escortés de leurs événemens, des causes et de leurs effets, où les mystères se dévoilent, où le masque tombe, où paroît l'Inconnu dans tout l'éclat de sa divinité; cet instant imposant et terrible ne lui a fourni que deux scènes vagues, deux seules oppositions! Les bornes de l'art sont-elles donc aussi resserrées, ou bien ne seroit-ce ici que les bornes du génie de Rubens ?

Quoique j'aie parlé avec éloge de la correction de certaines figures, je n'ai pas prétendu louer en général la pureté du dessin de cette vaste composition. L'œil de l'anato-

miste ne voit, au contraire, qu'une connoissance superficielle de la structure des parties du corps humain. Le feu de la composition ne peut aucunement justifier cette incorrection : car la vraie grandeur de l'artiste se trouve là où les facultés virtuelles, rassemblées et réparties avec mesure, ne forment pas simplement une explosion fugitive qui disparoît sans avoir laissé des traces visibles de sa présence. Ainsi l'artiste doit pouvoir donner à la foule encore sauvage et inasservie des objets que lui présente son imagination, un frein qui les dirige ; il doit enfin les forcer par son art à s'embellir et à s'épurer sous ses mains dominatrices.

C'est ainsi que Raphaël, le plus grand homme qui jamais ait manié le pinceau, savoit commander à son génie, et ne croyoit point se rabaisser en faisant des cartons (1) séparés et des esquisses pour chacune des

(1) Le célèbre Raphaël Mengs, le premier des peintres modernes pour la correction et la pureté du dessin, avoit coutume de faire des cartons de la même grandeur que ses figures. Peu d'artistes auront le courage d'imiter cet exemple. Son Traité sur l'Art, publié par Azara, préférable à celui de *Leonardo da Vinci*, est

figures dont il mesuroit les rapports avec l'ensemble. L'orgueil des jeunes dessinateurs qui, au premier coup-d'œil, ne trouvent rien de grand dans ces tableaux, lorsqu'ils les copient pour la première fois, n'est que trop souvent puni par la honte de n'avoir pu réussir. Ce n'est donc point la beauté qu'il faut chercher dans les formes de Rubens; la beauté est fille de la proportion : mais quand ses figures seroient dessinées aussi correctement que celles de Raphaël, l'empatement de l'école flamande suffiroit pour éloigner toute idée du beau. J'ai entendu louer ses masses de chair comme les résultats d'une nature riche et abondante; pour moi, je suis bien éloigné de partager cette opinion. L'épaisseur des contours, la morbidesse des chairs, l'absence absolue de cette délicatesse angélique, de cette élégance, sans lesquelles une figure ne peut

à la fois l'ouvrage d'un philosophe et d'un artiste consommé. Ce précieux livre doit être le manuel de quiconque cultive les arts ou ose les aimer. Le dernier tableau de ce grand homme, mort à Rome depuis douze ans, est un Persée délivrant Andromède, dont la pensée se trouve dans le célèbre bas-relief antique qu'on voit au Capitole.

être ni noble, ni svelte, affligent, je te l'avoue, mes yeux et mon goût.

Parmi les plus zélés admirateurs de Rubens, il s'en rencontrera à peine deux ou trois qui pourroient supporter la vue des divers objets de la nature, tels que cet artiste les a peints. Mais pourquoi donc souffrir, et ce qui est pis encore, pourquoi consent-on d'admirer des objets dont la réalité seroit désagréable, même pénible ? C'est qu'en général tout s'embellit sous le pinceau mensonger de l'artiste; c'est que la plupart des hommes veulent de l'imitation, quelqu'en soit l'objet; c'est qu'enfin il faut mettre au rang des dons les plus rares de la Divinité, le goût, le sentiment du vrai beau.

Mais, si Rubens a souvent péché contre la précision des contours et la noblesse du style, ne lui reste-t-il pas au moins la magie de son coloris qui, loué depuis plus d'un siècle, conserve encore toute sa fraîcheur et son éclat. « Son coloris, disent les con-
» noisseurs, est le coloris même de la na-
» ture; on croit pouvoir toucher cette peau
» si délicate, si animée; ces lèvres se colo-
» rent d'un pourpre si semblable à celui de
» la nature, que, sans doute, cet artiste

» sublime n'a jamais été surpassé par aucun
» de ses rivaux, dans le grand art de trans-
» mettre sur la toile les images vraies que
» son ame active et sensible avoit im-
» primées dans sa mémoire et sur tous ses
» sens ».

Je voudrois, lorsque j'entends de tels panégyriques, avoir sous ma main quelque modèle (1) vivant, afin de le déshabiller et de le placer à côté d'un tableau de Rubens. Alors on verroit combien les productions de cet enchanteur sont au dessous de la vérité, et que son art consiste beaucoup

(1) Ici Forster parle en homme de lettres, et non en artiste. La perfection n'est qu'une approximation plus ou moins éloignée de la nature, et dans les arts les vraisemblances sont des vérités. Quand David trace d'une main savante les derniers momens d'un ami; quand la mort même prend une ame sous son éloquent pinceau; lorsqu'il peint le sublime Brutus, sa femme, ses filles, ses coupables fils, quel est l'homme de sens et de goût qui puisse se permettre de dire : David n'est point le Raphaël de la France; car si je plaçois un être vivant à côté du tableau, l'illusion disparoîtroit ?

Que d'arts, que de magie pour arrondir et détacher une figure sur une surface plane, et faire circuler l'air autour de l'objet dont on a fixé l'image sur la toile! Le prestige des couleurs n'est rien. Est-ce que l'on peint avec des couleurs, disoit Vien à ses élèves ?

plus dans une manière qui lui est propre que dans une imitation naïve, tirée d'un examen savant et approfondi de la lumière et des couleurs. Au surplus, je ne blâmerai qu'avec modération Rubens d'avoir animé ses chairs par une forte teinte de cinabre, de laque et de stil de grain. Il est à présumer que ces couleurs auroient été trouvées moins saillantes et eussent paru moins heurtées, mieux fondues, de la place pour laquelle ce tableau avoit été fait, que d'ici où l'œil les apperçoit de trop près. Il faudroit avoir vu ce tableau dans l'église des Jésuites à Neubourg, pour qu'il fût possible de juger si l'artiste avoit conçu une juste idée de l'effet qu'il devoit produire.

Il est certain qu'aucun maître flamand n'a jamais surpassé Rubens dans l'art du coloris, à l'exception de son élève Vandick : sa juste célébrité à cet égard est au dessus des atteintes de la plus sévère critique. Aucun maître de cette école n'a possédé à un plus haut degré la science du clair-obscur. Les masses de lumière et d'ombre sont distribuées dans son tableau du Jugement dernier avec une si parfaite intelligence, qu'ils produisent des effets véritablement magiques.

Disons un mot de la manière et du faire de Rubens. Personne ne savoit maîtriser un pinceau avec plus d'adresse et de légéreté que lui ; personne ne connut mieux sa palette et l'effet des couleurs, ne sut mieux les fondre, ni les ménager avec plus d'entente ; personne, en un mot, n'eut jamais plus de pratique dans la distribution et la dégradation des masses de lumière et des teintes, depuis la plus claire jusqu'à la moins transparente.

Rubens, animé par un juste sentiment de reconnoissance pour le prince auquel il devoit tout, crut qu'il ne pouvoit mieux la lui exprimer que par un nouvel effort de génie ; et afin que son nouveau chef-d'œuvre obtînt la palme sur toutes ses compositions précédentes, il choisit, dit-on, le Jugement dernier, espérant abattre et enchaîner ainsi l'insolence des Zoïles, par l'élévation du sujet. Mais falloit-il, pour atteindre ce grand et noble but, peindre la Divinité sous la forme d'un vieillard inanimé, et le Juge de l'univers, foible dans l'exercice de son pouvoir, comme le seroit un tyran subalterne ? Le ciel et l'enfer ne devroient-ils pas être à côté l'un de l'autre, dans un tableau où

le genre humain est représenté dans l'attente du décret éternel de réprobation ou de félicité ?.. Et j'apperçois un espace immense rempli par des nuages qui s'étendent jusques sur la terre ; sur ces nuages sont quelques figures désœuvrées, tandis que les unes en phalanges serrées s'efforcent d'y monter, et que d'autres sont précipitées dans la gueule d'un monstre effroyable ! L'ordonnance et l'ensemble devroient frapper mes yeux... Et où trouver dans ce chaos, cet ordre et cet ensemble ? Si celui qui veut rendre hommage à la beauté, n'est pas satisfait des efforts de l'artiste ; du moins quelques contours dérobés à une nature noble et embellie pourroient le consoler ; la magie des couleurs, une structure délicate et animée du corps humain pourroient le séduire... Mais ne sont-ce pas plutôt ici des servantes flamandes ? Ces contours sont-ils corrects, sont-ils agréables ? Ces chairs, malgré toute leur fraîcheur, ne sont-elles pas maniérées ?

Cependant, est-ce la première fois qu'un grand peintre n'a tiré de son génie que des conceptions exagérées et gigantesques ? Aussi, cher ami, les créations de la fantaisie

des artistes, sont-elles un don de la volonté divine.

VIIe LETTRE.

Dusseldorff.

Il étoit temps, cher ami, que je cessasse hier de t'écrire. A force de contempler l'Eternel occupé à juger les hommes, je crois en vérité que mon esprit s'étoit identifié avec lui, et s'étoit imprégné d'une austérité chagrine qui m'eût fait trouver des fautes dans Raphaël même. Tout être sensible est nécessairement mobile : ces froids bienheureux, les angoisses et le désespoir des coupables, sur-tout cette éternité incompréhensible avoient environné mon cœur d'un nuage sombre. J'étois ému; mais je l'étois tristement; et je cédois alors à un de ces accès de mélancolie sèche qui me rendoit désapprobateur et dur, au lieu de cette autre mélancolie expansive et douce à laquelle j'aime tant à me livrer, et qui, pour les ames aimantes et vives, est moins une affection pénible que la convalescence de la tristesse.

Puis l'air étoit si humide, le ciel si nébuleux.... Quand l'horizon est en deuil, est-il encore des jouissances pour l'imagination ?

Ce matin, au contraire, l'aurore s'est montrée si brillante et si fraîche, le printemps sourit avec tant de grace et de naïveté à l'aspect de ses premiers-nés, l'air est si pur, la nature si belle, qu'aujourd'hui je suis content de vivre ; j'ai besoin de savourer à la fois et l'existence et tous les moyens d'exister. Paix à tout ce qui respire ! Paix à tous les êtres, à chaque création, à chaque image ! Je sors des bras du sommeil et je me sens rajeuni ; tout aujourd'hui dans la nature me plaît et m'intéresse ; tout me paroît émané et inséparable du grand tout. Ce ceintre bleu qui m'environne, et ces rayons bienfaisans du soleil qui m'éclaire, la montagne et la prairie, et les champs et les bois, et les plantes et les animaux, l'homme et les arts ; tout enfin est devenu à mes yeux, à mon cœur, une portion d'un tout immense, mais non incommensurable à ma raison.

Des millions d'hommes reçoivent chaque jour une étincelle de cette lumière qu'on nomme raison, et les accidens physiques

ou les circonstances la changent ensuite en une flamme plus ou moins brillante. Des millions d'hommes conçoivent, réfléchissent et agissent, dans le sens et selon le mode que la nature assigne à chacun d'eux. Les fruits de leur intelligence, de leur réflexion, de leurs efforts créateurs, remplissent la terre ; et cependant les rapports respectifs des choses, loin d'être épuisés, renaissent à chaque heure, à chaque instant par une sorte de palingénésie intellectuelle qu'il ne lui est point permis de comprendre, parce qu'aucun pouvoir n'en fixa jamais les limites. Non, je ne suis plus ce que j'étois hier, ou pour mieux dire, ce que je n'étois pas. A cette torpeur fatigante, qui semble n'être qu'une moyenne proportionnelle entre la mort et la vie, succède la première, la plus savoureuse de toutes les jouissances, la faculté de jouir. Mes pensées nagent voluptueusement entre le passé et l'avenir : plein de tout ce que j'avois vu hier, de tout ce que j'allois revoir encore, un monde d'atomes imperméables et imperceptibles s'offre à mon imagination rafraîchie ; mille souvenirs délicieux se pressent autour de moi, pénètrent jusqu'à mon ame, comme la lumière

du jour à travers mes paupières encore à demi-fermées. Je les vois se groupper, s'agiter; ils se glissent à travers mes rideaux; ils couvrent mon papier et s'arrangent sur ma rétine comme dans ma mémoire. Je prends ma plume pour t'écrire.

Certes, les fautes de Rubens dans son Jugement dernier ne peuvent lui enlever la juste célébrité qu'il s'est acquise par une suite de chef-d'œuvres. Une des salles de la galerie est entiérement destinée aux tableaux de ce grand maître; elle en contient plus de quarante.

La vue d'un petit tableau de Rubens (1), représentant la défaite des Amazones sur les rives du Thermodoon, inspira, dit-on, à l'électeur Jean Guillaume, le desir de former la magnifique galerie de Dusseldorff. L'artiste a déployé dans cette composition toute l'étendue de son génie. Les guerrières

(1) Ce tableau est peint sur bois; haut. 3 pieds 9 pouces, larg. 5 pieds 2 pouces; fig. ent. cinquième de nature. Voy. pl. 20, gal. Dusseld. Gravé en 1775, sous la direction de Chrétien de Méchel, graveur de Bâle.

Tout le monde connoît aussi la belle estampe que Luc Vosterman a gravée d'après ce morceau.

vaincues se précipitent avec leurs chevaux, du pont dans le fleuve ; on voit une foule de corps de femmes, toutes dans des attitudes animées ; l'imagination du peintre les a représentées sous les formes les plus heureuses ; les unes nagent, les autres tombent, toutes combattent, toutes se défendent. Les eaux et les rives du fleuve sont teintes de leur sang ; à travers les arches du pont on apperçoit une ville embrasée. Jamais, je te l'avoue, je ne pourrai croire que la démence s'élève chez les femmes à un tel degré de rage et de frénésie ; mais disons que de pareils sujets offrent de grandes richesses à l'artiste qui veut peindre la passion dans ses divers paroxysmes. Je te parlerai avec moins de chaleur et d'intérêt de deux esquisses représentant, l'une la conversion de l'apôtre Paul (1), et l'autre la dispersion de l'armée de Sennacherib (2).

Mais combien Rubens est admirable, lorsqu'il daigne employer ses pinceaux à de

(1) Haut. 3 pieds, larg. 3 pieds 10 pouces ; fig. ent. cinquième de nature. Voy. pl. 20, gal. Dusseld.

(2) Peint sur bois ; haut. 3 pieds, larg. 3 pieds 10 pouces. Voy. pl. 20, gal. Dusseld.

simples portraits ! Il saisit avec tant de précision, et si heureusement l'ensemble ! Jamais je ne pourrai concevoir comment un artiste qui s'identifie si profondément avec une autre essence que la sienne, manque souvent le but de l'art dans ses propres créations.

J'ai distingué une tête de moine (1), dont la robe grise paroît plutôt un déguisement qu'un costume, tant elle s'accorde peu avec l'esprit qui brille dans tous ses traits. Un semblable visage où règne un tel caractère de profondeur, où l'on démêle cette finesse et cette aménité que peut seule donner l'habitude du monde, où l'on remarque enfin ce calme qui naît d'une juste appréciation des choses ; un tel visage, dis-je ; se reconnoîtroit sans peine parmi des milliers de reclus. Cet homme est représenté soupesant un globe, avec lequel il semble se jouer, quoique son air exprime que ce ne soit point un jeu. Observe au surplus que cette attitude n'est point une fantaisie du

(1) Haut. 3 pieds 3 pouces, larg. 2 pieds 8 pouces ; fig. vue jusqu'aux genoux ; grandeur naturelle. Voy. pl. 20, gal. Dusseld.

peintre ;

peintre; car ce général des Franciscains jouissoit du premier crédit dans les divers cabinets de son temps.

On distingue encore ici le portrait de Marie de Médicis (1), peinte dans ses jeunes années, entourée des attributs de tous les arts; mais si altière, si décidée, que je préfère celui où Rubens s'est peint lui-même avec sa première femme (2). La tête de l'artiste respire le génie; son air, sa taille, ses vêtemens sont de l'élégance la plus recherchée. Si Rubens s'est vu ainsi, (et ce portrait porte tous les signes d'une ressemblance fidèle) cet artiste devoit être le plus noble, le plus grand et le meilleur des hommes. Aucun de ses ouvrages ne peut donner de lui une idée aussi élevée que cette belle imitation de ses propres traits. Il est représenté assis et dans la fleur de l'âge; ses yeux couverts lancent des flammes à travers les ombres de ses brunes paupières; on lit sur son front la richesse, et je pour-

(1) Ce tableau a été gravé par Massé, en 1708. Voy. l'œuvre de Rubens, tom. III.

(2) Haut. 5 pieds 6 pouces, larg. 4 pieds 3 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voyez pl. 22, gal. Dusseld.

rois peut-être dire aussi, l'irrégularité de son génie : son ame paroît occupée de toute autre chose que de peinture. Sa jolie femme est assise plus bas que lui ; leurs mains sont entrelacées, et ces mains sont d'une beauté admirable. Les têtes sont peintes avec une égale vérité : le grand homme qui réunissoit au génie de l'artiste les talens du politique consommé ; qui, tantôt envoyé à la cour de Philippe III, tantôt chargé par lui de le représenter à celle de Charles Ier ; l'homme qui reçut une éducation si soignée, si brillante, pouvoit-il s'allier à une femme dénuée de grace et de beauté ? Mais que vouloit-il exprimer par ces mains entrelacées, ces accessoires champêtres, ce chèvre-feuille, couvert de fleurs balsamiques, qui s'élève en serpentant et forme sur leur tête une ombre légère ? Quelle époque de sa vie, quel sentiment peut lui avoir inspiré cette délicieuse composition si fraîche, si poétique, où l'on voit sept petits amours s'entrelacer dans une couronne de fleurs et de fruits ? Que de volupté, de charme, de mollesse dans son exécution ! Comme on voit circuler la vie dans les membres délicats de ces petits enfans ailés !

Comme ils voltigent avec grace et légéreté ! On diroit qu'ils viennent d'éclore. Une gaieté folâtre se peint dans tous leurs mouvemens ; les plus doux plaisirs de l'enfance sont de pouvoir, comme le temps et l'imagination, s'agiter toujours sans jamais chercher le repos. Tel est effectivement le moyen, la destination et le but de notre existence : aussi ne pouvons-nous douter que s'il est d'autres jouissances que savourer intuitivement la vie, celle-ci du moins est la première, la source de toutes les autres. Combien les impressions que produisent sur l'ame ces images riantes et délicieuses, ne sont-elles pas préférables à celles que j'éprouvois en t'écrivant ma précédente lettre !

La vue de tous ces objets tristement stigmatisés par la douleur, ces écarts de nature, ces convulsions violentes, l'aspect de la maladie, de la mort ou du martyre ; enfin, tout ce qui porte l'empreinte de la souffrance, ébranle trop péniblement notre système nerveux, par le sentiment anticipé de cette dissolution que doit éprouver tout être fini. N'est-il donc pas également absurde et inconcevable que tant d'artistes célèbres se soient précisément attachés à

choisir ces sujets de douleur, de misère et de larmes? Seroit-ce pour se procurer à eux-mêmes des émotions plus fortes et plus actives; comme il arrive souvent qu'après s'être blasé par l'abus des vins fins et délicats, on se livre, pour se rédimer de son insensibilité, à des boissons grossières et enivrantes? Loin de nous désormais ces conceptions bizarres où le diable, les réprouvés et les anges s'entremêlent, se combattent, et se font d'impossibles et inutiles blessures!

Cependant on voit encore dans cette salle quelques autres tableaux à peu près de ce genre: ici c'est un Silène ivre, environné d'un grouppe de Bacchantes, dont les différens degrés d'ivresse arrivent jusqu'à la lasciveté (1). Dans un coin du tableau, le peintre a placé un vieux Satyre dont on n'apperçoit que la tête et les bras; il baise avec ardeur une vieille femme qui, malgré ses rides, partage ses transports; à côté d'eux, une jeune femme, le corps un peu incliné en avant, regarde en dehors du tableau d'un

(1) Peint sur bois; haut. 6 pieds 6 pouces, larg. *idem*; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 18, gal. Dusseld.

air lubrique, tandis qu'un Satyre vigoureux derrière elle la presse entre ses bras. La tête de cette femme est peinte avec beaucoup d'art; ses yeux étincèlent de luxure et de volupté. Sur le devant de la scène, on voit la femelle dégoûtante d'un Satyre; elle est appuyée sur deux de ses petits, occupés à traire, de son sein ou plutôt de ses mammelles pendantes, une liqueur moins semblable à du lait qu'à du vin.

Plus loin, c'est un Sénèque mourant (1), sanglant, vieux, foible; la pâleur de la mort est répandue sur ses traits, ses lèvres sont décolorées. Ensuite une Latone (2), au milieu des marais fangeux de la Lycie, dans une posture suppliante; tandis qu'à côté d'elle paroissent, sous le costume des paysans flamands, les sauvages et impitoyables Lyciens qui lui ont refusé quelques gouttes

(1) Peint sur bois; hauteur 5 pieds 8 pouces, larg. 4 pieds 9 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 19, gal. Dusseld. Ce tableau a été gravé aussi par Vouet junior. Voy. l'œuvre de Rubens, Tom. III.

(2) Haut. 3 pieds 10 pouces, larg. 2 pieds 7 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 21, gal. Dusseld.

d'eau, et dont le visage est à moitié métamorphosé en grenouille.

Dégoûtantes caricatures! Comment un homme, tel que Rubens, a-t-il pu concevoir l'idée de représenter l'objet le plus repoussant que puisse inventer la fantaisie, une femme ivre? Se complaire dans cette œuvre? S'y appesantir? Employer les ressources de son art, les connoissances de la nature? Et se livrer ainsi, sans goût et sans choix, à l'impulsion grossière d'une imagination fatiguée du besoin de créer? Le peintre qui connoît l'empire de la beauté, ne devroit-il pas rougir de profaner ainsi son talent et son art à chaque figure *engrenouillée* qu'il s'abaisse à crayonner?

Peut-être excuseroit-on plus volontiers le Sénèque, parce que cette figure est une copie exacte d'une statue antique? Mais tous les ouvrages des sculpteurs romains sont-ils dignes d'être imités par les modernes? Personne n'ignore qu'un grand nombre sont privés de cette élégance et de cette pureté de formes qui caractérisent les ouvrages des Grecs. D'ailleurs le pinceau exprime encore avec plus de vérité, que le ciseau du sculp-

teur, la pâleur et les glaces de la mort (1). Cependant les artistes arrivent plus sûrement et plus vîte aux sens de la multitude par ces peintures grossières des grandes crises de la vie humaine, que par une imitation plus délicate et plus épurée de la belle nature. Quelles sont donc les causes qui déterminent ce suffrage et cette admiration mécaniques? C'est, disons-le hardiment, cette sorte de personnalité secondaire, cette espèce de sensibilité reversible sur soi-même qu'on nomme compassion. Il est d'ailleurs si facile à l'artiste d'imiter la nature purement physique; mais, que de génie, que de talent, quelle profonde connoissance et de l'art et du cœur humain pour exprimer, pour fixer sur la toile ou sur le marbre cette perpétuelle mobilité des pensées et des pas-

(1) Le sculpteur inspiré du ciel qui sut amollir le marbre et créer d'une main savante la belle statue du Gladiateur mourant, n'eut pas besoin du prestige des couleurs pour exprimer les angoisses et la pâleur de la mort. Ce Gladiateur est renversé sur l'arène. Sa main droite est appuyée sur son genou; de l'autre il presse la terre, le sang coule de sa blessure, il penche sa tête, il s'affaisse, son ame s'exhale; on sent qu'il va mourir.

sions des hommes, ces affections si variées, si fugitives de l'ame qui échappent à l'observateur même, et qu'il n'appartient qu'à l'artiste consommé de connoître et de saisir ! Aussi est-il plus facile d'inspirer la terreur, que de plaire aux esprits sages, aux sévères amis de la proportion et du goût, dont ces *larves* dramatiques n'excitent jamais que le mépris.

Il en est de même des pièces de théâtre, lorsque l'on représente nos chef-d'œuvres sur la scène. La salle est déserte. Les gens du monde n'aiment point les émotions pures et pénétrantes ; ils veulent qu'on *monnoie* leurs jouissances ; ils veulent dépenser leur sensibilité en détail, mais non la concentrer ni la nourrir.

Parmi les tableaux de ce grand maître, on distingue encore une Assomption (1). La vierge, soutenue par des anges, élève ses regards vers la gloire qui l'attend ; son expression est celle d'une béatitude ineffable : elle est vêtue d'une longue robe rouge, serrée sous le sein, et recouverte d'une dra-

(1) Peint sur bois ; haut. 13 pieds 1 pouce, larg. 8 pieds 3 pouces ; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 19, gal. Dusseld.

perie bleue, légérement dessinée, qui lui couvre l'épaule et le bras gauche. Un ange tient une couronne suspendue sur la tête de la bienheureuse, dont la figure est du plus grand style, et tellement aérienne qu'on ne s'étonne plus de son ascension. Les douze apôtres et les trois Maries sont autour de la tombe, dans des attitudes qui expriment l'admiration et la surprise. Les quatre apôtres placés à droite sur le devant forment un grouppe admirable, dont la masse, fortement coloriée, sert de repoussoir pour les autres figures qui fuient vers la partie supérieure.

Un autre tableau représentant la Vierge devant un appui de pierre, et soutenant l'enfant Jesus (1). Ces deux figures se détachent sur un fond brun, et sont d'une touche très-animée.

Saint-Laurent, belle et grande figure, à demi-nue (2). Un prêtre de Jupiter lui

(1) Peint sur bois; haut. 3 pieds 3 pouces, larg. 2 pieds 5 pouces; demi-fig. grandeur naturelle. Voy. pl. 21, gal. Dusseld. Ce morceau a été gravé par Scheld Bloswert. Voy. l'œuvre de Rubens, Tom. I.

(2) Peint sur bois; haut. 7 pieds 9 pouces, larg. 5 pieds 6 pouces; fig ent. grandeur naturelle. Voy. pl.

montre l'idole du Dieu, en l'invitant à l'adorer ; le saint a les yeux levés vers le ciel, tandis que le bourreau verse du charbon sous un gril déjà à demi-rougi par l'action du feu. Un ange descend de la voûte céleste, tenant dans ses mains la palme du martyre ; des soldats à pied et à cheval entourent la place.

L'enlèvement de Phébé et d'Elaïra par Castor et Pollux (1); pensée tirée, selon Winkelmann, d'un bas-relief qu'on voit à Villa Medici. Un des deux guerriers est monté sur un beau cheval bai qu'un petit amour retient par la bride; déjà il a soulevé entre ses bras celle qu'il ravit; son compagnon qui est à terre, la soutient en l'air, tandis qu'il arrête sa maîtresse, qu'on apperçoit à genoux devant lui. La figure de ces deux hommes exprime la passion ; celle des femmes, la terreur et le désespoir : elles sont à demi-nues, leurs vêtemens sont

129, gal. Dusseld. Ce tableau a été gravé par le célèbre Lucas Vosterman père, en 1621. Voyez l'œuvre de Rubens, Tom. I.

(1) Haut. 6 pieds 11 pouces, larg. 6 pieds 5 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 18, gal. Dusseld.

épars auprès d'elles. Les chairs sont d'une vérité admirable. Le fond du tableau représente un paysage.

Mais de tous les tableaux de cette salle, celui qui a le plus fixé mon attention est une Descente du Saint-Esprit sur les apôtres (1) qui, remplis de cette lumière divine, font passer dans l'ame du spectateur le feu dont ils sont pénétrés. Cependant le peintre retombe toujours dans son défaut ordinaire. Quelques-uns de ces apôtres paroissent plus étonnés de l'apparition d'une colombe environnée de lumière d'où s'échappent des flammèches de feu, que frappés de l'effet subit d'une inspiration céleste. Mais il faut se reporter au temps où vivoit Rubens, et songer combien les artistes étoient esclaves des prêtres dans ce siècle d'ignorance et de ténèbres.

Au surplus, les connoisseurs délicats seront peut-être bien aises de rencontrer ici, au lieu de la vierge, une très-jolie flamande; au lieu de l'ange, un beau et jeune garçon

(1) Haut. 14 pieds 10 pouces, larg. 8 pieds 7 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 19, gal. Dusseld. Ce morceau a été gravé par Paul Pontius, graveur d'Anvers, an. 1627. V. l'œuvre de Rubens.

bien vigoureux, bien pris dans sa taille ; enfin, un beau corps de martyr sur le gril, les yeux levés amoureusement vers le ciel.

Si on pouvoit oublier un instant la sainte majesté de cette mythologie, alors tout profane admirateur de la belle antiquité ou de l'école italienne seroit tenté de prendre ces pieuses et saintes figures pour des Dieux ou des héros travestis (1).

(1) La cinquième salle, nommée la salle de Rubens, renferme quarante-six tableaux de ce maître. Voici la note indicative de ceux dont Forster n'a point parlé.

Portrait de Milord Arundel et de sa femme ; haut. 8 pieds, larg. 8 pieds 4 pouces ; fig. ent. grandeur naturelle.

Un Héros couronné par la Gloire ; haut. 6 pieds 9 pouces, larg. 6 pieds 3 pouces ; fig. ent. grandeur naturelle.

Portrait de la première Femme de Rubens ; haut. 2 pieds 5 pouces, larg. 2 pieds ; demi-fig. grandeur naturelle.

Portrait de la seconde Femme de Rubens ; haut. 2 pieds 5 pouces, larg. 2 pieds ; demi-fig. grandeur naturelle.

Diogène une lanterne à la main ; haut. 5 pieds 10 pouces, larg. 7 pieds. 8. pouces ; fig. vue jusqu'aux genoux ; grandeur naturelle.

Repos de Diane et de ses Nymphes, peint sur bois ;

Cependant ces conceptions massives et

haut. 2 pieds 1 pouce, larg. 3 pieds 5 pouces; fig. ent. cinquième de nature.

Decius se dévouant pour le salut de sa patrie, peint sur bois; haut. 2 pieds 4 pouces, larg. 2 pieds 10 pouces; fig. ent. environ tiers de nature.

Funérailles d'un Général Romain, peint sur bois; haut. 2 pieds 8 pouces, larg. 3 pieds 10 pouces; fig. ent. environ tiers de nature.

Des Soldats commettant différens excès dans une maison de paysan. Esquisse en couleur d'un tableau qui se trouve dans la galerie impériale à Vienne, peint sur bois; haut. 1 pied 11 pouces, larg. 2 pieds 9 pouces; fig. ent. environ quart de nature.

La Rencontre de Jacob et d'Esaü; haut. 10 pieds 4 pouces, larg. 8 pieds 7 pouces; fig. ent. forte nature.

La Sainte-Vierge et l'Enfant-Jesus dans un tableau entouré d'Anges et d'une guirlande de fleurs, peint sur bois; haut. 5 pieds 9 pouces, larg. 6 pieds 7 pouces; fig. ent. grandeur naturelle.

Saint-Michel précipitant les Anges rebelles; haut. 13 pieds 7 pouces, larg. 9 pieds; fig. ent. grandeur naturelle.

L'Adoration des Bergers; haut. 14 pieds 9 pouces, larg. 8 pieds 7 pouces; fig. ent. grandeur naturelle.

Portrait à cheval de Dom Ferdinand, Infant d'Espagne, frère de Philippe IV; haut. 8 pieds 4 pouces, larg. 6 pieds 9 pouces; fig. ent. grandeur naturelle.

Portrait de l'Infant Dom Ferdinand en habit de cardi-

vulgaires sont préférables à celles de Luc

nal; haut. 3 pieds 8 pouces, larg. 2 pieds 7 pouces; fig. vue jusqu'aux genoux, grandeur naturelle.

Portrait d'un Espagnol; mêmes dimensions.

Portrait du Docteur Van Thulden, peint sur bois; haut. 3 pieds 10 pouces, larg. 3 pieds 4 pouces; fig. vue jusqu'aux genoux, grandeur naturelle.

Samson trahi par Dalila; haut. 3 pieds 5 pouces, larg. 4 pieds 1 pouce; fig. ent. demi-nature.

Des Enfans portant une guirlande de fruits; haut. 3 pieds 9 pouces, larg. 6 pieds 4 pouces; fig. ent. grandeur naturelle.

Un Crucifix, peint sur bois; haut. 4 pieds 5 pouces, larg. 2 pieds 10 pouces; fig. ent. petite nature.

Jesus-Christ recevant les aveux de Madeleine, de Pierre, de David et du bon Larron, peint sur bois; haut. 4 pieds 7 pouces, larg. 4 pieds 1 pouce; fig. vue jusqu'aux genoux, grandeur naturelle.

Un Paysage avec un Arc-en-ciel, et orné de figures, peint sur bois; haut. 3 pieds, larg. 3 pieds 10 pouces; fig. ent. de 6 pouces de proportion.

Saint-Christophe portant l'Enfant-Jesus sur ses épaules, peint sur bois; haut. 2 pieds 5 pouces, larg. 2 pieds 2 pouces; fig. ent. environ tiers de nature.

La Chûte des Pécheurs dans l'Enfer, peint sur bois; haut. 8 pieds 11 pouces, larg. 6 pieds 10 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

La Récompense des Justes, peint sur bois; haut. 3 pieds 9 pouces, larg. 2 pieds 11 pouces; fig. ent. environ 6 pouces de proportion.

Jordan (1) et d'Annibal Carrache (2), qui se

Portrait de Saint-Ignace, peint sur bois; haut. 1 pied 11 pouces, larg. 1 pied 6 pouces; buste de grandeur naturelle.

Buste d'une Femme Flamande, peint sur bois; haut. 1 pied 6 pouces; larg. 1 pied 4 pouces; grandeur naturelle.

Portraits de Sigismond, roi de Pologne, et de la reine Constance, sa femme; haut. 6 pieds 10 pouces; larg. 4 pieds 1 pouce; fig. ent. grandeur naturelle.

Portraits de Philippe IV, roi d'Espagne, et d'Elisabeth de Bourbon, sa femme; haut. 3 pieds 7 pouces, larg. 2 pieds 8 pouces; fig. vues jusqu'aux genoux, grandeur naturelle.

Jugement dernier, appellé communément le petit Jugement, peint sur bois; haut. 5 pieds 9 pouces, larg. 3 pieds 8 pouces; fig. ent. de 8 pouces de proportion.

(1) Élève de Joseph Ribera, dit l'Espagnolet, naquit à Naples en 1632. Il s'attacha à imiter le style des peintres de Rome et de Venise, principalement de Paul Veronèse, et fut surnommé *Fa-Presto*, à cause de la célérité de son pinceau. Un jour la reine d'Espagne lui demanda à voir sa femme. Luc Jordan sans lui répondre la peignit aussitôt de mémoire et parfaitement ressemblante dans le tableau qui étoit devant lui. Ses principaux ouvrages, tant à fresque qu'à l'huile, se trouvent à l'Escurial, à Madrid, à Florence et à Rome. Sa touche est à la fois spirituelle et hardie; plusieurs de ses tableaux sont cependant d'un fini pré-

sont plu à représenter des scènes horribles;

rieux. Ce peintre saisissoit si bien le faire de certains maîtres, qu'il étoit impossible de ne pas s'y méprendre. Le roi d'Espagne lui ayant fait voir un tableau du Bassano del Ponto, lui témoigna quelques regrets de n'avoir pu s'en procurer le pendant. Peu de jours après, Jordan lui envoya un tableau de la même grandeur qu'on crut être du Bassan lui-même. L'erreur dura jusqu'à ce que Jordan eût avoué qu'il étoit de lui. Ce talent est peu recommandable aux yeux du véritable artiste. J'ai connu à Rome deux peintres médiocres nommés les frères Fidenze, qui savoient si bien imiter les tableaux de Vernet, que souvent des connoisseurs, des peintres même ont acheté leurs copies pour les originaux de ce maître. Jordan mourut en 1705.

(2) Né à Bologne en 1560. Le Corrège, le Titien, Michel-Ange, Raphaël, le Parmesan furent ses modèles; il fonda ensuite une école d'où sortirent le Guerchin, l'Albane, Guido-Reni, le Dominiquin, le Bolognèse, etc. La nature l'avoit doué d'un génie ardent et de l'imagination la plus mobile. Ayant été volé par des brigands, il crayonna leurs traits d'une manière si vive devant le juge, que celui-ci les reconnut et les fit arrêter sur ce signalement. Les principaux ouvrages d'Annibal sont à Bologne, à Parme, à Rome, au Muséum et en Angleterre. Tout le monde connoît, du moins par les estampes, la galerie et le cabinet Farnèse, ouvrage de ce maître célèbre. Carrache, aidé d'Augustin son frère, du Dominiquin, du Guide, et de Lanfranc, y consacra huit années de sa vie. Mais n'ayant reçu

telles

telles que le Massacre des Innocens (1) ; attentat effroyable, mais moins révoltant encore que le Massacre des Chrétiens sous le règne de Sapor II, roi de Perse.

Parlons maintenant d'Albert Durer (2) : sans doute, il falloit être doué d'un génie aussi puissant que le sien, pour réussir par des compositions d'un genre et d'un goût aussi bizarres : toujours des grouppes d'êtres souffrans (3), dans des attitudes forcées, sans perspective, sans conduite, et dont les

du prêtre Farnèse, pour toute récompense, que cinq cents écus d'or, il mourut de chagrin à l'âge de quarante-six ans.

(1) Haut. 5 pieds 8 pouces, larg. 8 pieds 4 pouces; fig. ent. forte nature. Voy. pl. 12, gal. Dusseld.

(2) Le plus ancien maître de l'école flamande. Il naquit à Nuremberg en 1470, et mourut à l'âge de cinquante-sept ans. Albert Durer fut le premier dessinateur de son siècle, et nous a laissé aussi un grand nombre d'estampes; laplus célèbre est celle qui représente la Mélancolie. On a encore de lui plusieurs écrits sur la géométrie, la perspective, les fortifications, les proportions du corps humain.

(3) Le Martyre de plusieurs Chrétiens, peint sur bois, an. 1508 ; haut. 3 pieds 1 pouce, larg. 2 pieds 9 pouces ; petites fig. ent. Voy. pl. 8, gal. Dusseld.

contours sont péniblement indiqués. Ah! mon ami, celui qui est dénué d'invention devroit-il entrer dans la carrière des arts? Albert Durer, pour reposer la vue du spectateur fatigué des tortures dont on accable les malheureux chrétiens, a placé vers le milieu du tableau deux figures vêtues de noir, dont l'une est son portrait, et l'autre est, à ce que l'on prétend, celui d'un (1) de ses amis. Quels moyens foibles et mesquins! Que de beautés il faudroit pour racheter de semblables fautes! Ce n'est point ainsi que l'on arrive à la postérité. « Jeune » artiste, invente, et tu vivras ».

Dénué de noblesse dans le choix de ses sujets, mais fier de sa trivialité même; doué de ce caractère d'abondance et de vérité qui n'appartient qu'aux grands maîtres, tel est Gérard Dow (2) dans son célèbre

(1) Bilibalbe.

(2) Élève du célèbre Rembrand Van Ryn. Il naquit à Leyde en 1613. Avec tant de génie, d'invention, de graces, comment Gérard Dow pouvoit-il se résoudre à ne vendre jamais ses tableaux qu'à raison du temps qu'il mettoit à les faire? Il estimoit 20 sols du pays chaque heure de son travail : à la vérité il employa, dit-on, une fois, cinq jours à peindre une main, et

tableau du Charlatan (1). Il est des ames privilégiées, dont la partiale nature a étendu la sphère jusqu'aux bornes du possible : leur domaine est celui du génie ; tout ce qui est grand, tout ce qui est pur devient leur aliment et leur proie ; tandis que d'autres ne peuvent, malgré tous leurs efforts, franchir le cercle étroit qui leur sert de prison ou de limite. Hogarth (2), le grand observateur Hogarth, ce maître dans l'art si profond, si nécessaire, et pourtant si négligé, l'art du physionomiste, ce peintre des philosophes étoit privé de ce sentiment exquis d'harmonie et de proportion qui caractérise le vrai beau, le beau idéal, celui qu'a connu

trois à représenter le manche d'un balai. Ce peintre mourut en 1680.

(1) Peint sur bois en 1632 ; haut. 3 pieds 5 pouces, larg. 2 pieds 7 pouces; fig. ent. de 7 pouces de proportion. Voy. pl. 6, gal. Dusseld.

(2) Né à Londres en 1698. « Je reconnois, disoit-il, » tout le monde pour juge compétent de mes tableaux, » excepté les connoisseurs de profession ». Cet artiste philosophe nous a laissé un traité, en anglois, intitulé : Analyse de la Beauté. Londres, 1750 ; 5 vol. *in*-8°. Voyez les Anecdotes sur la peinture, d'Horazio Walpole.

la Grèce ; jamais il n'a réussi dans le genre noble. N'en doutons point : ce sentiment si délié, si fugitif de la perfection et du sublime, traverse certaines ames sans y laisser aucune trace.

Le réseau (1) dont Vulcain emprisonne Vénus et Mars, pour les exposer en cet état à la vue de l'Olympe assemblé, devroit sans doute être tissu avec tout l'art, toute la délicatesse qui conviennent à des ouvrages sortis de la main d'un Dieu. Le contraire est une invraisemblance que rien ne peut excuser. Mais étoit-il dans l'ordre des possibles que l'ame d'un Raphaël, d'un Titien, d'un Guidorini descendît du ciel pour vivifier un artiste pêtri du limon belgique ?

L'enjoué, le spirituel, le fantasque Teniers (2) a peint des scènes d'un comique

(1) Peint sur bois ; haut. 5 pieds 1 pouce, larg. 8 pieds 3 pouces ; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 8, gal. Dusseld. Ce tableau est de Martin, dit Hemskerk, dont le véritable nom est Wan-Ween. Ce peintre naquit en 1498 à Hemskerk, village de Hollande, et mourut en 1574.

(2) Fils et élève de David Teniers, naquit à Anvers en 1610. On a nommé plusieurs de ses petits tableaux, des *après-soupers*, parce que ce peintre les commençoit et les finissoit le soir même. On a encore de lui plusieurs gravures. Il mourut en 1694.

aussi trivial que celles de Gérard Dow. Cependant ses compositions me plaisent davantage. Gérard Dow, trop détaillé, trop minutieux, trop fidèle peut-être, si jamais on peut l'être trop quand on peint la nature, est toujours si laborieusement exact; si vrai dans sa couleur, qu'on regrette de voir tant d'art prostitué à représenter les objets les moins aimables, souvent même les plus dégoûtans.

Le pinceau fugitif de Teniers ne s'arrête que sur les traits essentiels; il est créateur, il produit toujours l'effet qu'il veut produire, ses tableaux sont faits de rien, et il laisse à l'imagination du spectateur le soin de se figurer les détails. Celui que son goût éloigne de ces scènes grotesques, peut se borner à jetter un coup-d'œil rapide sur les compositions lestes et faciles de ce maître; tandis que les ouvrages de Gérard Dow sont si brillans de couleur et d'un si précieux fini, qu'il est impossible à l'œil de s'en détacher. Au reste, quiconque a vu un ouvrage de Teniers les a vu tous; leur seule différence ne consiste que dans une exécution plus ou moins parfaite.

Le peintre Schalken (1) s'est acquis la plus haute réputation par des scènes de nuit, où il a eu l'art d'introduire de magnifiques effets de lumière. Les ouvrages de ce maître qu'on trouve dans la seconde salle, sont un *Ecce homo* (2), vu jusqu'aux genoux et de grandeur naturelle : des soldats l'entourent et l'insultent ; l'un d'eux tient un flambeau dont la lumière brillante porte directement sur le visage du Christ, qui est d'une beauté admirable. Cette lumière se réfracte ensuite mystérieusement sur les autres figures de ce tableau.

Les Vierges sages et les Vierges folles (3), au nombre de huit, dans les attitudes les plus variées ; tous leurs traits sont charmans. Elles sont vêtues avec élégance, marchent d'un pas leste et d'un air enjoué. Une des

(1) Elève de Gérard Dow, né à Dordrecht en 1643, mourut à la Haye en 1706.

(2) Haut. 3 pieds 5 pouces, larg. 3 pieds 4 pouces ; fig. ent. vue jusqu'aux genoux ; grandeur naturelle. Voy. pl. 6, gal. Dusseld.

(3) Haut. 2 pieds 11 pouces, larg. 3 pieds 6 pouces ; fig. ent. environ tiers de nature. Voy. pl. 24, gal. Dusseld.

trois autres est à genoux, occupée à rallumer sa lampe prête à s'éteindre ; la seconde implore, les mains jointes, l'assistance de ses compagnes ; la troisième s'occupe vainement à souffler sur sa lampe pour la rallumer. A droite est un paysage qu'on découvre au clair de la lune. Près des premières Vierges, on voit un lumignon tombé d'une des lampes, et qui est peint avec tant de vérité qu'on seroit tenté de l'éteindre de peur qu'il n'endommage le tableau.

Une Madeleine (1) assise près d'un tombeau, soutenant de la main droite une lampe allumée qu'elle pose sur un livre. Ses riches vêtemens sont à ses pieds. Elle élève ses regards vers une gloire qui descend du ciel, et dont un rayon réfléchit sur son front; au dessus de la tombe est suspendue une large draperie d'étoffe cramoisie ornée de franges. On voit dans le lointain la mer agitée. Ce tableau est éclairé d'une manière piquante par deux lumières de nature très-opposée. Celle de la lampe réfléchit sur la poitrine et les mains de Madeleine, et projette les reflets sur la tombe et la draperie. Celle qui

(1) Haut. 2 pieds 10 pouces, larg. 2 pieds 1 pouce; fig. ent. demi-nature. Voy. pl. 24, gal. Dusseld.

vient du ciel éclaire les objets en masse, se repose sur le front de la sainte, et contraste d'une manière vraiment miraculeuse avec celle de la lampe, autour de laquelle est un cercle vaporeux et roussâtre, produit par le refoulement des rayons lumineux vers le centre.

La figure (1) d'une jeune Fille vue de face et vêtue d'une robe bleuâtre, tenant une chandelle qu'un jeune homme essaie en vain de souffler. Elle sourit de ses efforts, et pose sa main devant la lumière. On voit, à raison de la transparence des chairs, le sang circuler à travers ses doigts délicats. La lumière vacillante de la chandelle est peinte avec une vérité qui fait illusion. L'œil distingue le souffle du jeune homme sur le fond vaporeux de ce charmant tableau, dans lequel cet écartement de lumière produit un effet vraiment magique. Mais ces tableaux tout brillans, tout précieux qu'ils sont, ne peuvent être comparés à celui du Joueur qu'on admire à Cassel, dans la superbe galerie du landgrave.

Dois-je passer maintenant de la peinture

(1) Haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 2 pieds; demi-fig. grandeur naturelle. Voy. pl. 23, gal. Dusseld.

des hommes à celle des animaux et aux tableaux de paysage ? Rarement je m'y arrête lorsque des objets plus élevés m'attirent.

Il faut pourtant que je te parle d'un Paysage de Gasparo (1) représentant un vallon sauvage qui, en s'ouvrant peu à peu, laisse voir une longue chaîne de montagnes enrichies de bois et de fabriques antiques ; au milieu est un ruisseau qui, sur le devant de cette scène, se change en une cascade. Il règne dans ce tableau (2) une teinte mystérieuse ; mais on voit avec peine que le charme de la solitude romantique est

(1) Ce peintre naquit à Rome en 1613. Il se nommoit Gaspard Dughet, et prit ensuite le nom de Poussin, son maître et son beau-frère. Il avoit loué à Rome quatre maisons dans les quartiers les plus élevés de la ville, afin de pouvoir mieux observer la nature, ainsi que les variations de l'athmosphère et du ciel. Cet artiste eut trois manières : la première, sèche et sans graces ; la seconde, que les connoisseurs préfèrent aux deux autres, approchoit de celle du *Lorrain* ; sa troisième fut moins parfaite que la seconde, sans être cependant aussi aride que la première. Nicolas Poussin peignoit souvent des figures dans plusieurs de ses paysages. Dughet mourut à Rome en 1675.

(2) Haut. 5 pieds 9 pouces, larg. 4 pieds 3 pouces ; petites fig. ent. Voy. pl. 12, gal. Dusseld.

interrompue par un grouppe historique qui distrait l'attention du spectateur. Ce tableau est singuliérement noirci par le temps.

Une Chasse de Snyders (1) d'un effet terrible ; on voit un sanglier (2) furieux, semblable à celui de Calydon ; autour de lui sont plusieurs chiens éventrés. Un des chasseurs lui a plongé sa lance dans le flanc ; un autre en le frappant a brisé la sienne. Il est renversé par terre ; la terreur est peinte dans tous ses traits. Ces figures de chasseurs hardiment dessinées, mais d'un ton de couleur trop vigoureux, sont de Rubens. On voit encore différentes Chasses du chevreuil, de l'ours et du cerf, ainsi que plusieurs Sujets par Fit (3), Voss (4) et Wenick (5). Ces tableaux, quoique très-estimés, ne peuvent être comparés aux précédens.

Souffre, cher ami, que je passe rapidement sur vingt-un petits tableaux du précieux,

(1) Voyez la note 1, pag. 99.

(2) Haut. 6 pieds 4 pouces, larg. 9 pieds 4 pouces ; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 11, gal. Dusseld.

(3) Né à Anvers en 1580.

(4) Né à Anvers en 1603.

(5) Né à Amsterdam en 1644, mort en 1719.

du léché Vander Werff (1); leur beau fini et les draperies artistement projettées qu'on

(1) Né à Rotterdam en 1659. Ayant annoncé dès sa plus tendre enfance le goût le plus vif pour l'art du dessin, ses parens l'envoyèrent étudier sous Eglon Vander-Neer, célèbre paysagiste de son temps. Govert Flinch touché des talens de ce jeune artiste lui donna sa fille en mariage, et l'électeur palatin se l'attacha par une pension de quatre mille florins. Vander-Werff mourut dans sa patrie en 1727.

Voici la notice des divers ouvrages de ce maître célèbre, qui se trouvent dans la quatrième salle de la galerie de Dusseldorff, dont Forster n'a point parlé.

Un Sujet allégorique, peint sur bois, an. 1716; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Une Annonciation, peint sur bois en 1706; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

La Visitation, peint sur bois en 1708; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

L'Adoration des Bergers, peint sur bois en 1706; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

La Présentation au Temple, peint sur bois en 1705; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Jesus au Jardin des Olives, peint sur bois en 1711;

remarque dans la plupart, ne pourroient nous indemniser de leur froideur et de leur

haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

La Flagellation, peint sur bois en 1710; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 6 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Jésus-Christ couronné d'épines, peint sur bois en 1710; haut. 8 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Jesus livré au Peuple Juif par Ponce-Pilate, ou l'*Ecce Homo*, peint à Rotterdam en 1698; haut. 4 pieds, larg. 3 pieds 5 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Jesus portant sa Croix et conduit au Calvaire, peint sur bois en 1712; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Jesus en Croix, peint sur bois en 1708; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Jesus-Christ mis au Tombeau, peint sur bois en 1703; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Résurrection de Jesus-Christ, peint sur bois en 1713; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Descente du Saint-Esprit, peint sur bois en 1711; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Assomption de la Vierge, peint sur bois en 1714;

triste uniformité, de l'incorrection du dessin, ni de l'insipide et pâle coloris des

haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Couronnement de la Vierge, peint sur bois en 1713; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature.

Portrait de l'Electeur Palatin, Jean-Guillaume, peint en 1700; haut. 2 pieds 4 pouces, larg. 1 pied 8 pouces; fig. ent. environ quart de nature.

Portrait en pied de l'Electrice, Anne-Louise de Médicis, femme de l'Electeur Jean-Guillaume; même année, mêmes dimensions.

Portrait de Dom Gaston de Médicis, Grand-Duc de Toscane, frère d'Anne-Louise, Electrice Palatine, peint sur bois en 1705; haut. 1 pied 6 pouces, larg. 1 pied 2 pouces; fig. vue jusqu'aux genoux; quart de nature.

Jugement de Salomon, peint en grisaille; haut. 1 pied, larg. 1 p. 7 p.; fig. ent. environ sixième de nat.

Sainte-Madeleine, peint en 1707; haut. 5 pieds 11 pouces, larg. 4 pieds; fig. ent. grandeur naturelle.

Sara présentant Agar à Abraham, peint en 1699; haut. 2 pieds 4 pouces, larg. 1 pied 10 pouces; fig. ent. environ quart de nature.

Abraham chassant Agar et Ismaël, peint sur bois en 1701; haut. 2 pieds 4 pouces, larg. 1 pied 10 pouces; fig. ent. environ quart de nature.

Ces deux derniers morceaux se trouvent parmi les tableaux mobiles, sous les numéros 325 et 326.

chairs si semblables à l'ivoire. Le meilleur de ces vingt-un petits morceaux est celui où l'on voit Jesus (1) disputant dans le temple en présence des docteurs. Un beau portique d'ordre dorique ouvert en forme de péristile forme l'enceinte du temple. Le lieu de la scène est décoré d'une riche architecture. Sur une table couverte d'un tapis de velours violet à frange d'or, sont les livres de la loi. La plupart des docteurs sont assis, d'autres debout, d'autres en dehors des portiques. Jesus est au milieu, il regarde le principal d'entr'eux et semble disputer avec lui; les docteurs expriment par leurs gestes l'admiration et la surprise. Toutes ces figures sont admirablement bien distribuées, bien contrastées et conservent l'unité d'intérêt et d'action. Celle de Jesus a quelque chose de divin; sa tête découverte laisse voir de beaux cheveux blonds. Il est peint de face, la lumière qui vient de côté porte directement sur ses traits. Ce tableau est d'un grand prix. Je n'en dirai pas autant de la lourde et épaisse Madeleine du même maître.

(1) Peint sur bois en 1708; haut. 2 pieds 6 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; fig. ent. environ cinquième de nature. Voy. pl. 16, gal. Dusseld.

Avant de poser la plume, parlons un peu de Crayer (1) et de Vandyck (2). Le meil-

(1) Né à Anvers en 1582. Il fut l'émule de Rubens et l'ami de Vandyck. Ce maître mourut à Gand en 1669.

(2) Né à Anvers en 1599. Personne n'ignore qu'il fut élève de Rubens. Un de ses camarades ayant gâté un bras et le bas du visage d'une Vierge à laquelle travailloit ce célèbre maître, tous les élèves jettèrent les yeux sur Vandyck pour réparer cet accident. Le lendemain, Rubens en examinant son ouvrage, dit en leur présence : « voilà un bras et une tête qui ne sont pas ce » que j'ai fait hier de moins bien ». Vandyck partit à l'âge de vingt ans pour l'Italie. Il séjourna deux ans à Rome. Delà il passa à Florence, à Gênes, où il resta plusieurs années dans la maison de son compatriote Corneille Vael. Ensuite il alla en Angleterre, où il épousa la fille d'un lord Irlandois. Cet artiste étoit d'une belle figure, noble, généreux jusqu'à la profusion. Peu d'hommes ont aimé la dépense plus que lui. Sa table étoit somptueuse ; il avoit à ses gages des musiciens, des chymistes. Pour subvenir à tant de dépenses, il fut obligé de travailler avec précipitation. Aussi ses derniers ouvrages sont-ils inférieurs à tous les autres. Il mourut à Londres en 1641.

Voici la notice des divers tableaux de Vandyck, qui se trouvent dans la première salle de la galerie de Dusseldorff, et dont Forster n'a point parlé.

Jesus-Christ recevant les quatre Pécheurs pénitens ,

leur ouvrage du premier, mais qui, selon moi, n'est pas un chef-d'œuvre, représente

David, Madeleine, Pierre, et le bon Larron; haut. 4 pieds, larg. 4 pieds 10 pouces; fig. vues jusqu'aux genoux; grandeur naturelle.

Portrait en pied de Wolffgang-Guillaume, Duc de Neubourg, peint en 1628; haut. 6 pieds 4 pouces, larg. 4 pieds 1 pouce; fig. ent. grandeur naturelle.

Portrait d'Homme en pied; haut. 6 pieds 4 pouces, larg. 3 pieds 9 pouces; fig. ent. grandeur naturelle.

Portrait en pied d'Homme; haut. 6 pieds 1 pouce, larg. 3 pieds 8 pouces; fig. ent. grandeur naturelle.

Portrait en pied d'une Jeune Femme; haut. 6 pieds 4 pouces, larg. 3 pieds 9 pouces; fig. ent. grandeur naturelle.

Polonois à Cheval; haut. 4 pieds 8 pouces, larg. 3 pieds 8 pouces; fig. ent. demi-nature.

Jesus-Christ au Tombeau; haut. 6 pieds 1 pouce, larg. 4 pieds 8 pouces; fig. ent. grandeur naturelle.

Portrait en pied d'une Jeune Dame; haut. 6 pieds 1 pouce, larg. 3 pieds 11 pouces; fig. ent. grandeur naturelle.

Portrait en pied d'une Dame Angloise; haut. 6 pieds 3 pouces, larg. 4 pieds; fig. ent. grandeur naturelle.

Portrait de Jean Brenghel, dit de Velours; haut. 2 pieds 7 pouces, larg. 2 pieds 3 pouces; demi-fig. grandeur naturelle.

Portrait d'Antoine Vandyck; mêmes dimensions.

la

la Sainte-Vierge (1) et l'enfant Jesus sur un trône entouré de plusieurs Saints. Ce morceau étoit destiné pour le maître-autel de l'église des Augustins de Bruxelles; l'électeur l'acheta moyennant 36000 florins et une copie. Du côté de l'invention il a selon moi peu de valeur. On voit dans la partie supérieure la Vierge Marie sur un trône, tenant l'enfant Jesus dans ses bras, entourée

Tombeau de Jesus-Christ; haut. 3 pieds 5 pouces, larg. 4 pieds 8 pouces; fig. ent. deux tiers de nature.

Portrait en pied d'André Van-Ertvelt, peintre de marine, peint en 1632; haut. 5 pieds 6 pouces, larg. 7 pieds 1 pouce; fig. ent. grandeur naturelle.

Un Christ; haut. 3 pieds 4 pouces, larg. 2 pieds 1 pouce; fig. ent. tiers de nature.

Sainte-Rosalie portée au Ciel par des Anges; haut. 3 pieds 7 pouces, larg. 2 pieds 7 pouces; fig. ent. demi-nature.

Apparition de la Sainte-Trinité et de la Sainte-Vierge à Sainte-Rosalie; haut. 3 pieds 7 pouces, larg. 2 pieds 7 pouces; fig. ent. demi-nature.

Portrait d'un Homme en habit noir; haut. 2 pieds 3 pouces, larg. 1 pied 9 pouces; demi-fig. grandeur naturelle.

(1) Peint en 1646; haut. 18 pieds 9 pouces, larg. 11 pieds 11 pouces; fig. ent. plus grandes que nature. Voy. pl. 3, gal. Dusseld.

de Saints dont une partie est rangée près d'elle, tandis que plus bas les uns sont debout et les autres assis. Sur le devant de la scène le peintre s'est représenté lui-même à genoux; son frère est à ses côtés, et dans le fond il a placé autant de ses sœurs et de ses nièces que le tableau peut en contenir. Quant à lui, il tourne son large et gras visage du côté des spectateurs, et au lieu de prier bien dévotement, nous montre de la main que tout cela est son ouvrage. A la vérité, les Saints eux-mêmes lui donnent ce mauvais exemple; plusieurs paroissent oisifs, d'autres s'amusent à causer, ce qui indique que leur sainteté est supérieure à leur dévotion. Aussi paroissent-ils n'être là que pour procurer au peintre ou aux moines le plaisir de les voir une fois rassemblés.

Afin que l'on puisse distinguer les Saints, chacun d'eux est armé du symbole qui lui est particulier. Jean tient dans ses mains le calice et le serpent, Jacques le bourdon, Apolline une tenaille, Etienne une pierre, Laurent son gril, André sa croix, etc. Augustin paroît sur le devant du tableau, couvert des plus riches vêtemens épiscopaux et la

crosse en main. Mais c'est assez critiquer cet ouvrage, payons-lui maintenant le juste tribut d'éloges qu'il mérite. Les têtes et les figures principales sont traitées en grand maître : aucune, dans les tableaux même de Rubens, n'est dessinée avec autant de hardiesse que celle du Saint-André nu, qu'on remarque dans cette vaste composition. La tête du Saint-Laurent est une belle tête de jeune homme ; quant à celle de l'évêque Augustin, je ne sais si l'artiste l'a fait exprès, mais il lui a donné le véritable caractère d'un moine. Le coloris, la position et l'organisation des grouppes, ainsi que le faire de ce morceau capital, sont dignes d'un émule de Rubens, quoique l'ensemble conserve toujours sa pesanteur.

Les ouvrages de Wandick répandus dans cette galerie sont en très-grand nombre : ses portraits et ses diverses études peuvent entrer en parallèle avec les ouvrages de Rubens. Plusieurs sont dignes du Titien et du Tintoret. Son imagination ne prend pas un vol si hardi que celle de son maître, mais elle est plus correcte et plus égale ; sa touche est plus spirituelle, ses couleurs mieux ménagées ; enfin sa manière approche de la

chaleur italienne. Cependant la Susanne (1) au bain est entiérement dépourvue de grace. Ce tableau est d'un coloris moins heureux que les autres morceaux de ce maître.

Le célèbre tableau (2) où le corps du Christ est représenté couvert d'un linceul blanc et sur le point d'être mis dans la tombe, est d'une couleur riche et vraie ; mais le trait n'en est pas heureux. La grande difficulté sera toujours de donner à cette scène un intérêt indépendant de toute idée religieuse. Le petit tableau où le Christ (3) s'entretient avec le paralytique qu'il vient de guérir est d'une vérité de nature approchant de celle du Titien. Je t'observerai cependant que la tête du Christ est entiérement privée de no-

(1) Haut. 6 pieds 2 pouces, larg. 4 pieds 8 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 7, gal. Dusseld. Ce tableau est le pendant du Saint-Sébastien.

(2) Haut. 6 pieds 1 pouce, larg. 4 pieds 8 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 5, gal. Dusseld. Ce tableau a été gravé aussi par Martin Vanden-Enden, graveur d'Anvers.

(3) Haut. 4 pieds, larg. 4 pieds 10 pouces; fig. vues jusqu'aux genoux, grandeur naturelle. Voy. pl. 2, gal. Dusseld.

blesse. Je suis également fâché que (1) le Jupiter qui se transforme en Satyre pour surprendre Antiope endormie, soit si défiguré sous ce masque hideux, que le maître du tonnerre ne puisse être reconnu qu'au moyen de son aîgle. La figure de la nymphe est d'un coloris frais; mais elle n'est point assez belle pour justifier la métamorphose du Dieu.

Le tableau représentant une Madone (2), l'enfant Jesus et le petit Saint-Jean, est du coloris le plus aimable, quoiqu'il paroisse que l'artiste ne l'ait point entiérement terminé; cet ouvrage se ressent au moins un peu de ces graces qui croissent si rarement sur le sol belgique, quoique voisin des

(1) Haut. 6 pieds 6 pouces, larg. 6 pieds 6 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 4, gal. Dusseld.

Il existe encore deux gravures assez belles de ce morceau, mais sans nom de graveur. Voyez l'œuvre de Vandick.

(2) Peint sur bois; haut. 4 pieds 7 pouces, larg. 3 pieds 7 pouces; fig. de grandeur naturelle, vues jusqu'aux genoux. Celle de l'Enfant-Jesus est entière. Voy. pl. 6, gal. Dusseld.

Alpes. Au reste, le plus beau des ouvrages de ce maître que j'aie jamais vu, est son Saint-Sébastien (1), dont la tête est d'une ressemblance parfaite avec celle de Wandick lui-même. L'instant est choisi avec l'intelligence qui caractérise un grand maître ; c'est celui où le patient est lié à un arbre, et doit servir de but aux flèches que ses bourreaux s'apprêtent à décocher. Cette attitude n'offre aucun des défauts qui pourroient affoiblir l'impression que fait sur le spectateur la vue d'un jeune homme de la plus intéressante figure. La blancheur de sa peau délicate paroît servir à désigner plus particulièrement à ses bourreaux l'endroit où ils doivent frapper. Le faire est digne de la pensée, et selon moi l'école flamande ne peut rien offrir de plus parfait. A la sérénité sublime qui brille sur les traits du martyr, l'ame du spectateur pressent le triomphe intérieur et modeste du bienheureux Sébastien. On n'a plus qu'un souhait à former, celui que la première flèche atteigne le cœur, afin qu'aucune souffrance ne puisse altérer

(1) Haut. 6 pieds 2 pouces, larg. 4 pieds 8 pouces ; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 7, gal. Dusseld.

l'avant goût de cette félicité extatique que le ciel promet à ses élus.

Je ne t'ai encore rien dit des principaux ouvrages de l'école italienne, mais je me propose bien de t'en parler dans ma première lettre.

VIII[e] LETTRE.

Dusseldorff.

O nature, sublime nature! c'est toi dont le souffle créateur peuple à chaque instant l'univers de ces modèles sacrés que le génie soumet ensuite à son empire! C'est toi seule dont la main divine assigne à tous les êtres la proportion et l'harmonie! C'est toi qui inspires l'artiste dont tu as élaboré l'ame et les sens! Tes moindres productions sont des chef-d'œuvres; tes règles, d'irrévocables décrets!

L'hiver fuit, le printemps commence, une rose s'offre à nos regards charmés, nul censeur n'ose en médire, tous s'écrient: ah! qu'elle est belle! Tandis que la Vénus, l'Apollon, le Gladiateur combattant ne sont,

pour une portion même des habitans de la terre, que les types insuffisans d'une beauté relative.

L'artiste inspiré du ciel contemple avec enthousiasme ces sublimes productions des arts; mais, aussi mobile, aussi varié que la nature même, il ne courbe point superstitieusement son génie sous l'empire éteignant d'une théorie conventionnelle (1). Non, il ne suffit point de mouler servilement des formes, ou de figurer avec précision des traits sur la toile; c'est la pensée, la physionomie et ses nuances fugitives qu'il faut saisir et fixer. Jeune artiste, sonde les replis du cœur de ton modèle, dérobe-lui son ame pour en pénétrer ton ouvrage. C'est en maître, non en esclave timide, que tu dois observer la nature si tu veux t'associer à son immortalité. Songe que tu es son plus noble

(1) Les pieds de l'Apollon du Belvedère, ceux du Laocoon, chef-d'œuvre des trois sculpteurs Rhodiens Agésandre, Anténodore et Polydore, diffèrent entr'eux de quelques modules; et sans cette inexactitude apparente que prescrivoient les loix immuables de la perspective, l'un des pieds de ces admirables statues eût été trop rapproché de l'œil du spectateur. Or, une semblable violation des règles n'est-elle pas le dernier effort du génie de l'artiste?

ouvrage : ou, bientôt échappant à des yeux matériels, elle te condamne elle-même à n'être jamais qu'un vil copiste.

Mais, cher ami, comment suppléer par aucune méthode régulière à ce tact céleste, qu'on nomme l'art de la physionomie ? Comment asservir à des règles écrites ce magnétisme invisible, cette réaction respective et continuelle de l'homme, des animaux, des plantes et de ce monde d'objets prétendus inanimés sur eux-mêmes ? Comment saisir des analogies, lorsqu'à peine on est parvenu à saisir quelques différences? Connoissons-nous l'organisation intérieure des substances, la millième partie de leurs propriétés, leur similitude, leur hétérogénéité ? Ce principe s'étend à tous les arts d'imitation, on ne sauroit peindre ce qu'on ne peut concevoir.

Aussi n'a-t-on point encore décidé comment l'idéal doit être figuré aux sens. Si nous admettons que, surpassant la nature individuelle, le vrai beau est un harmonieux ensemble des parties détachées du genre et de l'espèce, alors chaque artiste nous offrira les créations de sa fantaisie et non un type, une mesure commune à tous.

Or qui pourra résoudre cet insoluble problême ; qui osera réunir à un centre d'abstraction la multiplicité des goûts aussi variés que les physionomies même ?

Que doit faire l'artiste privé de ces inspirations divines supérieures à toutes les théories, lorsqu'il veut peindre le beau idéal ? s'appuyer sur des données conventionnelles, sur le dernier terme connu de l'opinion générale. Le beau est comme la vérité, on n'y arrive que par approximations. Il est certain que les peuples qui ont des institutions, des mœurs semblables ; ceux qui ont des rapports de climat ou de localité, ont en général des goûts semblables, sont affectés par les mêmes moyens, ont en un mot une homogénéité sensible dans leurs affections intellectuelles. Ainsi pour obtenir ces approximations dont je viens de parler, la route la plus sûre est de comparer sans cesse le beau relatif avec lui-même, et d'arriver au dernier apogée de perfectibilité, en comparant simultanément les diverses sensations que produit chaque essai, chaque effort nouveau.

Mais j'exige de l'artiste trois choses principales : 1°. qu'il le soit *de par la nature*,

et que son génie, brisant tous les obstacles, l'entraîne hors du sentier ordinaire pour le lancer dans la carrière des arts ; 2°. qu'il soit doué de cette précieuse énergie, mère des grands talens comme des grandes vertus, qu'il ait une ame forte, des pensées fortes, une morale épurée ; car c'est du cœur que viennent les grandes pensées ; 3°. enfin, qu'il possède le talent de l'imitation, et cet aimant magique qui attire à soi toutes les parties homogènes, s'en empare, se les approprie, en forme une masse agrégative dont il est à la fois le centre et le soutien.

Considérons maintenant l'art sous d'autres aspects. Il existe un si heureux accord entre ce sentiment intérieur du beau commun à tous les hommes, et le systême religieux de chaque peuple, qu'en général ils prennent les objets d'une beauté et d'une perfection surnaturelles pour des objets d'adoration. Dévotion, tendresse, amour, passion des arts, sont tous enfans d'une mère commune. Peut-être n'eussions-nous jamais eu les chef-d'œuvres d'Athènes, si les artistes grecs, au lieu d'être inspirés par cette mythologie sacrée des temps antiques, eussent été soumis à l'empire des religions éteignantes du nord de l'Europe.

Des têtes refroidies, des cœurs corrompus sont également inaccessibles aux inspirations du génie. Aussi ne trouve-t-on plus parmi nous qu'un petit nombre d'êtres privilégiés qui soient encore susceptibles de ce sentiment pur des arts, dont la plupart de ceux qui les cultivent n'offrent souvent que le vain mensonge. La vue de la beauté, dénuée de ces accessoires futiles, ressource des artistes médiocres, n'inspire plus à nos connoisseurs cette volupté sacrée, si préférable à toutes les autres. Or ces moyens auxiliaires décèlent à la fois et le dépérissement de l'art et l'impuissance de l'imitateur. La plupart des sculpteurs, sur-tout des peintres, ressemblent à certains chanteurs médiocres, qui demandent aux compositeurs des accompagnemens travaillés, et qui prient l'orchestre de jouer fort. C'est ainsi que l'art s'écarte de son premier, de son véritable but. Du moment où l'unité d'intérêt se subdivise, les grands effets sont détruits.

Mais les altérations, les métamorphoses sont depuis long-temps la devise de cette planète sublunaire. La continuelle activité du temps fait naître sans cesse de nouvelles

transmutations, établit une nouvelle lutte entre nous et nos pères.

Encore un mot sur cet intime et secret rapport des arts avec les idées religieuses de chaque peuple. La théologie des Payens, sans élever l'homme jusqu'à la Divinité, lui représentoit sans cesse les objets de son culte en proie aux mêmes passions, livrés aux mêmes plaisirs, aux mêmes soins que lui-même. L'homme vivoit pour ainsi dire en société avec ses Dieux, ils étoient moins pour lui des objets de fanatisme que des modèles dont l'artiste aimoit à multiplier la noble et séduisante image.

Notre mythologie, au contraire, nous représente l'Etre Souverain toujours agissant, mais toujours invisible, ayant placé lui-même des myriades de mondes et de planètes entre son trône et notre infinie petitesse. Comment tourner nos foibles regards vers le séjour qu'il habite? Il a donc fallu que l'homme imaginât une hiérarchie d'êtres intermédiaires qui servissent d'échelons à sa pensée. Il lui a fallu des confidens qui déplorassent avec lui sa misère, devant qui il pût développer les replis de son cœur, ses contradictions, ses foibles-

ses, près desquels il pût avoir recours aux prières et répandre des larmes; à qui l'homme enfin pût, sans les lasser, faire partager sa peine ou ses douleurs. Ah! cher ami, ceci est le premier besoin de l'être souffrant et sensible; et c'est pourquoi nous avons créé des Dieux à notre image.

La première chapelle me fournira la preuve de ce que j'avance; j'y trouverai des saints, et des chrétiens zélés occupés à les implorer, parce que ces saints ont été des hommes. Telle est la voix de la nature, en dépit de tout ce que la philosophie, qui ne s'alimente que d'abstractions, peut suggérer de contraire. La tendance à l'égalité est si naturelle à tout ce qui respire! Chaque être en cherche un de son espèce qu'il puisse aimer, et avec lequel il puisse échanger ses sensations ou ses pensées. Mais revenons aux arts.

Heureusement il nous reste assez de monumens du beau idéal des Grecs, pour nous indiquer la route qu'il faut suivre. Mais les moyens d'atteindre ce beau idéal avec les sens, ont disparu. Aussi ne travaille-t-on plus pour le pur sens ascétique. Nous sommes même si accoutumés au genre *positif*, que

souvent la froide imitation de la nature, sans le moindre essai d'*idéalisation*, satisfait notre éteignement. Italie ! belle Italie ! je ne te vois pas encore.....

Riches des débris de la Grèce, les modernes habitans du sol romain sont affranchis par leur climat même, de cette active dépendance des besoins physiques, si impérieux chez les peuples du Nord. Aussi toutes leurs créations, peinture, histoire ou poésie, recèlent un charme secret qui séduit l'œil et l'oreille, arrive à l'ame et l'enivre.

Lorsque j'entre dans la salle où les ouvrages des maîtres italiens se trouvent mêlés avec ceux de l'école flamande........ je ressemble à un Européen qui, durant un long séjour en Orient, apperçoit près de lui un autre Européen. Il ne s'informe point si l'étranger est hérétique ou romain ; c'est assez pour lui qu'il soit ce qu'on nomme un Franc.

A peine avois-je serré ce matin le papier sur lequel je viens de t'écrire que, laissant de côté toute autre affaire, je suis retourné dans la galerie pour me rassasier encore de la vue des ouvrages transalpins. J'avois besoin de me régénérer, de rajeunir mes

pensées ternies par le souvenir de tous ces tableaux flamands sur lesquels je m'étois hier si longuement appesanti. Car tout ce que j'ai tracé depuis une heure m'a bien l'air de n'être que la molle réaction des lourdes images dont ces productions belgiques ont fatigué mon cerveau.

En me promenant à pas lents dans la galerie, j'avois heureusement eu soin d'observer la place où sont les tableaux de l'école italienne, et de marquer dans chaque salle les morceaux que je me proposois d'examiner ensuite avec plus d'attention. Laissons aux érudits à discuter la différence et le caractère propre à chaque école d'Italie; laissons-les admirer un tel grouppe parce qu'il se termine en pyramide; là une draperie largement projettée et dont chaque pli excite leur docte commentaire; ici une expression qui approche de la nature; là l'effet enchanteur de la lumière. Tout cela est charmant si l'on veut; cependant lorsqu'il est question d'amour, il faut qu'il soit aussi question de figure. Quant à moi, je ne puis regarder un grouppe d'hommes comme un simple amas d'objets étrangers à ma nature. Je ne puis aimer abstractivement des costumes,

des

des attitudes, des masses de lumière ; il me faut un dessin noble, de belles formes ; en un mot, un bel ensemble : alors l'ouvrage m'entraîne et m'attache. Un simple contour projetté à la manière de Raphaël, a plus de valeur que tout un peuple de tableaux auxquels il manque sa grace et son génie.

On t'a vanté sans doute la Susanne (1) du Dominiquin (2) ; c'est effectivement une

(1) Haut. 8 pieds 3 pouces, larg. 10 pieds 7 pouces ; fig. ent. de grandeur naturelle. Voy. pl. 10, gal. Dusseld.

On connoît encore une autre Susanne du Dominiquin, gravée par Colbenschlag. Voy. l'œuvre de ce maître.

(2) Dominico Zampieri, né à Bologne en 1581, fut d'abord élève du Fiammingo, le premier maître du Guide. Il passa ensuite dans l'école des Carraches. Nicolas Poussin disoit qu'il ne connoissoit aucun peintre préférable au Dominiquin pour la précision, l'expression ; et que le Saint-Jérôme de cet artiste, la Transfiguration de Raphaël, et la Descente de croix de Daniel de Volterre, étoient les trois plus beaux morceaux de peinture qui fussent à Rome. Le Dominiquin né doux, modeste, studieux, vécut retiré, espérant par ce moyen désarmer l'envie; mais ce n'est point ainsi qu'on l'appaise. Il mourut à Naples en 1641.

figure très-belle et purement dessinée. Cependant elle ne plaît point, parce que le style n'est ni noble, ni gracieux. Ce morceau est donc privé de son principal intérêt. L'attitude n'est rien moins qu'heureuse, car la figure entière décrit un sept. Mais le ton des chairs est toujours un sujet d'admiration dans le Dominiquin, quoique cependant un peu blafard dans certaines parties. Les pieds de la Susanne rougis par la fraîcheur de l'eau, ce dont on fait un mérite au peintre, offrent à l'œil une disparité désagréable, tant il est dangereux de porter trop loin l'imitation ; car si le spectateur conçoit que la Susanne doit avoir les pieds rouges, il décide qu'elle auroit aussi bien pu les avoir hors de l'eau. Au reste, la scène n'est pas traitée poétiquement. Une femme ordinaire, dont les mœurs ne sont pas déréglées, auroit pu être peinte ainsi ; mais dans Susanne, l'artiste avoit à représenter une femme belle, grande, noble, vertueuse. Puisqu'il a si libéralement donné à la chaste Juive des voiles si amples, et qu'il a jugé à propos de l'entourer d'une balustrade, il lui auroit été aussi facile de la représenter debout, dans une

attitude à la fois élégante et majestueuse, un dédain noble sur les lèvres, et ses beaux yeux chargés d'un froid mépris ; en un mot, belle de sa vertu, et résolue de se laisser plutôt calomnier que de céder aux menaces de ses persécuteurs ; il me semble qu'au moins sa bouche auroit dû s'ouvrir pour appeller du secours. Cette action n'auroit pas décomposé sa figure, et, certes, n'auroit pas nui à la vraisemblance ; car la vertueuse Susanne, à moins d'être animée d'un esprit prophétique, ne pouvoit guère deviner qu'un jeune garçon devenu son juge, l'arbitre de sa destinée, argueroit de faux une accusation sur laquelle deux témoins sont d'accord, uniquement parce que l'un d'eux dit avoir tenu cette beauté dans ses bras sous un pin, tandis que l'autre affirme que c'est sous un chêne. Dans une circonstance telle que celle-là, pense-t-on à un arbre? Mais les Juifs de Babylone croyoient à la chasteté, et Daniel fit tourner cette honnête superstition au profit de la belle Susanne. Il ne paroît pas que le Dominiquin ait eu en vue cette partie de l'histoire de cette charmante Juive, car il a placé dans le jardin une foule d'arbres

tous d'espèces différentes. Peut-être a-t-il pensé que les deux anciens d'Israël avoient eu raison l'un et l'autre. L'histoire de Susanne est cependant un délicieux sujet pour la peinture. J'ai déjà parlé de la manière dont Vandick a traité cette sainte anecdote. On voit encore ici une troisième Susanne (1) d'Annibal Carrache, le maître du Dominiquin ; elle est entiérement nue et se lave les mains dans l'eau de la cascade, d'un air calme et insouciant. Cette figure n'est qu'une belle académie.

Près de la Susanne de Carrache, on remarque un petit tableau de Raphaël (2),

(1) Haut. 5 pieds 10 pouces, larg. 6 pieds 4 pouces ; fig. ent. de grandeur naturelle. Voy. pl. 15, gal. Dusseld. — Il existe encore une autre Susanne du Carrache, dont nous avons l'estampe, mais sans nom de graveur. Voy. l'œuvre de ce maître, Tom. III.

(2) Raphaël Sanzio naquit à Urbin en 1483. Son père lui donna les premiers élémens du dessin ; il fut ensuite élève du Perugin. Mais, ayant copié à Florence les cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, et ayant vu travailler le Bramante son oncle, il devint le premier peintre du monde. On ne loue point de tels hommes. C'est à Rome, c'est au Vatican qu'il faut aller voir et revoir sans cesse les chef-d'œuvres dont il a embelli son siècle et l'Italie. Le cardinal Bi-

représentant une Sainte Famille (1). Ce morceau est de sa première manière, avant qu'il eût secoué les chaînes de son maître Perugino. La disposition des plans n'est rien moins qu'heureuse. La tête de Joseph, le dos d'Elisabeth et l'épaule de Marie forment un triangle parfait. La couleur en est dure et maigre ; on diroit que les contours ont été formés par l'angle d'un pinceau sec. A peine trouve-t-on quelque trace de lumière et d'ombre : la tête de l'Enfant-Jesus est sans grace, sans fraîcheur, sans noblesse ; Elisabeth est un peu trop âgée ; et ces trois têtes se détachent sur un paysage clair, dont les détails sont aussi durs, aussi cernés que les contours des figures.

biena lui donna sa niève en mariage, mais, dit l'*Abecedario pittorico*, elle mourut le jour même de ses noces. Le Dictionnaire historique assure que Raphaël la refusa dans l'espoir d'être un jour cardinal. Ce fait est très-peu important ; et si cette dernière anecdote est vraie, elle n'est point à l'avantage de Raphaël. Ce peintre étoit passionué pour les femmes. Il mourut à Rome à l'âge de trente-sept ans, de ses excès avec une de ses maîtresses nommée Lafornaria.

(1) Peint sur bois ; haut. 4 pieds, larg. 3 pieds 3 pouces ; fig. ent. de grandeur naturelle. Voy. pl. 12, gal. Dusseld.

Parmi la foule des tableaux qui compose cette galerie, il en est peu dont on puisse dire à la fois autant de mal et autant de bien. Elisabeth et Marie sont assises l'une près de l'autre. Jean est sur les genoux de sa mère, et la figure de cet enfant est remplie d'agrément. L'autre bambin céleste saute sur les genoux de Marie, et, à l'exception du visage, il est purement dessiné. Sa divine mère le regarde avec une grace extatique; son beau visage se penche doucement vers lui, et l'on voit sur son front l'empreinte d'une ame pure et immaculée. Avant Raphaël et Léonard de Vinci, aucun peintre n'avoit exprimé avec autant d'art cette délicieuse réunion de la pudeur virginale et du sentiment maternel. Mystère à part, ce caractère est dans la nature. Virginité, ame sans tache, amour maternel, quelle sublime alliance! N'oublie pas que je mets tout cela au rang des phénomènes; mais ce phénomène, ces deux grands hommes l'ont saisi.

Elisabeth regarde Joseph qui, appuyé sur son bâton, sourit intérieurement; sa figure est ouverte, et cependant réfléchie. Les têtes sont belles; on y remarque même quel-

ques traces du beau idéal, qui se mêle d'une manière véritablement artiste avec les formes vraies de la belle nature. Et voilà ce qui leur prête ce charme inoui qu'on ne peut décrire. Le costume est simple et noble sans afféterie et sans recherche. D'après les autres ouvrages de ce maître que j'ai eu occasion de voir dans mes voyages, et autant qu'il m'est possible d'en juger par les estampes des magnifiques peintures du Vatican, on y démêle déjà les étincelles du feu dévorant qui embrasa depuis l'ame du divin Raphaël. On y découvre aussi le sentiment d'un poëte pénétré de la dignité de son sujet; et ce sujet si simple en apparence, le génie de Raphaël sut en faire une grande et sublime conception, en répandant sur toutes les figures ce caractère divin et cet air de bonté sublime qui convenoit à la famille d'un Dieu. Son génie étoit si puissant que si les Dieux n'eussent pas existé, Raphaël en eût conçu l'idée, et son pinceau auroit su les peindre.

Peu d'hommes ont mieux servi que lui la religion chrétienne, par la majesté avec laquelle il représenta ses plus incompréhensibles mystères. Et ce fut peut-être pour

cette raison que Léon voulut le décorer de la pourpre.

Eh bien ! le croirois-tu, cher ami ? J'ai vu plus d'un amateur moins épris de son art que de sa célébrité. Si on effaçoit son nom du catalogue des artistes, la plupart seroient incapables de concevoir ses ouvrages. Celui qui n'a des yeux que pour le coloris flamand, a-t-il une ame pour sentir et la sublimité de son dessin et la grandeur de ses conceptions ? Supposons, un instant, qu'une révolution nous ravisse les trésors de l'Italie, comme d'autres révolutions nous ont ravi ceux de la Grèce, de tels hommes ne pourroient croire qu'il ait jamais existé un plus grand peintre que Rubens.

Il faut que je te parle encore d'une autre Sainte Famille (1) qui n'est point obscurcie par celle de Raphaël. Elle est d'André del Sarto (2), de qui le célèbre Michel-

(1) Peint sur bois ; haut. 4 pieds 2 pouces, larg. 3 pieds 2 pouces ; fig. ent. de grandeur naturelle. Voy. pl. 10, gal. Dusseld.

(2) Son véritable nom étoit Vannucci. Il fut surnommé del Sarto, parce qu'il étoit le fils d'un tailleur,

Ange son maître disoit qu'il seroit devenu l'émule de Raphaël, s'il eût eu les mêmes moyens de se produire et de se former. En convenant que ces éloges exagérés des ouvrages du second ordre sont la tactique ordinaire de l'envie, je dirai cependant que celui-ci n'est point dénué de fondement. La Vierge à la douceur de son sexe joint une finesse et un charme qui séduisent au premier coup-d'œil, semblable à bien des femmes qu'on trouve belles quand on les regarde sans les comparer. Le teint d'Elisabeth est matte, comme l'est en général celui des Italiennes. La figure du petit Saint-Jean est remplie d'expression et porte l'aimable em-

et naquit à Florence en 1478, selon l'*Abecedario pittorico*. Il apprit le dessin sous Jean Barille, et la peinture sous Cosimo Roselli, l'un des peintres que Sixte IV fit venir à Rome avec le Perugin. Il voyagea en France; il y fut accueilli par François Ier., qui lui confia une somme assez considérable, et le chargea d'aller acheter des tableaux en Italie. Mais ayant dissipé cet argent, André del Sarto n'osa plus revenir à Paris. Ce peintre imitoit si fidélement les chef-d'œuvres des grands maîtres, qu'ayant copié le portrait de Léon X par Raphaël, Jules Romain prit cette copie pour l'original, quoique lui-même en eût fait les draperies. André del Sarto mourut en 1530.

preinte des graces de son âge. Mais l'Ange placé derrière la Vierge dans une attitude niaise, dépare cette agréable composition, dont le style et le dessin sont du plus grand caractère. Pour un peintre de l'école florentine, les couleurs sont bien choisies, bien fondues; et loin de lui reprocher les vices d'exécution que l'on remarque dans les premiers tableaux de Raphaël, le faire de celui-ci est aussi léger, aussi moëlleux que dans les meilleurs morceaux de ce maître inimitable. On regrette seulement que ce tableau ait souffert par un accident, et sur-tout par la manière avec laquelle cet accident a été réparé.

Cette Sainte Famille, d'André del Sarto, est accompagnée d'une autre (1) du même maître. La Vierge est assise sur un trône élevé de deux degrés, et tient devant elle Jesus debout. Sur le devant, à gauche, est assis l'apôtre Marc ; à droite, est un Ange à genoux. Mais ce tableau n'est nullement comparable au premier. Pourquoi, par exemple, faut-il rêver long-temps pour deviner que la belle figure assise est celle de

(1) Haut. 5 pieds 4 pouces, larg. 4 pieds 1 pouce ; fig. ent. grandeur naturelle. Voyez pl. 10, gal. Dusseldorff.

Marc ? On ne voit point près de lui son superbe lion ; et tu conviendras qu'il n'est point aussi facile de distinguer un saint d'avec un saint, qu'il l'étoit jadis de reconnoître les Dieux de la Grèce. Paul ou Barnabas pourroient être pris, par un habitant de Lystre, pour Mercure aussi bien que pour Jupiter. Cependant, malgré les imperfections de ce tableau, on y reconnoît encore la touche d'un grand maître.

Jettons, en passant, un coup-d'œil sur la belle Adultère (1) de Pierre de Cortone (2). Que dis-je ? Adultère ! Le tableau même crie

(1) Haut. 4 pieds 1 pouce, larg. 3 pieds; fig. vue jusqu'aux genoux; grandeur naturelle. Voy. pl. 10, gal. Dusseld.

(2) Son nom étoit Beretino. Il naquit à Cortone en 1596. Ses principaux ouvrages sont à Rome.

Les faiseurs d'anecdotes racontent que Beretino, voulant donner à Ferdinand II, duc de Toscane, une juste idée de son art, peignit un enfant en pleurs; mais qu'au moment où ce prince se récrioit sur la naïveté de l'expression, Beretino donna un coup de pinceau, et l'enfant parut rire; qu'ensuite, par une seconde touche, il le remit dans son premier état. Les artistes sont bien loin d'admirer ces prétendus efforts de l'art. Une autre anecdote moins puérile, c'est que notre célèbre Lebrun,

vengeance contre le calomniateur. Si cette charmante créature est coupable, que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ; car, dans une telle femme, un semblable péché est une vertu. Le peintre l'a représentée debout, les mains jointes ; ses beaux yeux sont baignés de pleurs, ces mêmes yeux dont son vil accusateur ne peut soutenir ni l'éclat, ni le charme. La douce sérénité d'une conscience exempte de reproche règne dans tous ses traits ; sur ses lèvres sont peintes la douleur et la fierté. En un mot, cette figure est à la fois une belle imitation de l'antique et une délicieuse pensée de l'école italienne ; le style, l'attitude annoncent cette simplicité noble et auguste qui caractérise les ouvrages de Pierre de Cortone. Son cou est à demi-nud, et ses mains admirablement bien dessinées sont du coloris le plus aimable. Enfin, ce tableau peut-être classé dans le petit nombre de ceux dont l'œil ne se détache qu'avec peine, et au moyen desquels on peut toujours pénétrer dans l'ame de l'artiste.

a trouvé la pensée du tableau qui représente la Défaite de Porus par Alexandre, dans une esquisse en couleur de Cortone, que j'ai vue à Rome. Il mourut en 1669.

Il n'en est pas ainsi du Christ (1) *à la belle main* de Carlo Dolce (2); on le regarde, on l'admire, mais bientôt on y apperçoit un travail trop pénible ; et dès qu'on examine la tête, le charme cesse.

La Madone (3) du même maître, avec l'Enfant qui s'avance en saillie par la fenêtre, est l'idole de la multitude dont la galerie est journellement assiégée. Le coloris en est suave jusqu'à l'insipidité. Ce tableau mal composé, mal dessiné, ne présente qu'une foule de détails minutieux, sous lesquels disparoît l'expression.

Au dessus de cette bigarrure d'un fini si

(1) Haut. 2 pieds 4 pouces, larg. 1 pied 11 pouces; demi-fig. grandeur naturelle. Voy. pl. 13, gal. Dusseldorff.

(2) Né à Florence en 1616, et mort en 1686.

On voit encore dans la galerie de Dusseldorff, plusieurs tableaux de ce maître ; l'un représentant une Sainte-Madeleine; haut. 3 pieds 7 pouces, larg. 2 pieds 11 pouces ; fig. vue jusqu'aux genoux ; de grandeur nat.

L'autre, une Vierge et l'Enfant-Jesus; haut. 2 pieds 9 pouces, larg. 2 pieds 4 pouces ; demi-figures, de grandeur naturelle.

(3) Haut. 2 pieds, larg. 1 pied 4 pouces ; demi-fig. grandeur naturelle. Pl. 13, gal. Dusseld.

précieux, on a placé le célèbre tableau de Jean-Baptiste (1) dans le Désert, de grandeur naturelle. Le temps a donné du prix à cet ouvrage, en ajoutant à son coloris une teinte mystérieuse qui en augmente le charme. Cependant on regrette que plusieurs contours déliés et fugitifs se perdent dans des masses d'ombres que le laps des ans a rendu plus obscur. Le bras gauche de Jean est appuyé sur la roche qui lui sert de siège; son pied gauche est en repos, le droit se projette en avant et donne à cette figure un autre point d'appui. En un mot le corps entier repose, mais ce repos est moins celui de la fatigue que l'absence de toute action dans une nature jeune et riche. La tête est

(1) Peint sur bois; haut. 5 pieds 11 pouces, larg. 3 pieds 11 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 14, gal. Dusseld.

Ce tableau passe à Dusseldorff pour être de Raphaël; et, malgré tout ce que peut dire Forster, jamais les artistes ne confondront le faire de ce peintre divin avec celui d'André del Sarto. Raphaël a traité plusieurs fois ce sujet. On connoît à Paris deux Jean dans le Désert. L'un faisoit partie de la galerie ci-devant d'Orléans; il a été gravé par Simon Vallé. L'autre appartient à la République, et a été gravé par Franç. Cherau. Voy. l'œuvre de Raphaël.

tournée vers l'épaule droite ; à gauche on voit une croix couchée sur un fragment de roche. Le bras est appuyé sur son genou, et il tient dans sa main l'autre symbole du salut, c'est-à-dire, une coupe remplie d'une eau dont la source coule à ses pieds.

Cette attitude, ces signes sacrés nous placent dans le point de vue véritable où nous devons être pour bien juger l'artiste dont la pensée étoit sans doute d'exprimer les invasions de l'esprit prophétique, jusques dans les plus secrets replis de l'ame de Jean, le précurseur du sauveur du monde.

Lorsque le torrent des siècles aura fait perdre aux hommes la mémoire des costumes actuels, il sera aussi impossible de déchiffrer nos hiéroglyphes qu'il nous l'est aujourd'hui de déchiffrer ceux des Egyptiens : alors si ce bel ouvrage résiste aux ravages des temps, il sera comme le miroir dans lequel on reconnoîtra le caractère, l'esprit et les arts de notre siècle ; et aussi long-temps qu'il sera donné à l'homme de concevoir par des emblêmes ce que ses prédécesseurs ont fait et pensé, ce sublime tableau servira de point d'appui aux nations futures pour juger l'âge qui l'a produit.

Interroge les artistes, tous te diront s'il est facile d'exprimer la force dans l'inaction même, et l'abandon sans interrompre l'entier à-plomb des parties. Quel difficile, quel étonnant problême ! Un jeune homme, dans la fleur des ans, assis paisiblement, et dont l'attitude calme annonce que tous ses membres sont plongés dans un repos absolu. Son corps est immobile, mais les muscles vivent. Le bras droit tendu sans effort soutient la coupe remplie de l'eau salutaire ; il veut la porter à sa bouche, et durant cet intervalle son esprit semble se détacher de son corps, ses pensées nagent vers un horizon lointain ; sa main reste étendue, il ignore jusqu'à sa volonté même. Ses lèvres fraîches et brillantes décèlent l'aimable pureté d'une chaste adolescence. Un doux sourire s'y place pour celui qui peut le comprendre. Peut-être est-ce la joie paisible de l'espérance ? Au moins d'agréables pensées voltigent sur ses lèvres à demi-fermées ; encore un léger effort, et l'on diroit qu'elles vont s'échapper à travers le tissu transparent qui les emprisonne : il respire, il va parler.

Jean baisse modestement ses regards vers la terre ; ses longues paupières indiquent la forme

forme de ses yeux ; au dessous de leur voûte enchanteresse, qui s'avance d'une manière céleste pour ombrager un bel œil noir, on voit s'animer par degrés tous les traits d'une physionomie divine, où l'on démêle sans peine que, pour une ame de cette trempe, le monde et ses trompeuses douceurs ne sont que néant et poussière. Un océan d'idées se peint sur son front doucement incliné. Que de sérénité sur ce front ingénu ! Nul desir, nulle passion dévorante ne troublent la paix sacrée du divin adolescent, quoiqu'il soit arrivé à cette époque périlleuse de la vie, où la nature physique se développe dans tout son luxe. Que de beautés, quel heureux assemblage de traits charmans sur le visage du jeune solitaire, depuis son menton, à peine revêtu d'un léger duvet, jusqu'au sommet de cette belle tête ombragée de longues tresses de cheveux d'un brun-doré ! Et combien cette mâle beauté n'est-elle pas encore au dessous de l'énergie, de la force d'ame qu'elle annonce !

Le livre du destin s'ouvre aux regards du jeune prophète. Fortifié par la solitude, éclairé par une sainte abnégation de lui-même, c'est sur l'avenir qu'il étend sa

pensée. Il contemple les nations. Trop grand, trop pur pour habiter parmi un peuple dégénéré, il s'est séparé de lui, il le châtie par l'exemple de son austérité, et l'instruit par ses discours brûlans.

Mais on voit que ce premier juge des mœurs pressent l'insuffisance des moyens qu'il emploie, et qu'il faut à cette masse corrompue une épuration plus grande, plus noble, en un mot, l'intervention même d'un Dieu. Il parcourt l'échelle immense des probabilités humaines, il calcule ses propres forces; l'avenir se dévoile. Ce n'est point une vision extatique et fugitive qui glisse devant lui. Le divin jeune homme est instruit par le ciel même de l'étonnant sacrifice qui doit opérer le salut des malheureux habitans de la terre. A ses regards baissés, à ses incommensurables méditations, on reconnoît sans peine que le contemplateur prédestiné est l'intime dépositaire des secrets du Très-Haut. Aucun de nous n'a oublié les paroles brûlantes qui coulèrent par torrens de sa bouche prophétique, et embrasèrent les cœurs les plus tièdes. Cette bouche victorieuse n'exprime plus maintenant, par son silence animé, que ce calme et cette confiance

passionnée qu'inspirent les paroles de l'Etre-Suprême.

Certes, la religion doit plus à de semblables ouvrages qu'à la plupart des missionnaires emphatiques ou ridicules qui la rapetissent en cherchant à la magnifier. Jamais on ne seroit devenu indifférent pour les Saints et la Divinité, si ceux qui en ont parlé ou qui ont cherché à les peindre, au lieu de les profaner par des expressions ou des images insuffisantes ou mesquines, avoient animé leur création par ce sentiment exquis du vrai beau, le plus noble des dons que l'Etre-Suprême ait fait à l'humanité.

O toi dont l'ame angélique retiras de l'abîme ce phénomène enchanteur, et en composas cette image sublime du précurseur Jean; qui que tu sois, noble et savant artiste, pourquoi ton nom n'est-il point parvenu jusqu'à nous? Que ne puis-je adresser, non de vains remerciemens, mais une hymne au véritable créateur de cette magnifique conception! Qu'il est sacré celui dont l'ame a créé cet œuvre accompli! Il n'est pas besoin de bulle.... Dieu et la nature l'ont immortalisé.

Maintenant je conçois que l'Apollon est

d'une nature plus idéale, moins vraie que celle du Jean-Baptiste. La parité de l'essence de celui-ci avec la nôtre nous le démontre : malgré toutes ses perfections, il est encore notre frère (1) ; c'est nous, c'est encore nous. Ses documens sacrés nous instruisent ; Jean parle à l'homme le langage de l'homme.

L'Apollon, au contraire, est ce qu'il doit être : un Dieu. L'homme ne peut avoir avec lui aucun point de contact ; nous ignorons sa manière de connoître. Elle est absolument intuitive, entiérement dégagée des sens, ainsi que nous l'indique son attitude, son air, sa figure. Nous ne saisissons pas sa nature ; nous ne pouvons rien apprendre de lui ; il n'est pour nous qu'un phénomène effrayant, excepté dans ces instans trop rares où l'ame s'exalte, s'élève au dessus d'elle-même, et où nos yeux éblouis n'ont plus que des perceptions, des jouissances extatiques qui dépassent les bornes ordinaires de la nature et de la raison (2). Mais

(1) «Moins parfaite, il ne te manqueroit rien» ! Pygmalion, scène lyrique. — Divin Rousseau ! et ils ne t'ont point entendu !...

(2) Qui croiroit que l'Apollon, le chef-d'œuvre du

de tels momens et leur attrait céleste sont toujours dangereux pour notre foiblesse, et l'éblouissement qui leur succède nous démontre combien peu nous sommes créés pour les jouissances divines et pour la so-

ciseau des Grecs, puisse s'embellir encore, même aux yeux de l'artiste? C'est la nuit, au flambeau, qu'il faut admirer cette statue sublime, ce *marbre-dieu* que l'homme, malgré son orgueil, n'a jamais osé prendre pour le type des proportions de l'homme.

On sait que les architectes qui ont présidé à la construction du Belvedère, ont placé l'Apollon dans une espèce de niche de couleur grisâtre; ce qui éteint en partie l'effet de cette nuance vénérable et sacrée dont le temps embellit tout ce qu'il n'a pu dévorer. Le jour porte directement sur toutes ses parties. Mais vu aux flambeaux, la lumière et l'ombre distribuées avec art, répandant sur cette belle statue une teinte mystérieuse, semblent, par l'oscillation des torches qu'on tient à une certaine distance, lui imprimer un mouvement et une vie magique.

Que celui qui pourroit alors contempler froidement le divin Apollon, et dont l'ame n'éprouveroit point cette terreur religieuse que doit inspirer la présence d'un Dieu, ne soit jamais assez téméraire pour manier le pinceau ou arrondir le marbre! Qu'il fuie le séjour des arts! Il n'est digne ni de voir Raphaël, ni d'entendre les chef-d'œuvres de Giomelli, de Sacchini, de Pergolèse et de Cimmarosa.

ciété des Dieux. Hélas ! Et les Grecs demeuroient debout à l'apparition d'un phénomène ; ils se réjouissoient à l'aspect de sa beauté !

Mais ce que je n'ai jamais pu comprendre, c'est que l'on ose encore hasarder de présenter un Christ comme un chef-d'œuvre. Un Dieu !... dans cette attitude.... Comment allier le respect dû à la Divinité avec cette tendre compassion que nos sens accordent à la souffrance ? Est-il donc impossible à l'homme de *sublimiser* l'humanité jusqu'à créer un être encore supérieur au prophète solitaire ? Je n'ai encore vu aucune tête de Christ, de laquelle je puisse dire : *le voilà.*

Sans doute l'artiste, qui a peint Jean dans le désert, a été guidé dans cette belle conception par le souvenir de l'Antinoüs. Cette statue qui passe pour un des chef-d'œuvres de la Grèce, lui a inspiré le desir de représenter le jeune prophète sous les traits d'un adolescent robuste et fier. Mais l'artiste moderne a su réunir dans la figure de Jean cet air de grandeur sévère à la douce gravité d'un penseur, et aux formes élégantes d'une nature accomplie. Dès le premier coup-d'œil on s'apperçoit de la ressemblance

qui existe entre le tableau et la statue. Comme je plaindrois ceux qui ne trouveroient d'autre mérite à cette charmante production qu'un air de famille avec l'Antinoüs! Je les assimilerois à ces commentateurs qui ne voient dans l'Enéide qu'une imitation de l'Iliade.

Aucun maître de l'école florentine n'a dessiné avec plus de grace et de pureté. Ce tableau frappe encore par cette vérité de couleur qui caractérise le pinceau magique du Titien. Raphaël, à qui on attribue ici ce morceau, n'a jamais eu un coloris aussi vrai, aussi pur, même à l'époque la plus brillante de sa seconde manière. Une autre version attribue ce chef-d'œuvre à André del Sarto. Si cela est, Michel-Ange auroit donc eu raison.

J'emporte avec moi une impression ineffaçable de ce chef-d'œuvre. Que l'Italie m'offre quelque chose de plus beau, de plus parfait, c'est ce que le temps m'apprendra ; mais ce dont je ne puis me repentir, c'est d'avoir passé des heures entières à considérer pour la dernière fois ces boucles mollement arrondies, qui ombragent une si belle tête, les traits, les contours

inimitables, et cet ensemble si simple, si parfait, si digne d'être admiré de quiconque a les yeux et l'ame d'un artiste. Actuellement, je n'ajouterai rien de plus sur cet assemblage éblouissant et varié.

Je veux cependant dire encore un adieu à l'Assomption de la Vierge (1) par le Guide (2), et le remercier des jouissances qu'il m'a procurées. J'ai vu à Dresde ce sujet traité en grand par Raphaël. Là, c'est la reine du ciel qui vient de remonter sur

(1) Peint sur taffetas ; haut. 9 pieds 2 pouces, larg. 6 pieds 6 pouces ; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 16, gal. Dusseld.

(2) Guido-Reni, né à Bologne en 1575, fut élève d'Annibal Carrache. On sait qu'il eut trois manières. Sa seconde offre un mélange de force et de douceur qui n'appartient peut-être qu'à lui seul. Cet artiste travailloit avec une sorte de pompe. Il étoit alors vêtu magnifiquement, et ses élèves rangés autour de lui le servoient dans un respectueux silence. Sa passion pour le jeu l'ayant forcé, dans les derniers temps de sa vie, de peindre avec précipitation, il eut la douleur de survivre à sa gloire. Les tableaux de sa troisième manière ne sont que des ébauches timides, sans génie, sans couleur. Cependant on y remarque encore ce style angélique qui caractérise les ouvrages du Guido. Il mourut en 1642.

le trône qui lui appartient : immobile et dans une attitude qui exprime moins la félicité suprême que la réflexion, elle abandonne un monde qui n'est pas le sien. Les anges ne se réjouissent point ; il y a relâche au ciel. Eh ! la Vierge du Guide ! me demanderas-tu ? Ah ! je te répondrai : c'est aussi la plus belle des femmes ; mais une femme qui, exempte de passions, délivrée des chaînes terrestres, voit le ciel s'ouvrir. Son regard extatique, son visage rayonnant, ses bras étendus annoncent ses ineffables jouissances. A ses pieds sont deux anges, beaux comme les anges du Guide ; ils l'enlèvent, en se courbant sous sa draperie, et pénétrés d'amour ; tous leurs traits décèlent les transports d'une céleste volupté. Mais je m'arrête... Les hommes doivent-ils parler de la joie des anges ?

Ceci est un nouvel univers que le Guide a voulu peindre. Nul mélange impur, rien qui tienne encore à la terre. Ce sont des flots de lumière qui tombent par torrens dans un océan de lumière. L'ample manteau bleu de la Vierge est d'un azur plus pur, plus poétique que celui même de l'Empirée. Il n'est point lourd ; il a de l'élégance et de l'éclat. La

Vierge est svelte et très-bien drapée. On dessine le nud à travers ses vêtemens. Ses traits, qui sont une réminiscence de la fille de Niobé, portent déjà l'empreinte d'une lumière surnaturelle et céleste : on la regarde, et l'on voit que la bienheureuse s'est dépouillée de son enveloppe terrestre. La beauté des anges et leurs graces sont impossibles à décrire. Leur expression est celle du pur amour séraphique. Le monde que nous offre ce tableau, embrasse et multiplie toutes les formes de la lumière et de la vérité ; et ce qui ne doit point échapper aux connoisseurs délicats qui savent dignement apprécier le grand art des styles, c'est qu'il offre un caractère de beau idéal, différent de celui que les Grecs assignoient à leurs déités. Ce tableau est le seul peut-être qui m'ait suggéré cette observation. Jamais je n'aurois cru qu'il fût possible d'allier les formes célestes des habitans de l'Empirée avec celles des enfans de la terre.

O Guido-Reni ! Aimable enchanteur, à quel degré tu as su porter ce charme du beau idéal ! Tout est magie dans cette peinture, et le sentiment conçoit cette magie : la délicate précision des traits, l'attitude

de la Vierge, la forme des grouppes, l'aménité fière de toute la composition, la richesse des draperies aériennes, la suavité brillante des couleurs qui imite cette lumière céleste que notre œil ébloui ose à peine entrevoir.... Tout, je le répète, est magie. Ah! c'est ici que les peintres devroient apprendre comment planent les anges, et de quelle nature est l'essence des bienheureux. Enfin je m'arrache à cette douce contemplation. La galerie ne contient aucun ouvrage du Titien (1) et du

(1) Son nom de famille étoit Vecelli. Il naquit à Cadore, dans le Frioul, en 1477. Son coloris est inimitable; il eut deux manières : mais la première est infiniment supérieure à la seconde. Une des plus belles compositions de ce maître est le martyre de Saint-Pierre. On sait qu'il excella dans le portrait. Titien mourut riche et couvert de gloire à Venise en 1576, âgé de 99 ans.

On voit encore dans la galerie de Dusseldorff quatre autres tableaux du même maître.

Le premier représente une Vierge tenant l'Enfant-Jesus, peint sur bois; haut. 4 pieds 7 pouces, larg. 3 pieds 7 pouces; fig. vue jusqu'aux genoux; celle de l'Enfant-Jesus entière.

Un portrait d'Homme, peint sur bois; haut. 1 pied 7 pouces, larg. 1 pied 3 pouces; buste de grandeur naturelle.

Corrège (1) qui soit digne de ces grands noms.

Un Portrait (2) placé au dessous de cette Assomption, et qui est l'ouvrage du pre-

Autre Portrait; haut. 2 pieds 3 pouces, larg. 1 pied 10 pouces; buste de grandeur naturelle.

La Vierge, l'Enfant-Jesus et Jean-Baptiste; haut. 2 pieds 3 pouces, larg. 2 pieds 9 pouces; fig. ent. environ tiers de nature.

(1) Allegri, surnommé le Corrège, naquit à Corregio en 1494. Il fut le premier qui peignit des figures en l'air. Cet artiste est le fondateur de l'école de Lombardie. Ses principaux ouvrages sont à Modène, à Reggio et à Mantoue. Aujourd'hui ses tableaux de *Chevalet* sont d'un prix exorbitant; et cependant le modeste et sensible Corrège, le seul de ses contemporains qui ne fût pas dans le secret de son talent, chose si rare parmi les artistes et les gens de lettres, ne les vendoit qu'un prix très-modique. On raconte que l'empressement qu'il eut de porter à sa famille une somme de 200 liv. qu'on lui avoit payée en monnoie de cuivre, lui ayant fait entreprendre d'aller à pied de Parme à Corregio, la fatigue et la chaleur lui causèrent une pleurésie dont il mourut en 1534.

(2) Haut. 2 pieds 9 pouces, larg. 2 pieds 4 pouces; demi-fig. grandeur naturelle. Voy. pl. 16, gal. Dusseld.

On connoît deux gravures de l'Aretin du Titien; l'une par Jode, et l'autre par Hollar.

Le Tintoret a fait aussi un portrait de l'Aretin, gravé par Vandulken.

mier de ces peintres, mérite cependant de fixer l'attention du connoisseur. Car un célèbre physionomiste a dit que ce portrait donnoit une juste idée de la tête du Christ la plus parfaite qu'il eût encore vu ; et cette tête n'est cependant que celle du célèbre *Aretin*. Qu'on se rappelle ce que Socrate a dit de lui-même relativement à l'art physionomique.

Un Christ (1), avec une couronne d'épines, l'unique morceau qu'on voie ici du Corrège, est également digne d'admiration, si on se borne à le considérer sous le point de vue historique. Dans un autre temps, dans tout autre lieu que dans cette galerie, la Fuite en Egypte (2) du vieux Paul *Veronèse* (3), la *Didon* (4) de *Guercino* (5),

(1) Peint sur bois ; haut. 2 pieds 5 pouces, larg. 2 pieds ; demi-fig. grandeur naturelle. Voy. pl. 14, gal. Dusseld.

(2) Haut. 7 pieds 4 pouces, larg. 5 pieds 2 pouces ; fig. ent. petite nature. Voy. pl. 12, gal. Dusseld.

(3) Paolo Cagliari. Il naquit à Vérone en 1532. Le style de ses compositions fut toujours grand et noble ; son coloris est d'une fraicheur et d'une vérité admirables. Le Guide disoit que *s'il avoit à choisir parmi tous les peintres, il voudroit être Paul Veronèse*. Ses

l'*Annonciation* (6) du *Tintoret* (7), méri-

plus beaux ouvrages sont à Venise, à Gênes et à Paris. Il mourut dans cette première ville en 1588.

On trouve encore du même maître les tableaux suivans, dans la galerie de Dusseldorff.

Une jeune Fille se vouant au Martyre ; haut. 4 pieds 4 pouces, larg. 3 pieds 7 pouces ; fig. ent. environ demi-nature.

Le Centenier aux pieds de Jesus ; haut. 3 pieds 4 pouces, larg. 5 pieds 8 pouces ; fig. ent. demi-nature.

La Femme Adultère présentée à Jesus-Christ ; pendant du tableau précédent.

Jérôme dans le Désert ; haut. 2 pieds 1 pouce, larg. 2 pieds 6 pouces ; fig. ent. quart de nature.

L'Adoration des Mages ; haut. 2 pieds 9 pouces, larg. 2 pieds 1 pouce ; fig. ent. quart de nature.

(4) Haut. 3 pieds 8 pouces, larg. 5 pieds 3 pouces ; fig. vue jusqu'aux genoux ; grandeur naturelle. Voy. pl. 10, gal. Dusseld.

(5) François Barbieri, surnommé Guercino, parce qu'il étoit louche, naquit à Cento en 1590. Ce peintre n'imitoit que la nature ; aussi toutes ses compositions sont-elles d'un style pur et fier. Il travailloit très-vîte. Des religieux lui ayant demandé un tableau qui représentât l'Eternel, il le fit dans une nuit et aux flambeaux. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaisance, à Modène, à Reggio, à Milan. Il fut l'ami, le père des artistes de son temps, et mourut en 1667.

teroient aussi de fixer l'attention du voyageur : une *Vénus* endormie (1) de *Carlo Maratti* (2), deux Têtes du Guide, la Mère

(6) Haut. 5 pieds 5 pouces, larg. 9 pieds 2 pouces; fig. ent. grandeur naturelle. Voy. pl. 20, gal. Dusseld.

(7) Jacques Robusti, surnommé le Tintoret, parce qu'il étoit le fils d'un teinturier, naquit à Venise en 1552. Peu de peintres ont mieux entendu que lui la magie du clair-obscur. Ses chairs sont d'une fraîcheur et d'une vérité admirables. Il étoit si passionné pour la peinture, que souvent il offroit de faire des tableaux pour le déboursé de ses couleurs. Ce célèbre artiste travailloit souvent trop vîte ; aussi disoit-on qu'il avoit trois pinceaux, un d'or, un d'argent, un de fer. Ses plus beaux ouvrages sont à Venise. Il mourut en 1594. — On voit encore dans cette galerie deux autres tableaux du Tintoret.

Un Jesus en Croix entre les deux Larrons ; haut. 3 pieds, larg. 4 pieds 8 pouces ; fig. ent. sixième de nature.

Un Portrait d'un Sculpteur ; haut. 2 pieds 4 pouces, larg. 1 pied 11 pouces ; demi-fig. de grandeur naturelle.

(1) Haut. 4 pieds 6 pouces, larg. 3 pieds 1 pouce ; fig. ent. petite nature. Voy. pl. 9, gal. Dusseld.

(2) Né à Camerino en 1625. Il fut élève d'Andrea Sacchi. Ce maître est le dernier peintre célèbre de l'école romaine. Parmi ses ouvrages on distingue le Baptême de Jean dans l'Eglise de Saint-Pierre de Rome, et un autre tableau qu'on voit dans la galerie

des Sept Douleurs (1) de Cagnacci (2), et les Bergers (3) de l'*Espagnolet* (4), qui

Colonne. On lui doit en partie la conservation des sublimes ouvrages de Raphaël au Vatican, et de Carrache dans le palais Farnèse. Il a gravé aussi plusieurs estampes à l'eau-forte. Carlo Maratti mourut à Rome en 1713. La galerie de Dusseldorff offre un autre tableau du même maître. —Un Enfant endormi; haut. 1 pied 9 pouces, larg. 2 pieds 1 pouce; fig. ent. de grandeur naturelle.

(1) Haut. 3 pieds 3 pouces, larg. 3 pieds 8 pouces; fig. vue jusqu'aux genoux; grandeur naturelle. Voy. pl. 10, gal. Dusseld.

(2) Guide Caulassi, surnommé Cagnacci à cause de sa difformité, naquit à Castel-Durante en 1610, fut élève du Guide, et mourut à Vienne en 1690. —Forster n'a point parlé d'un tableau de Cagnacci qui se trouve dans la même galerie. —C'est une Madeleine portée au Ciel par un Ange; haut. 6 pieds, larg. 4 pieds 7 pouces; fig. ent. de grandeur naturelle.

(3) Haut. 3 pieds 1 pouce, larg. 3 pieds 11 pouces; fig. ent. demi-nature. Voy. pl. 6, gal. Dusseld.

(4) Joseph Ribeira, surnommé l'Espagnolet, parce qu'il naquit à Xativa en Espagne. Il s'attacha à imiter la manière de Michel-Ange de Caravage, et se plaisoit à représenter des sujets terribles; son style est pur, mais sa manière est souvent dure et heurtée.

sont

sont éveillés dans les champs par le concert des anges, devroient attirer aussi les regards des curieux. Mais je passe rapidement sur tous ces objets.

Tu connois la riche collection de dessins et de sculptures qui se trouvent rassemblés ici. Je l'ai reconnue pour être en partie celle que nous avions vue à *Manheim :* je te dirai seulement qu'on a mutilé un grand nombre de ces antiques : et l'on me soutiendra que nous ne sommes pas des barbares !

S'étant apperçu que la mollesse avoit flètri son talent, il quitta la maison d'un cardinal pour rentrer dans son premier état. Ses plus beaux ouvrages sont dans le palais de l'Escurial et à Naples. Il mourut dans cette dernière ville en 1656, âgé de 76 ans. — Le Roi Manassès en Captivité, que l'on voit à Dusseldorff, est encore de ce maître; haut. 2 pieds 11 pouces, larg. 2 pieds 4 pouces; demi-fig. de grandeur naturelle.

IXe LETTRE.

Aix-la-Chapelle (1).

Il a fallu s'arracher enfin des bras de nos amis, et après avoir voyagé toute la nuit au clair de la lune, nous sommes arrivés à Juliers (2).

Le pays est plat, il produit d'excellens grains; on trouve dans les environs des bois de haute-futaie remplis d'ormes, de chênes et de hêtres ; vers le fond de cette forêt, ou plutôt de ces bocages, sont enclavées plu-

(1) Long. 23, 55; lat. 51, 15. Située dans le cercle de Westphalie. Elle n'est ni forte, ni propre à être fortifiée. Cette ville réputée libre est la première des villes impériales. On sait que Charlemagne l'avoit choisie, à raison de la beauté du lieu, pour y établir le siége de son Empire.

La célébrité de ses eaux minérales y attire tous les ans un grand nombre d'étrangers. On compte cinq sources distribuées en sept maisons contenant trente-deux chambres à bain et cinq étuves. Les deux principales sont amodiées, par les magistrats, sept cents rixdales.

(2) Long. 23, 59; lat. 50, 51, 41. Ancienne et forte ville d'Allemagne, capitale du duché de ce nom.

sieurs villages, dont on n'apperçoit que les clochers. Juliers est une petite forteresse du genre de celles que l'on nomme *bicoque*. Si jamais on l'assiégeoit, et que l'ennemi plaçât son artillerie sur les hauteurs de Dusseldorff, elle ne pourroit pas tenir une heure.

Ces villages et ces hameaux offrent d'assez jolies maisons bien bâties et dont la plupart sont moitié pierre et moitié brique. Un pays est toujours florissant lorsqu'on ne froisse point la liberté du peuple par des ordonnances multipliées sous le prétexte usé de sollicitude paternelle, et qu'enfin l'on ne brise point son courage et son énergie par des impôts immodérés.

Le gouvernement de Berg et Juliers mérite les plus grands éloges, ne fût-ce que pour avoir observé avec soin cette maxime si connue, *mundus regitur parvâ sapientiâ* : un peu de sagesse suffit pour gouverner le monde.

Si les pasteurs d'hommes se donnoient, pour opérer le bien, la dixième partie des soins qu'ils prennent pour satisfaire leur ambition, leurs passions, leur avarice ; la misère et le crime, toujours si voisins l'un de l'autre, seroient bientôt exilés du sein

de la terre. Malheureusement l'égoïsme, un faux amour de gloire, et ce mépris stupide que la sottise et l'impuissance professent si ouvertement pour les lumières de la raison, sont pour l'ordinaire l'apanage de ces hommes qu'on nomme rois, princes, ministres, ou tous autres complices de la royauté. Eussent-ils même des vertus, s'ils ont de l'orgueil, il n'est plus de félicité publique. Malheureux est le peuple dont l'histoire se trouve dans celle de ses rois! Le monarque qui se contenteroit de faire le bien sans éclat ne fixeroit point l'attention de ses contemporains ni de la postérité, il ne jouiroit que de l'ineffable bonheur de voir autour de lui des hommes heureux et contens, de nourrir son ame du bonheur des autres; or, de tels alimens sont-ils faits pour celle des princes? « Le bien que j'ai fait ici, disoit la régente, » dans *Egmont*, se perd et devient nul pour » moi, précisément parce qu'il étoit celui » que j'avois dû faire ».

Les indigènes de ce pays emploient un idiôme encore plus plat que celui des paysans qui habitent au dessus de Cologne; et il m'a paru qu'il le devenoit davantage à

mesure que nous cessions de côtoyer les rives du Rhin. Les hommes de ces contrées sont bien faits, leurs traits sont prononcés, leur physionomie est remplie d'expression. Les femmes n'ont point les joues hautes, comme celles qui sont nées sur les bords supérieurs du Rhin, dans l'intérieur de l'Empire (1). Quelques-unes de celles que nous avons vues pourroient même servir de modèles à un peintre de l'école flamande, pour représenter à leur manière les nymphes et les divinités.

L'habitude du travail entretient la sobriété parmi les hommes, aussi sont-ils

(1) Les Ecossois et les Corses ont l'os de la pommette plus saillant et plus élevé que les Anglois et les Gênois. En général, ceux qui habitent les montagnes sont sujets à cette pro-éminence. Les Hottentots et même les Basters blancs ont aussi les joues très-élevées. Je ne prétends point insinuer ici le principe d'une identité absolue entre ces trois peuples. Je n'ai point voyagé chez les Hottentots; mais j'ai vu des Ecossois et des Corses, et leur ressemblance respective est frappante. Or, ceux qui établissent des rapports intellectuels sur des homogénéités organiques trouveront peut-être d'autres similitudes d'après l'histoire morale de ces peuples. C'est au philosophe à les comparer; c'est au physiologiste et au physionomiste à raisonner sur les causes.

mieux tournés que ceux du haut pays. L'humidité du terrein exigeant l'emploi absolu de leurs forces pour les travaux de la campagne, peut-être aussi le tempérament originel des bas-Allemands les rend en général phlegmatiques, indifférens, opiniâtres, peu sociables. J'ajouterai que la religion, du moins de la manière qu'on la leur présente, ne les excite pas à cultiver leur esprit, ni à se réveiller de leur apathie.

Le bien-être dont ils jouissent, et cette égale répartition des fortunes, fruit de leur indépendance, produit leur froideur pour les étrangers; souvent même ils la poussent jusqu'à la brusquerie et à l'inhospitalité. Ces bonnes gens ont si peu l'habitude, le métier de la politesse, que souvent ceux qui veulent montrer quelque savoir-vivre en donnent des atteintes si rudes et si peu ménagées, que je me suis félicité de n'avoir point joui parmi eux d'assez de considération pour être l'objet de leurs distinctions, de leurs invitations et de leurs flatteries.

L'uniformité des occupations relatives à la culture des terres, leur constante monotonie donnent à ces bons agriculteurs une si stupide partialité pour cette fonction,

d'ailleurs si intéressante et si noble aux yeux de la philosophie, que, faute d'avoir pu étendre le cercle de leurs idées, ils sont d'un orgueil et d'une vanité insoutenables, sur-tout lorsque par une suite d'expériences réitérées, ils parviennent à trouver quelques moyens d'amélioration pour la culture de leurs champs ; ils portent même si loin ce sentiment d'exclusion, qu'il produit pour l'ordinaire, chez eux, un engourdissement absolu de leurs facultés morales, qu'il faut cependant se garder de confondre avec cette paralysie d'ame et d'idées, résultat nécessaire d'une oisiveté corruptrice.

L'homme doué ou affligé de lenteur et d'insouciance, mais dont la tête n'est point oisive lorsqu'il s'agit d'alimenter lui et les siens, est au fond plus important, plus utile à l'Etat que celui dont l'ame est plus active et plus riche. Il est plus philosophe, plus moral, peut-être, s'il sait se tenir debout dans la catégorie où la nature l'a placé ; mais convenons que dans les villes de cette partie de l'Allemagne, où l'immoralité, la superstition, la corruption et la sottise s'identifient avec le flegme naturel

aux habitans, l'espèce humaine se trouve dans un état de dégénération révoltante.

Aix-la-Chapelle est très-agréablement située. Les côteaux qui l'environnent sont d'une belle forme, bien cultivés et couverts de bois en partie ; c'est pourquoi ils produisent sous chaque point de vue un effet également piquant et varié. Autour de la ville se voient de belles avenues ombragées de grands arbres. Certains quartiers sont bien bâtis. Son enceinte est très-considérable : autrefois elle contenoit plus de cent mille habitans, mais aujourd'hui ce nombre est réduit à trente mille. Quelle peut-être la cause de cette dépopulation accidentelle, me demanderas-tu ? J'ai fait souvent la même question. La seule réponse que j'ai obtenue est claire, quoiqu'assurément elle ne soit pas satisfaisante. On auroit bientôt fait si l'on vouloit rapporter l'histoire de tous les événemens aux vices évidens de la constitution et du gouvernement. Mais l'œil de l'observateur découvrira qu'il a fallu une complication de diverses causes opposées et coïncidentes pour opérer la décadence de cette ville, jadis si florissante. Remonter à l'origine première d'une semblable complica-

tion, ce n'est pas, tu en conviendras, une chose facile, sur-tout si l'on veut saisir le véritable point de la question (1).

Le lieu où Charlemagne résidoit, la ville

(1) Montesquieu pensoit que la dépopulation qui n'a pour cause que la peste, la guerre ou la famine, n'étoit point un mal sans ressources; mais il regardoit comme presque incurable, celle qui étoit occasionnée par les ravages du despotisme et l'empire des prêtres sur les laïcs. L'une est une maladie aiguë qu'il est possible de combattre par des remèdes actifs; l'autre est une phthisie, un *spleen* politique qui mine jusques dans ses sources le principe vital de l'Etat.

« Dans cette situation, continue-t-il, il faudroit » faire, dans toute l'étendue de l'Empire, ce que les » Romains faisoient dans une partie du leur: pratiquer, » dans la disette des habitans, ce qu'ils observoient » dans l'abondance; distribuer des terres à toutes les » familles qui n'ont rien; leur procurer les moyens de » les défricher et de les cultiver. Cette distribution de» vroit se faire à mesure qu'il y auroit un homme pour » la recevoir; de sorte qu'il n'y eût point de moment » perdu pour le travail ». Liv. 23, chap. 28.

Même sous l'empire du pouvoir arbitraire, les pasteurs d'hommes, qui n'ignoroient pas que la quotité de leurs richesses dépendoit du nombre des individus dont ils s'étoient constitués les propriétaires fonciers, cherchoient aussi les moyens de s'opposer aux funestes progrès de la dépopulation. Les intendans avoient ordre de se rabaisser jusqu'à invoquer les lumières de la phi-

où tant d'empereurs ont été couronnés (1), fut long-temps le siége des arts et des professions utiles, ainsi que la métropole du commerce ; alors elle étoit le point central où des hommes de toutes les classes accouroient des divers points de l'Empire pour discuter leurs intérêts, où par une continuelle réaction, des flots d'or venoient sans cesse se réunir à la masse, pour delà se ramifier et acquérir un nouveau degré d'accélération et de vîtesse.

losophie, sur cette branche si importante du revenu de nos maîtres.

Le philanthrope *abbé* Saint-Pierre, qui *rêvoit* sans cesse au bonheur de tous, mais qui, malheureusement pour l'humanité, comptoit aussi les rois au nombre des hommes, cherchoit et trouvoit toujours des remèdes partiels pour chaques maux en particulier.

« Cependant, dit Rousseau, il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcère qui vient sur le corps » d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les » produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre » pour l'agriculture, je n'en veux pas davantage ; cela » seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long» temps ». Emile, liv. 5.

(1) D'après la bulle d'or, le couronnement du roi des Romains doit se faire à Aix-la-Chapelle ; mais depuis Charles V, aucun de ces princes n'y a été couronné.

Aujourd'hui tout cela est bien changé. Le commerce d'Aix-la-Chapelle n'est plus même favorisé par la présence des empereurs à l'époque de leur couronnement, encore moins par un séjour de quelque durée. Autour d'elle se sont élevées, peu-à-peu, d'autres villes. L'industrie et la liberté, compagnes toujours inséparables, ont acquis en assez peu de temps à la plupart de ces nouveaux établissemens, ce degré d'opulence et de population, dont elles sont la source bienfaisante. Le commerce a coulé par d'autres canaux. Les lumières de la raison se sont étendues, l'opinion s'est formée, et sans le poison froid de la superstition, elle eût même étendu plus loin ses conquêtes.

Lorsque l'intolérance catholique eut allumé ses torches, et aiguisé ses poignards contre ceux qui professoient des dogmes différens, et que les non-conformistes eurent été privés de divers privilèges ; lorsque le ridicule despotisme des jurandes se fut réuni à toutes ces causes, il en résulta l'oisiveté, la mendicité, et enfin la dépopulation graduelle de l'ancien séjour de Charlemagne. Quel est le peuple ou le pays qui

pourroit résister à tant d'ennemis combinés ? Sans liberté, ou sans amour pour la liberté, les corps politiques s'affaissent malgré l'apparente prospérité dont les fait jouir un luxe menteur qui, bien analysé, n'est que la mesure de la pauvreté publique.

Les désordres occasionnés par les vices du gouvernement d'Aix-la-Chapelle sont portés, depuis trois ans, à leur comble. Enfin les deux partis ne cessant de combattre à force ouverte, une commission impériale a été établie dans la louable intention de réprimer les abus. Cinq cents hommes de troupes du Palatinat ont été envoyés dans la ville pour y ramener le calme, et y faire exécuter les ordonnances des commissaires. Cette commission s'est assemblée dans la même salle, où fut conclu, en 1748, le célèbre traité connu sous le nom de *traité d'Aix-la-Chapelle*. Espérons qu'elle atteindra bientôt le but qu'elle se propose: car les Aixois doivent être fatigués de leurs propres folies. A mesure qu'ils se rapprocheront du centre, ils sentiront les conséquences dangereuses de la désunion qui règne dans leur enceinte, et seront moins éloignés d'accepter des conditions

qui soient de nature à opérer une réconciliation durable.

On croiroit au premier coup-d'œil que les frais nécessités par l'entretien de la garnison, les procédures, les discussions de toute espèce, auroient lassé la bourgeoisie, et l'eussent portée à un accommodement. Mais cette dépense, qui s'élève à cent mille florins, influence d'autant moins l'esprit de parti, qu'on s'est déjà préparé à en faire retomber le fardeau sur la génération suivante.

Il existe cependant un moyen plus puissant sur les esprits que l'intérêt même, c'est l'empire de la vérité. Il est à présumer que la sévère impartialité de M. Dohn, qui lui a mérité la confiance des deux partis, produira l'effet qu'on en doit attendre, et que son nouveau plan pour l'amélioration de la constitution aixoise servira non-seulement de base à une conciliation générale, mais qu'il sera même accepté dans tous les articles essentiels. Applanir les difficultés, corriger les vices du gouvernement, c'est peut-être un problême dont la solution surpasse les forces de la majeure partie des réformateurs politiques. S'il survient la moindre lacune,

si les liens de la société sont rompus ou relâchés un seul instant, il faut recommencer l'ouvrage comme s'il n'eût jamais existé.

Cependant ces rapports, qui lient les hommes entr'eux, sont trop compliqués, et leurs esprits sont assujettis à trop de modifications locales, pour qu'il ne résulte pas des meilleures choses qu'on leur présente une foule de défectuosités, et même une certaine portion de vices essentiels. Mais la plupart des hommes prennent rarement la peine de réfléchir sur la dissolution graduelle des constitutions, et on ne veut pas concevoir que pour opérer l'extirpation d'un grand abus, et pour améliorer certaines branches d'administration, le véritable législateur doit opérer en grand, et réformer non partiellement, mais simultanément les vices du corps politique.

On ne transige point avec les passions des hommes, encore moins avec l'égoïsme. Là où il règne, là où il veut toujours donner des loix, réside le continuel danger que l'injustice n'arrache une aveugle sanction, et ne pèse alors perpendiculairement sur le peuple : lorsqu'on l'a réduit au déses-

poir, de quel droit oseroit-on exiger de lui des actes de cette molle retenue que le despote insolent nomme modération, et qui n'est jamais que la vertu de l'impuissance?

Mais pour en revenir aux deux partis qui divisent Aix-la-Chapelle, une sage et mutuelle transaction, si la commission peut l'obtenir, pourra produire alors une réconciliation durable. La difficulté est de savoir comment la voix de l'équité pourra se faire entendre à travers le tumulte des passions. Ceci dépend d'une foule de circonstances qui, elles-mêmes, tiennent à la nature morale de l'homme, et cette nature impérieuse se laisse-t-elle jamais assujettir à aucune règle? La sagesse humaine influence si rarement la destinée des habitans de la terre. Hélas! nous ne sommes que les esclaves de la nécessité. Mais que de bien, ou pour mieux dire, que de consolation peut répandre sur la terre l'homme vertueux, désintéressé, celui dont l'unique but, la seule envie est de tout rapporter au bien général; qui, pour l'opérer, combine les résultats de toutes les théories, et se trouve l'organe politique de ses concitoyens, dont il apprécie les intérêts divers! Un tel homme, un tel mi-

nistre du peuple peut non-seulement changer les symptômes, mais encore faire disparoître le mal, et placer ainsi dans leur apogée les intérêts et la gloire de son auguste client.

Au surplus, ce n'est point d'après les principes d'une théorie fugitive, qu'on peut se soustraire au *compendium* philosophique; c'est au temps et aux circonstances à prononcer sur la nature et les avantages de la réconciliation nouvellement présentée aux Aixois. La théorie est dans tous les genres, ce qu'indique son nom, un être de raison d'une essence trop délicate, pour qu'il soit possible d'en prévoir abstractivement les effets. L'expérience, au contraire, est un corps palpable et sensible qu'il faut même revêtir de l'étoffe la plus ordinaire, la plus matérielle, afin qu'il n'en soit que plus facile à saisir et plus conforme à la nature de nos sens.

Ne crois pas cependant que je veuille médire des théories en général, ni de ce sentiment exquis qui fait qu'on pressent la perfection que nous ne pouvons atteindre. Ce n'est point avec la sensibilité que tu me connois pour les arts, qu'on peut professer un tel vandalisme. Certes, personne n'est plus

convaincu

convaincu que moi de l'imprescriptible nécessité d'ouvrir son ame à ces appercevances fines et déliées, heureux résultats d'une théorie savante et profonde, sans lesquels nous retomberions bientôt dans un degré d'*inconceptibilité* intuitive, entiérement contraire à notre destination.

La liberté, les loix sont le sanctuaire de l'humanité. Grand Dieu! dans quel état d'opprobre et d'avilissement étoient tombés les hommes! Combien étoient-ils incapables de concevoir la dignité d'un être libre et pensant, jusqu'à l'époque sacrée où ils ont su se pénétrer enfin de ce noble et sublime principe: *fiat justitia, pereat mundus*, que la justice soit, périsse plutôt le monde!....

La condition de ces sauvages incivilisés, mais fiers, justes, sensibles à l'offense, et la repoussant avec cette énergie première qui caractérise l'homme de la nature, est sans doute préférable à une telle dégradation. Les principes des *niveleurs* tendoient à enlever à l'humanité les avantages de la culture morale, quoiqu'ils fussent préférables, dans leur origine et dans leur but, à ceux du jurisconsulte ordinaire, qui se forme

toujours de l'espèce humaine une idée trop rétrecie.

Les quatorze jurandes d'Aix-la-Chapelle doivent être conservées, si l'on ne veut pas que cette scission si redoutée s'accomplisse au détriment de toute industrie et du succès des fabriques. Le mieux seroit de statuer que les jurandes même s'entr'organisassent, afin de produire une représentation uniforme.

Autrefois, les bourgeois d'Aix-la-Chapelle qui sont inscrits dans les jurandes étoient tyrannisés par des bourgmestres inamovibles. Vers le milieu du quinzième siècle, ils obtinrent le droit de choisir leurs magistrats. Mais bientôt on trouva le moyen d'entraver le choix annuel ; et même la loi qui portoit que personne ne pourroit être bourgmestre durant deux années de suite, fut si habilement éludée que le même homme restoit en place vingt ou trente ans consécutifs. Cet abus subsisteroit même encore sans l'affaire des jurandes.

Il fut statué alors que chaque corps de métier choisiroit quatre conseillers ; et de cette manière l'intrigue a beau jeu, vu l'inégalité qui existe dans le nombre des votans.

La mercerie, par exemple, en compte plus de douze cents, et les ouvriers en cuivre ne sont que douze en tout. On voit combien il est facile d'acheter, dans cette petite jurande, la pluralité des voix, et de se moquer ensuite de celle de la bourgeoisie. Ce n'est pas un moindre défaut de la constitution qu'une grande partie du peuple ne soit représentée au conseil que pour la forme et soit réellement exclue de toute représentation au pouvoir législatif. Or, il en résulte qu'il existe encore de nombreuses corporations qui, dans le fait, ne choisissent aucun représentant, puisqu'elles ne sont point comprises dans les quatorze jurandes ci-dessus désignées. Mais elles s'en dédommagent en exerçant un despotisme commercial qui accélère la chûte des fabriques.

Les jurés, qui ne sont point au nombre des législateurs, contraignent chaque artisan à se borner à quatre métiers, et même à quatre compagnons. Ce réglement interdit au fabricant la liberté d'employer l'ouvrier laborieux, simple et habile; il se voit contraint, lorsqu'il ne peut s'établir hors des murs de la ville, de distribuer sa laine à

des paresseux ou à des hommes souvent ineptes et fripposs.

De cette distinction entre les jurandes et les autres corps de métiers, ainsi qu'avec les protestans qui cependant sont pour la majeure partie fabricans de draps, quoique moins encouragés que les catholiques, résulte l'établissement des marchands de draps proprement dits, qui se sont appliqués à en fabriquer avec des laines souvent acquises par des voies de fraude. Sous le prétexte de racheter leurs propres laines, plusieurs fabricans font à découvert le trafic des matières premières que leur procurent certains ouvriers voleurs, corrompus par la sévérité de l'esprit de jurande, la mollesse de la police et celle du conseil. Les loix repressives sur le vol des laines sont entiérement tombées en désuétude. La ville ne surveille en aucune manière le maintien de la propriété des marchandises fabriquées dans l'enceinte de ses murs. Elle prétend au contraire, dans les faillites, un droit de préférence qui lui ôte nécessairement tout crédit. Elle s'est encore avilie depuis peu, en tolérant des jeux de hasard. On y souffre

le biribi et l'on y protège l'usure. Tant de dépravation est cause que la prospérité de l'Etat disparoît comme un songe lorsqu'une commotion telle que celle de 1786 dessille les yeux des peuples aveuglés.

L'établissement continuel de nouvelles fabriques à Aix-la-Chapelle faisoit espérer des avantages capables de remédier à de tels inconvéniens ; mais l'on n'a pas réfléchi que l'unique encouragement dont les manufactures soient susceptibles consiste dans la facilité de louer à juste prix des emplacemens également vastes et commodes.

Le nombre prodigieux d'étrangers qui viennent tous les ans pour profiter des avantages réels ou présumés de ses eaux minérales a encore contribué à éblouir le gouvernement. La circulation des espèces, le débit des marchandises produit par les buveurs d'eau, l'impulsion que la présence des étrangers communique aux indigènes, les plaisirs au moyen desquels on abrège la durée du temps, le jeu qui enivre parce qu'il est le masque de la richesse ; tout, enfin, contribue à plonger les habitans de cette ville dans l'illusion d'une félicité factice, mais dont le réveil sera terrible.

Déjà même le bourg de *Burscheid*, situé aux portes de la ville, lui enlève beaucoup de monde. La salubrité de l'air, la beauté du paysage, la douceur et l'aisance des mœurs y attirent un grand nombre d'étrangers, vu que sa proximité avec la ville leur offre toutes sortes de commodités sans les astreindre à aucun inconvénient. Cependant cette rivalité entraîneroit peu d'inconvéniens si elle n'étoit alimentée par l'établissement de plusieurs fabriques.

Les hommes probes et entreprenans, qui ne veulent plus être insultés par les jurandes, ni hasarder leur crédit en fabriquant de mauvais draps, se retirent journellement d'Aix-la-Chapelle, et vont dans les pays circonvoisins, soit sur le territoire hollandois, soit dans l'Empire; par-tout, en un mot, où ils trouvent des moyens d'améliorer leurs fabriques, et où ils ne connoissent d'autres limites que la mesure de leurs forces et le cercle de leur pouvoir.

A Burscheid, Vaals, Eupen, Monjoie, Verviers, et sur-tout dans le Limbourg, s'élèvent un grand nombre de fabriques dont quelques-unes rapportent annuellement un demi-million, et qui ont des

comptoirs à Cadix, à Constantinople et à Smyrne, d'où ils tirent des laines d'Espagne qu'ils échangent ensuite ici contre de superbes draps.

Les rues d'Aix-la-Chapelle fourmillent de mendians, et la corruption des mœurs est portée au plus haut degré dans la portion la plus pauvre du peuple. Les enfans deviennent des voleurs de laine, des oisifs, des joueurs de biribi, et, en conséquence, l'espèce d'hommes la plus vile et la plus corrompue.

Les législateurs devroient bien s'occuper, ainsi que l'ont fait ceux des temps anciens, à rechercher les causes de tous ces désordres. Car, enfin, il est plus facile de diriger des hommes grossiers dans le sentier de la vertu, que d'y ramener ceux qui se sont dégradés par l'habitude du crime. Or, il est incontestable qu'une sage constitution pourroit atteindre ce grand et noble but.

Si la ville d'Aix-la-Chapelle agrée le plan de réforme qu'on lui présente, elle y trouvera immanquablement le rempart de sa liberté par l'art que le législateur a eu d'établir dans toutes les parties du corps politique ces contrepoids, cet équilibre si

nécessaires, et sans lesquels les Etats n'ont jamais qu'une grandeur factice et mensongère. Ah! cher ami, qu'il doit être doux le repos de l'être sublime et sensible qui a su créer dans un Etat frappé de paralysie par le despotisme et la superstition, des forces nouvelles, de nouveaux organes, et y régénérer les principes d'une sainte et bienfaisante liberté!

Xe LETTRE.

Aix-la-Chapelle.

Burscheid (1) est situé à l'orient d'Aix-la-Chapelle. On y arrive par une promenade agréable. Le premier objet qui frappe les yeux est une riche abbaye, bâtie dans un site riant, dont tous les dehors annoncent l'ancienne magnificence monacale. Près de-là, un petit bois planté le long d'un étang embellit ce charmant paysage. Insensiblement on arrive dans un vallon étroit, entouré de collines couvertes d'arbres, et où

(1) Les eaux de ce village sont plus chaudes que celles d'Aix-la-Chapelle.

se trouvent plusieurs sources chaudes qu'on découvre de loin à la vapeur qui s'en exhale. En se promenant près de cette agréable chaîne de bassins ombragés de verdure, on apperçoit les ruines romantiques du vieux château de *Frankenberg*. Dans l'intérieur des murs est une auberge qui sert d'asyle aux baigneurs égarés. Ils y trouvent des rafraîchissemens de toute espèce, et y jouissent en même temps d'une vue délicieuse. Mais le charme de ce séjour est un peu troublé, lorsqu'on réfléchit que dix personnes, atteintes du spleen, s'y sont noyées dans l'espace de huit ans. En vain j'ai cherché à démêler par quelle étrange bizarrerie des sites aussi variés, des ombrages si frais, un paysage si riant, si pittoresque, au lieu de produire des sensations douces, ont pu occasionner des effets si contraires. Il faut, sans doute, en attribuer la cause à l'établissement de certains jeux de hasard qui, depuis le moment où ils ont été prohibés à Aix-la-Chapelle, se sont réfugiés à Burscheid où ils semblent avoir acquis une fureur nouvelle.

Les étangs sont soigneusement entretenus, parce qu'ils sont de première nécessité

pour les fabriques d'aiguilles (1) que l'on a établies à Burscheid. Nous avons examiné,

(1) Le lecteur me saura gré, sans doute, de suppléer à ce que ne dit point Forster, et de donner ici une idée rapide de la fabrication des aiguilles ; car j'ai remarqué en général que les objets les plus usuels sont toujours les moins connus.

La première opération consiste à faire chauffer les fils de fer, afin de les étirer, de les arrondir, de les rendre plus malléables, et de faire disparoître plus aisément les angles au moyen du martinet; ensuite on les amincit en les passant graduellement par les trous inégaux d'une filière. Ceci se nomme le *tréfilage* ; et l'on appelle dégrossir, l'action de passer ces fils de fer par le trou le plus large.

A chaque tréfilage on graisse ces fils avec du lard; ensuite l'ouvrier coupeur, assis sur son banc, débite ces fils en sections égales ; et l'on appelle *palmer*, l'action de les prendre quatre à quatre : puis on les fait chauffer une seconde fois, et l'ouvrier *perceur* forme le *chas* avec un poinçon et d'un seul coup de maillet.

Alors l'ouvrier troqueur s'en empare, les pose sur un bloc de plomb, et, avec un autre poinçon, fait disparoître la petite cédille d'acier restée dans l'œil de l'aiguille. Un autre ouvrier les évide et pratique avec une lime le petit chanfrein ou rainure qui borde les côtés du chas.

Il forme en même temps la pointe avec une lime, et dresse le corps de l'aiguille.

Vient ensuite la trempe, et cette opération est la plus

avec cette attention scrupuleuse qu'inspire à tout être penseur l'intéressant spectacle

délicate de toutes. L'ouvrier trempeur les arrange sur un fer recourbé à l'une de ses extrêmités ; ainsi disposées, il les fait rougir à un feu de bois. Son art consiste à bien connoître à leur couleur le degré de feu qui leur convient, et alors il les jette subitement dans des vases remplis d'eau froide.

Puis il les en tire pour les mettre dans une poële sur un feu plus ou moins violent, à raison de leur grosseur, et cette seconde façon s'appelle la *recuite ;* c'est d'elle que dépend la bonté de l'aiguille.

Cette opération une fois terminée, on procède à la polissure ; et avant qu'on eût trouvé la machine dont parle Forster, on en faisoit des rouleaux d'environ 15,000, qu'on lioit fortement par les deux bouts après les avoir enveloppés dans un treillis chargé de poudre d'éméri arrosée d'huile ; on les rouloit ainsi durant un jour ou deux sur la table à polir.

Lorsque ces rouleaux sont suffisamment sassés, on les délie, et on verse les aiguilles dans une eau de savon, afin d'enlever le cambouis ; cette opération s'appelle la *lessive*. Pour les ressuyer on les jette dans une boîte remplie de son, suspendue à une poulie, afin de les vanner jusqu'à siccité absolue. Puis le trieur rejette celles qui ont été bosselées ou avariées durant la polissure. Il les détourne, c'est-à-dire qu'il les range toutes, la pointe du même côté.

Enfin, l'ouvrier affineur termine la pointe en la présentant à une petite meule qu'il fait tourner au moyen

des créations de l'industrie, les diverses parties de cette manufacture, sur-tout la meule à polir, qui, au moyen d'un ressort adapté à une roue hydraulique, met en mouvement tous les appareils nécessaires. Un grillage perpendiculaire s'élève du moyeu, et, se joignant à un mouton placé horizontalement au second étage, reçoit ainsi le mouvement d'un balancier. Les aiguilles, enveloppées d'un treillis épais, sont posées entre des couches d'un sable aigu que l'on remplace par des sciures lorsqu'il s'agit de donner le dernier poli. Cependant le mouton en se balançant tire une grille horizontale suspendue à des crochets. Deux rouleaux placés sous chaque grille reçoivent un mouvement semblable, et contiennent chacun trois cent mille aiguilles.

Burscheid occupe, proportion gardée,

d'un rouet, tandis qu'un autre ouvrier les essuie avec un linge sec, ou légérement imbibé d'huile. On les compte, on en forme des paquets plus ou moins considérables.

Il existe vingt-neuf espèces d'aiguilles différentes, et neuf destinées aux diverses opérations de la chirurgie.

plus de fabricateurs de draps qu'Aix-la-Chapelle. La plus considérable de ces fabriques, appartenant à M. Lowenich, est située dans un emplacement vaste et d'une belle distribution. Ses draps sont plus estimés que les autres. Ici, comme à *Waals* et à Aix-la-Chapelle, on ne fabrique des draps que d'une seule couleur, ensuite on les teint; tandis qu'à *Verviers* et dans les environs on ne fait que des draps mêlés, et dont les laines sont déjà teintes. Ceux de vigogne (1) se fabriquent sur-tout à Monjoie.

(1) Le vigogne est un animal à laine qui appartient uniquement au nouveau continent, et qui ne se trouve pas sur l'ancien. Cet animal dans l'état de domesticité se nomme *pacos*. Il est au lama (le chameau du nouveau monde) ce que l'âne est au cheval.

Or, le lama est un animal sans cornes, bisulque, ruminant et portant laine: il est haut d'environ quatre pieds et demi, sa longueur est de cinq à six; son cou seul a près de trois pieds de long. Sa tête qui est petite en proportion du corps, tient un peu de celle du cheval et de celle du mouton. Ses pieds sont fourchus comme ceux du bœuf, mais ils sont surmontés d'un éperon en arrière qui aide l'animal à se retenir, et à s'accrocher dans les pas difficiles. Sa queue a huit à dix pouces de longueur, menue et un peu relevée. Il est couvert d'une laine courte sur le cou, le dos, la croupe

Le commerce des draps unis offre beaucoup plus de sûreté, parce qu'ils sont moins

et la queue, mais fort longue sous les flancs et sous le ventre.

Les *pacos* sont plus petits et moins propres au service, mais plus utiles par leur dépouille. La longue et fine laine, dont les vigognes ou *pacos* sauvages sont couverts, est une marchandise de luxe aussi chère, aussi recherchée et aussi précieuse que la soie. La toison des *vigognes* est de couleur rose sèche, un peu claire, et cette couleur naturelle est si fixe qu'elle ne s'altère pas sensiblement sous la main de l'ouvrier. Le castor du Canada, la brebis des Calmouks, la chèvre de Syrie ne fournissent pas un plus beau poil ; et la laine de vigogne forme seule une branche considérable dans le commerce des Indes espagnoles. On compte trois sortes de laines de vigognes, la *fine*, la *carneline* ou *bâtarde*, et le *pelotage*.

Celles du Pérou sont les plus estimées ; elles sont d'une couleur fauve, beaucoup moins chargées de parties hétérogènes, et par conséquent sont sujettes à un moindre déchet que celles de Buenos-Ayres, qui perdent quelquefois moitié lors de leur apuration. Elles sont mêlées pour l'ordinaire de touffes blanchâtres qui se trouvent sous le ventre et les cuisses de l'animal. Ces parties blanches jaunâtres sont beaucoup moins fines que les autres, mais également susceptibles de prendre toutes sortes de couleurs.

En 1774, cette matière étant tombée à un prix très-bas, mon digne et vertueux ami, Alexandre Breton, fit

assujettis à l'empire de la mode, et que l'on peut calculer constamment sur leur durée

fabriquer le premier dans Paris une pièce de drap de vigogne en couleur naturelle; cet essai ayant réussi, au-delà même de ses espérances, lui donnoit des droits aux encouragemens du ministère; mais il n'en obtint aucun, parce qu'il étoit trop pur, trop désintéressé pour flatter les inspecteurs généraux du commerce.

Il fit teindre diverses pièces de vigogne en bleu foncé, bleu de ciel, cramoisi, violet fin, et écarlate. Ces couleurs riches réussirent toutes également bien. La laine de vigogne qu'on préféroit dans la bonneterie à celle des *pacos*, parce qu'elle n'est point comme cette dernière chargée de longs poils droits, est tellement propre à faire des draps, que même on en peut fabriquer de première qualité avec la partie la plus déliée des touffes blanchâtres.

Si le gouvernement lui avoit facilité les moyens d'établir en grand une manufacture de draps de vigogne, il auroit pu les fabriquer, vu la modicité de la main-d'œuvre d'alors, au prix marchand de 60 livres l'aune.

Ces draps, au surplus, ne peuvent être comparés à aucun autre, parce que le vigogne est d'une nature différente de toutes les laines d'Europe.

Je tiens en partie tous ces détails de l'honnête et sage négociant que je viens de citer. Bon mari, bon père, bon ami, philosophe-pratique, patriote par sentiment et par conviction, ce sont de tels hommes qui font la richesse des Etats, toutes les fois que la vertu

et leur consommation. Si on observoit à Aix-la-Chapelle les ordonnances d'une manière stricte, on n'y fabriqueroit cette espèce de draps qu'en laine d'Espagne. A Waals la chaîne et la trame sont de laine de vigogne, et non la trame seule comme dans les autres fabriques allemandes.

Le fabricant tire immédiatement de l'Espagne cette matière première. La laine la plus fine vient de Bilbao, à cause de la proximité avec les excellens pâturages des Asturies et de Léon. Les laines de qualité inférieure viennent de Cadix. Après être arrivées à Ostende, on les embarque sur des canaux jusqu'à Bois-le-Duc, et delà jusqu'à Aix-la-Chapelle.

Ici on la lave dans des fosses murées d'où on peut tirer à volonté l'eau fétide. Pour éviter toute fraude de la part des ou-

est à l'ordre du jour. J'ai vu ce citoyen respectable au milieu de huit cents ouvriers dont il étoit le père et l'ami, oublier ses intérêts et ne s'occuper que des leurs. Aussi la destinée, moins aveugle qu'on ne pense, en punissant par de stériles richesses le négociant dont l'industrie usuraire compte avidement les heures du pauvre, a-t-elle donné à celui-ci pour récompense les trésors d'une heureuse médiocrité.

vriers, on a établi cette blanchisserie dans des endroits fréquentés et dont l'accès est libre. Mais sitôt qu'on cesse de prendre cette précaution, comme par exemple à Aix-la-Chapelle où il est souvent permis de laver durant la nuit, on ne peut même, avec la plus exacte surveillance, empêcher la dilapidation d'une partie considérable de la laine confiée à l'ouvrier, qui parvient toujours à en dérober au fabricant une assez grande quantité.

Cette laine une fois épurée est distribuée dans les campagnes pour y être filée. Les Limbourgeois et les Flamands sont principalement employés à cette besogne par les fabricans d'Aix-la-Chapelle et ceux des environs. Dans le duché de Juliers où l'on s'occupe plus particuliérement des travaux de l'agriculture, les paysans ont les mains trop rudes pour donner au fil la finesse nécessaire. Le soin du bétail dans les gras pâturages de Limbourg, où la principale occupation du paysan consiste à faire du beurre et du fromage, entretient au contraire une souplesse habituelle dans les doigts ; aussi est-ce toujours à des femmes ou à des enfans qu'on a soin de confier les

filatures les plus déliées. Un examen réfléchi du climat, du sol, des habitudes journalières des hommes et du genre d'industrie qu'ils professent, seroit d'autant plus intéressant, que souvent le succès des plus grandes fabriques dépend des données qui en résultent. Les spéculateurs, par exemple, ont observé qu'à Berlin le soldat est infiniment plus propre à la filature que le paysan de la Poméranie. Si l'on vouloit étendre cette observation, il en résulteroit ce principe : que plus les hommes concentreront leurs forces dans l'exercice d'un art, plus cet art acquerra de perfection.

Il est donc incontestable que l'art de la filature pourroit se perfectionner par un établissement où les fileurs fussent à la fois abrités, chauffés, éclairés ; où l'on trouvât, en un mot, assez d'avantages pour qu'une classe d'hommes laborieux pût s'adonner exclusivement à cette occupation. Ceux des ouvriers qui s'y livreroient durant un certain nombre d'années parviendroient nécessairement à manier la laine avec plus de dextérité que ceux de leurs compagnons qui ne voient dans ce travail qu'une simple occupation précaire. Le filage seroit

plus parfait, et le déchet moins considérable.

Mais, me dira-t-on, comment concilier ce projet d'établissement avec l'intérêt des habitans des campagnes, puisqu'en le réalisant on leur enlèveroit le profit qu'ils retirent de leur fuseau? Loin de résoudre cette difficulté, je répondrai que cet exemple doit être placé parmi le trop grand nombre de ceux qui prouvent que la misère dans laquelle languit cette classe d'hommes si précieuse que l'arrogant et dur habitant des villes nomme des villageois, des paysans, sera toujours le plus invincible de tous les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'industrie.

On s'étonne de ce que cet indigne abus n'est point encore détruit, la raison en est simple; on n'emploie contre lui que des palliatifs. Or, si l'on joint à cette absurde et barbare insouciance des ministres pour tout ce qui concerne les intérêts et la félicité du cultivateur, ce système d'artifices au moyen duquel les financiers, les prétendus hommes d'Etat traitent la masse respectable du peuple comme les planteurs

traitent les nègres (1) disséminés sur les plantations de l'autre hémisphère, on cessera de s'étonner et de leur misère et de l'abrutissement dans lequel ils sont tombés.

Par-tout où les fabriques ne sont pas l'ouvrage de l'industrie libre et spontanée des citoyens, mais où elles sont au contraire le produit des spéculations financières du gouvernement, on n'obtiendra qu'une indus-

(1) J'ai vu agiter en Angleterre la question suivante : Est-il plus avantageux pour le planteur de bien traiter ses nègres, de les bien nourrir, de les bien vêtir, de ne les point accabler sous le faix du travail, et de prolonger ainsi la durée de leur existence ; ou, vaut-il mieux les mal nourrir, exciter leur activité par l'excès des mauvais traitemens, et augmenter ses profits même en abrégeant, par un travail forcé, le cours ordinaire de leur vie ? D'après l'expérience et des relevés comparatifs très-exacts, on décida pour l'affirmative en faveur de cette dernière proposition.

Juste et bon Whitebread, malgré tes éloquens discours, l'on s'occupoit froidement de semblables calculs, et la chambre des communes sourioit de ta *noire humanité*.

Inhumana crudelitas, *perfidia plus quàm punica !*...

Sallust. Jugurth. 108.

trie timide, incomplète, et qui ne peut jamais être que le résultat des impuissantes convulsions de la misère et du besoin.

Autre erreur, autre inconvénient ; souvent on commence par où l'on devroit finir. J'en pourrois citer plusieurs exemples, mais je n'en rapporterai qu'un seul qui est relatif aux manufactures de coton. On s'est procuré des couleurs, des presses, et l'on n'a point songé à se pourvoir de bon filage. Ces fautes qui décèlent l'ignorance des administrateurs sont cependant encore moins impardonnables que la sottise de ceux qui introduisent dans des Etats, dont la population est médiocre, des machines dont l'effet nécessaire est d'ôter à un grand nombre de bras la possibilité de s'occuper. Partout où l'industrie ose se montrer, jamais on n'a formé de semblables plaintes. Le spectacle ravissant de l'activité sera toujours l'apanage exclusif d'un peuple libre.

Les exactions ecclésiastiques et oligarchiques ont banni l'industrie hors des murs d'Aix-la-Chapelle. Les protestans, privés de plusieurs prérogatives civiles, lassés de l'arbitraire des jurandes, ont trouvé, à une

lieue de la ville, sur le territoire hollandois, et le libre exercice de leur culte, et le moyen de tirer de leurs richesses et de leur industrie tout le parti qu'ils pouvoient en attendre. On voit maintenant à *Waals* cinq communions différentes, catholiques, luthériens, réformés, juifs et mennonites (1).

(1) Sorte d'anabaptistes, ainsi nommés à cause de Mennon-Simonis leur chef. Ce Mennon étoit originairement un pauvre curé de la Frise. Deux frères, Ubbo et Théodore-Philippe, l'engagèrent à quitter sa cure pour se faire évêque des nouveaux anabaptistes réformés. Il servit sa secte avec tant de zèle, que bientôt il s'acquit un grand nombre de partisans en Frise, en Westphalie, en Gueldre, en Hollande, et dans le Brabant.

Ce réformateur prêcha vivement contre le baptême des enfans, et en faveur de la réitération dans les adultes. Il nioit que J. C. eût reçu sa chair de la Vierge Marie, et soutenoit que son corps procédoit également du Père et du Saint-Esprit.

Des milliers d'hommes disputèrent gravement et long-temps sur toutes ces puérilités; ils s'excommunièrent, se persécutèrent, firent des malheureux et le furent. Ceci est l'histoire de toutes les sectes, soit religieuses, soit prétendues philosophiques.

Mennon-Simonis mourut en 1565. Le recueil de ses ouvrages a été publié à Amsterdam en 1681. Voy. Pluquet, Tom. I, pag. 295.

qui, toutes, révèrent en paix le Dieu dont ils suivent le culte. Chaque habitant, à l'exception du cens, ne paie aucun autre impôt sous quelque dénomination que ce puisse être. Cette disposition, que la république de Hollande a introduite dans tous les pays de sa domination, a rendu en peu de temps ce petit village l'asyle de la paix et de l'industrie.

Entr'autres établissemens, on distingue celui de M. Clermont dont les fabriques, tant à *Waals* qu'à Aix-la-Chapelle et à Burscheid, occupent environ cent soixante tisserands. Telle est, en un mot, la magique influence de la tolérance et de la liberté, qu'un petit village, obscur dans son origine, est devenu assez florissant dans l'espace de trente ans, pour que les cinq communions dont je t'ai parlé aient pu s'y organiser. Par-tout où l'on porte ses regards, on apperçoit de vastes édifices destinés aux fabriques. Celles de M. Clermont peuvent justifier la devise qu'il a placée au dessus de la porte principale de sa maison : *Spero invidiam.* Nulle autre épigraphe, sans doute, ne pouvoit exprimer avec plus de précision et de vérité ce qu'en général

les hommes réservent à l'industrie, au savoir, au jugement, à l'expérience et à la probité réunies.

On trouve encore ici d'autres manufactures de draps, d'aiguilles, etc. La majeure partie de ces draps passent dans le Levant; aussi sont-ils tous d'un tissu léger, fin et moëlleux. Nous en avons vu qui différoient peu du gros-de-tours, et où l'œil n'apperçoit pas le plus léger défaut. Les plus larges ont seize quarts ou quatre aunes, et l'on y compte huit mille quatre cents fils; le tissu en est si fin et si égal, les couleurs en sont si belles, et leur préparation est tellement soignée, qu'il est impossible de douter du succès et de la durée de cette fabrique.

L'imagination est agréablement surprise en voyant arriver ici tant de productions étrangères, dont quelques-unes viennent des contrées les plus éloignées pour y recevoir une préparation nouvelle et retourner sous une autre forme dans ces mêmes pays. Ici des milliers d'hommes offrent à l'observateur le piquant spectacle des continuelles métamorphoses de l'industrie. L'habitant des bords de l'Euphrate et du Tigre,

celui de la Pologne et de la Russie, de l'Espagne et de l'Amérique, vêtu par nos soins, nous fournit en échange diverses denrées de première nécessité, et divers objets de luxe, autre *nécessaire* non moins impérieux pour les habitans efféminés des grandes villes.

Le phénomène de l'échange constant des diverses productions de la nature et des arts, importe d'autant plus au bonheur des nations que son influence sur les esprits ne peut échapper aux regards du philosophe et du législateur. Le commerce est la source principale de l'état actuel de nos connoissances, et la base sur laquelle reposent nos constitutions politiques. Sans les jouissances qu'il promet, nous n'aurions pas fait le tour de l'Afrique ; sans lui l'Amérique n'eût point été découverte, nous n'eussions rien entrepris peut-être de ce qui nous classe au dessus des autres animaux. Si l'on nous guérissoit de cet attrait décevant, mais irrésistible, qui nous fait embrasser plus d'espace de terre que nous ne pouvons en conserver, nous n'irions pas plus loin que les singes qui, ainsi que nous, savent se réunir en société pour leur conservation et leur défense réciproque.

Cet effort intérieur qui nous porte à mesurer tous les objets d'après notre intensité, élève seul l'homme au niveau de ses facultés : plus il agit fortement en nous, et plus nos facultés intellectuelles s'élancent au-delà du cercle dans lequel la nature a emprisonné celles des autres animaux. C'est cet effort qui rend l'habitant du Kamschatka très-supérieur, pour la raison et les idées, à celui des îles Alentiennes (1), ainsi qu'au sauvage de l'Amérique et des deux Indes. Le soin immédiat de notre conservation, la soif impérieuse des jouissances peut resserrer ou agrandir l'horizon de nos qualités virtuelles, mais c'est à l'expérience seule à nous guider dans le choix des moyens. Le sauvage, au retour de la chasse et de la pêche, ne songe qu'à se reposer au sein de l'insouciance, et alors la fatigue le rend presqu'insensible à l'attrait de tout objet étranger. Le Chinois, au contraire, l'Egyptien, tous les peuples auxquels le sol natal offre abondamment une foule immense de productions diverses et presque

(1) Situées long. 195; lat. 53, à l'est du Kamschatka. Les Russes en tirent de belles fourrures qu'ils vendent ensuite aux Chinois.

spontanées, ont étendu la sphère de leurs connoissances, et auroient acquis un plus haut degré de perfectibilité, si l'autorité patriarchale viciée dans ces effets n'eût dégénéré en une sorte de despotisme qui a également corrompu le cœur et l'esprit de ces premiers habitans de la terre. Bientôt alors deux classes différentes se formèrent : l'une travailla, l'autre ne s'occupa que du soin de jouir ; toutes deux se subdivisèrent encore : telle est l'origine de la chaîne graduelle de l'inégalité parmi les hommes.

L'intérêt du dominateur ne s'accorda pas long-temps avec les vues de la classe laborieuse. Delà naquit la prohibition, ainsi que toutes les loix éteignantes et oligarchiques : dans la crainte de voir tarir la source de ses jouissances, le despote eut grand soin de favoriser le commerce de l'étranger. L'inertie politique qui en fut le résultat servit souvent à seconder les entreprises d'un conquérant. Mais lorsqu'il fut assuré de sa proie, le système d'oppression lui parut tellement favorable au maintien de sa puissance, qu'il se garda bien d'y rien changer.

Des raisons de localité, d'autres circonstances développèrent de bonne heure l'esprit commercial chez les Phéniciens et les Grecs. Les Carthaginois les imitèrent. Bientôt les Vénitiens, les Gênois furent animés du même esprit. Enfin les Hollandois, les Anglois brillèrent à leur tour, ainsi que les différens peuples de l'Europe. En général ce développement fut toujours inséparable de la liberté et doit durer autant qu'elle. Le génie des conquêtes, auquel les Portugais doivent un instant de gloire, a dû paroître un phénomène dans l'histoire des hommes. Mais il devoit, comme tout ce qui est hors de la nature, s'évanouir bientôt à nos yeux, et s'engloutir dans les ténèbres du despotisme.

Sous l'empire éteignant de l'oligarchie germanique, il a fallu que l'esprit commercial combattît avec vigueur les poisons du hideux système féodal que le peu d'étendue du territoire rendoit plus insupportable et plus dur. Cependant il ne seroit pas impossible de triompher des inconvéniens qui naissent de la localité, si l'on avoit le bon esprit de donner au commerce intérieur la liberté de s'étendre. La situation florissante

des villes de Hambourg et de Francfort, et la décadence de Nuremberg, Aix-la-Chapelle et Cologne attestent la vérité de ce principe.

Qu'il est digne d'envie l'être fortuné dont l'audace, l'activité, le génie opèrent le bien être de plusieurs milliers d'individus! Mais combien seroit-il plus sublime encore, s'il parvenoit à ce terme bienfaisant sans porter aucune atteinte à leur liberté, c'est-à-dire, aux diverses opérations que chacun se plaît à croire une émanation directe de sa propre fantaisie! Heureux l'Etat où se trouvent plusieurs de ces grands spéculateurs qui font éclore, au prix de leur repos, de leur vie même, ce luxe nourricier des grandes villes, tandis que la multitude jouit aveuglément de leurs bénignes influences, sans songer à connoître quelle en est la source! Tel l'heureux habitant des campagnes ouvre ses yeux à la clarté du jour, sans s'inquiéter si, fidèle aux loix de Roëmer, le rayon qui franchit l'espace du soleil jusqu'à sa prunelle arrive vers lui dix-sept cent mille fois plus vîte qu'un boulet de canon qui n'auroit rien perdu de son accélération, ni de sa vîtesse.

Par-tout où la misère paralyse le manouvrier, par-tout où son labeur ne peut suffire à ses premiers besoins, l'ignorance est son partage, quand même il habiteroit un pays où les lumières seroient communes dans la classe aisée des citoyens. Jamais il ne parviendra à la plus digne fin des êtres de son espèce, même de ceux qu'une politique dédaigneuse regarde comme les instrumens aveugles du commerce et des arts. Il n'en est pas de même dans les pays où l'habileté et l'industrie procurent à l'artisan un salaire assuré, et par conséquent assez d'aisance pour qu'il puisse acquérir quelques lumières. Qu'il est petit et vil le despote qui tremble devant tout ce qui peut contribuer à éclairer ceux de ses égaux qu'il nomme ses sujets, si on le compare au fabricant d'un Etat libre qui fonde son aisance sur celle de ses concitoyens, et sur la perfectibilité de leur entendement !

Après avoir examiné les fouloirs où les draps reçoivent une préparation humide également pénible et morbifique pour les ouvriers qu'on y emploie, on nous a conduits dans l'atelier de teinture, qui, sans celui de Sédan, seroit peut-être le premier de

l'Europe. Ce seul établissement a coûté plus de dix mille écus, et réunit trois avantages précieux; l'étendue, l'économie du bois, et une construction telle qu'il est entiérement à l'abri de tout incendie. Cependant cet atelier est un peu éloigné de la manufacture, et ne consiste qu'en une seule salle, éclairée par quatre grandes fenêtres qui servent à entretenir le courant d'air nécessaire à l'action du feu. Au milieu de cette salle est un corps de maçonnerie de forme conique, dont les parois sont très-massifs. Cette tour se termine par un orifice qui sert de passage à la fumée. Les chaudières sont disposées circulairement autour de ce cône rempli d'un brasier ardent. Les bûches sont placées sur une espèce de gril dont chaque branche a trois pouces de diamètre. La flamme circule autour des chaudières. La fumée passe par une ouverture pratiquée au dessus des trous du fourneau et monte dans la tour. Entre ces trous est placé un soufflet qui, dès qu'on le presse avec la main, peut en un moment pousser le feu au plus haut degré.

La direction des eaux nécessaires à la teinture est si judicieusement combinée que

chaque cellule en est abondamment pourvue. Les cuves sont remplies au moyen d'une cannele, et vuidées aussi promptement à l'aide d'un siphon. L'eau fétide s'écoule alors par des tuyaux souterrains. Un autre avantage incalculable, c'est la douceur et la limpidité de l'eau, propriétés si essentielles à la perfection de la teinture. Dans l'hiver on se sert de glaces et de neiges fondues, parce qu'elles donnent une eau plus pure encore que l'eau ordinaire. Les plus belles couleurs qui sortent de cet atelier sont la rouge et la verte. La teinture de certains draps d'écarlate coûte dans la fabrique même un demi-écu par aune, vu qu'on y emploie véritablement de la cochenille (1), dépense que, dans les autres fabriques,

(1) Cette substance nous vient de l'Amérique, et principalement de Tlascala, de Guatimala, et de Honduras, provinces du Mexique. On nous l'apporte en petites graines convexes et cannelées d'un côté, concaves de l'autre. Quelques naturalistes la regardoient comme des baies de plantes ; mais il est constant aujourd'hui que c'est un *progalle-insecte* desséché.

La cochenille vivante est inodore, d'un blanc sale à l'extérieur. Elle donne, à l'instant qu'on l'écrase, une teinture d'un rouge vif couleur de feu, plus ou moins éclatant.

fabriques, on évite presque toujours en y substituant du bois de Fernambouc (1).

On a placé dans les chambres les plus

« La grande consommation de cette substance, dit » un auteur connu, mériteroit qu'on fit des tentatives » pour en établir la culture dans les îles de l'Amérique, ou dans les climats dont la température seroit » convenable à cet insecte, ainsi qu'à la plante dont il » se nourrit ».

Les Anglois en tirent, à moins de frais que nous, une teinture, sinon plus belle, au moins aussi brillante que la nôtre. Leur secret consiste à la mêler avec la laque des Indes.

On a calculé, en 1736, qu'il entroit annuellement en Europe huit cent quatre-vingt mille livres pesant de cochenille, et l'on évalue ce commerce à plus de quinze millions, argent de France, année commune.

(1) Plus connu sous le nom de bois de Bresil, ou Bresillet, parce qu'il croît naturellement au Bresil parmi les rochers. Son écorce, tant sur le tronc que sur les branches, est brune et armée de piquans courts et épars. Ses feuilles sont alternes, deux fois ailées, et portent des folioles comparables à celles du buis.

Le bois intérieur de cet arbre est rouge, mais recouvert d'un aubier fort épais. Il ne fait presque point de fumée, vu son extrême densité. On connoît son utilité dans la teinture. Néanmoins la couleur qu'il produit s'évapore aisément, et ne peut être employé sans l'alun et le tartre.

vastes, les tondeurs et les apprêteurs. Les cordes dont on se sert viennent d'Aix-la-Chapelle. Les ciseaux se tirent de Ramscheid; et depuis que les Anglois ont défendu l'exportation de leurs cartons, ceux qu'on étend entre les plateaux et les draps viennent de Malmedi. Le procédé de la fabrique de Konigsberg, où l'on borde les cartons, est inconnu ici, et il ne paroît cependant pas que les draps puissent y acquérir un plus haut degré de perfection. Les cartons de Malmedi sont blancs et épais; ils ont très-peu de vernis quoiqu'ils durent environ une vingtaine d'années, et qu'ensuite même ils puissent servir à d'autres usages. La raison pour laquelle les Orientaux estiment tant les draps de cette fabrique, et leur donnent la préférence sur tous les autres, c'est qu'on ne les détire pas sur les bords, et qu'ainsi ils ne rétrecissent point à l'eau.

Depuis quelques années, la cour de Madrid a jugé à propos de défendre, non-seulement le commerce des draps étrangers dans ses possessions d'Amérique, mais encore dans l'Espagne même. Si les fabriques établies à Ségovie et à Guadalaxara sont assez

considérables pour fournir à la consommation des possessions espagnoles dans l'un et l'autre hémisphère, cette prohibition seroit un mal pour les fabriques allemandes : mais malgré l'activité des entrepreneurs, et le soin qu'ils se donnent pour vivifier ces fabriques intérieures, la quantité des draps ne suffira point à la foule des demandes, et l'on peut d'ailleurs assurer que cette prohibition (1) si impolitique ne sera point de longue durée. L'extrême solidité et l'étendue des établissemens actuels donnent au

(1) Voyez la note 2, pag. 19.

Parmi la foule de preuves que les Espagnols ont fourni à l'Europe de leur ignorance en économie politique, on peut citer l'exemple suivant :

« Le commerce de Buenos-Ayres, dit Bougainville,
» n'est point aujourd'hui (1769) ce qu'il étoit il y a dix
» ans. L'internation, c'est-à-dire, la défense de faire
» passer les marchandises d'Europe par terre, de Buenos-
» Ayres dans le Pérou et le Chili, obtenue par le cré-
» dit des négocians de Lima, est la cause de cette di-
» minution. Les habitans de Buenos-Ayres, dont le
» commerce est réduit à celui du coton, des mules et
» du maté, ou herbe du Paraguay, ont en vain réclamé
» contre cette prohibition ».

On est bien surpris de voir les Hollandois, le peuple le plus savant de l'Europe, après les Anglois, dans

propriétaire la faculté d'attendre tranquillement un nouvel ordre de choses, même de supporter avec indifférence la cessation absolue du débit de ses draps dans une grande partie du monde.

Mais il surviendroit une révolution dans le commerce et les fabriques de l'Europe, si l'Espagne, sortant de sa léthargie, vouloit exploiter elle-même toutes ses laines, et s'avisoit d'en défendre l'exportation. Alors il est probable qu'elle attireroit à elle tout le commerce du Levant; alors elle étendroit, au moyen de ses vastes colonies, celui dont elle est déjà en possession dans l'Amérique méridionale. En transportant dans l'Est et l'Ouest les productions naturelles de son sol préparées par des mains laborieuses, elle primeroit sur les autres nations, et seule gagneroit plus qu'elles toutes ensemble. L'Angleterre, la Hollande, la France et l'Allemagne, qui s'en-

la science commerciale, commettre sans motif une faute du même genre. Batavia n'est plus, à beaucoup près, ce qu'elle étoit autrefois, depuis que la compagnie a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde qui étoit pour eux la source d'une immense circulation de richesses.

richissent actuellement par l'exploitation des productions natives de l'Espagne, verroient tomber leurs fabriques; et, d'après la mesure donnée des avantages qu'elles en ont retirés, elles perdroient en même temps une partie de leur influence politique.

Or, pour qu'un tel changement puisse s'opérer, il ne faut qu'une bagatelle : imposer des bornes à la toute-puissance du roi d'Espagne, assembler les Etats, abolir l'inquisition, reconnoître la liberté de conscience, celle de la presse; enfin, que la sûreté des propriétés et l'indépendance personnelle de tous les citoyens soient mises sous la sauvegarde absolue des loix. Et le premier pas que la monarchie espagnole ait fait jusqu'à présent pour effectuer cette régénération politique, a été.... la prohibition de toutes les nouvelles extérieures, l'ouverture arbitraire de toutes les lettres! Qu'en résultera-t-il? c'est que dans cent ans, les Limbourgeois fileront encore la laine d'Espagne.

Le manque de matières inflammables qui va toujours en croissant, se fait sentir à Burscheid autant que par-tout ailleurs, et occasionne aux entrepreneurs un surcroît de dépense qui diminue considérablement

R 3

le gain présumé. Ici, et sur-tout dans les Pays-Bas, le défrichement et l'augmentation de la population ont fait depuis long-temps disparoître le bois. La nature y a cependant suppléé, en faveur des habitans, par des bois souterrains, je veux dire, par des couches très-considérables de charbon de pierre (1) dont on fait également usage dans

(1) On sait que cette substance est un mélange de bitumes, souvent même de soufre, et qu'elle conserve le feu plus long-temps qu'aucun autre combustible. Le charbon minéral se divise en deux espèces principales : celui de première qualité, plus noir, plus gras, plus chargé de substance bitumineuse, se nomme *charbon de pierre*, ou *perat;* celui de seconde qualité, qui se trouve à une moindre profondeur, s'appelle *charbon de terre.*

De toutes les conjectures des naturalistes sur la formation des charbons minéraux, la plus plausible est celle qui lui attribue, ainsi qu'au jayet et au succin, une origine végétale.

Ceux de la province de Newcastle et du Northumberland, qu'on tire souvent du sein de la terre par quartiers de 20 à 30 pieds cubes, m'ont paru d'une espèce préférable à toutes celles de l'Europe. Certains départemens de la république en fournissent aussi d'excellens. Les Chinois, les Japonois se sont servis avant nous du charbon minéral; ils le nomment *moui.*

Le docteur Morand, pour satisfaire à la puérile dé-

les cheminées et dans les poëles. Personne ne se chauffe avec du bois. Mais lorsque les carrières (1) seront épuisées, si on ne

licatesse des habitans de nos grandes villes, privoit le charbon de terre de son phlogistique, sous le prétexte de dégager ses exhalaisons des inconvéniens qu'on leur attribue, et atténuoit ainsi la majeure partie de sa vertu combustible. Loin de croire à ces prétendus dangers, je soutiens, au contraire, que les vapeurs du charbon de terre sont très-saines, particuliérement pour les individus affectés de quelques maladies pulmoniques, et qu'elles contribuent à entretenir la régularité des crises périodiques chez les femmes. La source des inconvéniens qu'on leur suppose vient de leur mélange avec les autres vapeurs hétérogènes qui sont particulières à toute enceinte où se trouve un grand nombre d'hommes rassemblés.

(1) Je ne partage pas l'opinion de Forster sur la prétendue diminution des matières inflammables. Rien ne se perd dans la nature, rien ne meurt; tout renaît sous des formes, des combinaisons différentes. Les forêts qui jadis embellissoient la surface de la terre, se trouvant ensevelies dans ces vastes réservoirs, par suite de quelqu'explosion subterranée, fourniront amplement aux hommes la quantité de combustible qui leur est nécessaire; on renoncera aux feux de bois. Des loix somptuaires, sagement repressives, réserveront nos forêts pour la construction de nos édifices, de nos vaisseaux, ou tous autres usages pour lesquels il seroit impossible de trou-

trouve aucune matière analogue qui puisse nous préserver des rigueurs de l'hiver et servir à la coction de nos alimens, quels moyens employer pour obvier à un désastre sur lequel on ne cesse d'écrire, et contre lequel cependant l'industrie humaine n'a trouvé jusqu'à présent que d'insuffisans palliatifs?

Quoiqu'il ne m'appartienne pas de décider ce que la chymie réunie à la physique n'a point encore déterminé, peut-être cependant pourroit-on inventer un piège dans lequel l'élément du feu se laisseroit prendre, et se concentreroit au point de nous rendre de la chaleur à mesure que nous la perdrions; mais c'est une supposition bien incertaine. Il me paroît plus vraisemblable d'admettre que l'homme abandonneroit, comme inhabitables, des contrées couvertes de glaces et de neiges, et totalement dénuées de bois.

Nous demandons toujours si les Turcs qui habitent l'Asie aussi bien que l'Europe

ver des supplémens, des analogues. On cherchera des mines de charbon minéral; et comme il n'est aucun point sur le globe qui n'ait subi quelque révolution, on en trouvera sans peine.

renaîtront bientôt pour les sciences et pour les lettres ; si l'Afrique sera habitée un jour par des peuples civilisés ? Il me semble que la réponse est facile : dans le siècle de la philosophie, la faim et le froid sont plus puissans que le fanatisme ou l'ambition, et seuls capables de contraindre les peuples de l'Europe à refluer sur ces contrées barbares. Si jamais nous étions jettés dans les forêts de l'*Hemus*, du *Taurus* et d'*Amanus*, même sur le plateau du *Caucase* (1) et

(1) La plus haute des montagnes de l'Asie. Cette chaîne s'étend depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. Les Russes ont tracé contre les habitans de ces montagnes une ligne qui commence à Douskaia ; la rivière de Cuban et celle de Turrak en furent long-temps les limites. Mais depuis on a travaillé à la prolonger par le Cuban jusqu'à la mer Caspienne. Les forts qui servent à déterminer cette ligne ne sont que des quarrés revêtus d'un redan, et défendus par un fossé.

On ne peut pénétrer au travers de ces montagnes qu'avec des échelles, ou au moyen de quelques trous pratiqués dans le roc pour y poser le pied. La seule route praticable est celle que l'impératrice a fait construire pour communiquer avec Cleflis. Voici quelques détails qu'on ne trouve dans aucun voyage, ni dans aucune géographie imprimés. Les habitans du Caucase ne sont soumis, en général, à aucune forme

d'*Emaüs*, nous presserions les barbares, et les contraindrions de cultiver les sciences et les arts, afin d'ouvrir de nouveau leurs yeux à la lumière.

Seroit-ce donc un crime de m'élancer dans l'avenir ? Comment empêcher mon imagination de voyager dans la région des hypothèses, et de s'y créer des images ? Peut-être notre Europe brille-t-elle depuis assez long-temps ; peut-être la saison des fleurs est-elle passée pour nous. Déjà les fruits savoureux de l'esprit ont acquis un haut degré de maturité. Le genre humain s'est modifié sous une forme qu'il seroit peut - être impossible de rencontrer sur

de gouvernement fixe ; ils sont divisés en plusieurs hordes ; les unes obéissent à des princes, les autres à des vieillards. Ces peuples sont presque tous mahométans. Ils méprisent l'argent et bornent leur luxe à se procurer de belles armes. Ce qui mérite sur-tout l'attention des observateurs, c'est qu'il existe des rapports marqués entr'eux et les anciens Spartiates. Ces montagnards font le plus grand cas de la valeur et décernent comme une récompense, au plus brave d'entr'eux, l'honneur d'attaquer le premier l'ennemi. Ils sont enclins au vol, et punissent par une amende de neuf fois la valeur de l'objet volé, celui qui est assez maladroit pour se laisser surprendre.

nulle autre partie du globe. Nous voyageons de toutes parts dans des routes si belles.... Tout semble assurer la durée de nos connoissances actuelles, et de nos rapports politiques. Hé bien, je te l'avouerai: cette assertion ne me paroît pas mieux fondée que l'espoir d'une longue vie dont se berceroit encore un foible vieillard agité du besoin de vivre. Le *transit* nécessaire des choses me garantit que plus une constitution humaine est ancienne, et plus elle tire à sa fin. Nous ne pouvons comparer le genre humain qu'à lui-même ; et quoique la portion connue de son histoire ne date que d'hier, elle contient assez d'anecdotes pour nous enseigner que des circonstances homogènes nécessitent un succès et une fin semblables. Pourrions-nous tendre l'arc plus fortement sans le rompre ? La raison de l'homme peut-elle pousser plus loin le grand art de l'analyse ? Les rapports respectifs des choses peuvent-ils se calculer avec plus de précision ? Ne touchons-nous pas au plus haut apogée de civilisation ? Et, nouveaux Ixions, ne sommes-nous pas condamnés à rouler du sommet de la montagne jusques dans la vallée,

pour nous relever ensuite et gravir de nouveau ?

Ce seroit sans doute une folie, de considérer la disette de bois comme le premier mobile d'une révolution en Europe, en un mot, comme une cause capable d'entraîner le renversement des principes politiques et moraux, ainsi que des sciences. Mais elle peut toujours être considérée comme un mobile secondaire et co-agissant, lorsque le systême des connoissances, la dépravation des mœurs, l'incohérence des idées religieuses, la forme des gouvernemens, les temps anciens gauchement adaptés aux siècles actuels, la chûte de la hiérarchie, la rupture de l'équilibre des pouvoirs, le changement survenu dans le systême commercial, l'existence brillante et soudaine des Etats libres de l'Amérique, lorsqu'enfin mille autres causes plus puissantes encore auront amené cette grande révolution par des moyens plus ou moins violens, plus ou moins tardifs. Mais ajoutons, pour consoler les pauvres pécheurs qui existent sur le trône et autour du trône, que cette grande révolution est peut-être encore ajournée à dix siècles.

Certes, nul endroit sur le globe ne fournit autant de réflexions sur l'instabilité des constitutions politiques que la ville d'Aix-la-Chapelle, où les marques impériales attestent à l'étranger la durée millenaire de l'empire allemand, malgré les altérations sensibles qu'il a souffertes.

La cathédrale est chargée d'ornemens mesquins qui forment un contraste bizarre avec les colonnes de marbre, de granit et de porphyre dont elle est embellie. Le siége sur lequel, depuis Charlemagne, tant d'empereurs se sont assis à l'époque de leur couronnement, est d'un marbre blanc assez commun : sa forme est si grossière que l'on seroit tenté de le regarder comme une satyre de tous les trônes de l'univers. Notre *Cicerone* nous pressa beaucoup de nous y asseoir. Mais je ne fus pas tenté de faire cet essai, et je desirerois que certains princes allemands eussent pour ce siége les mêmes sentimens que moi.

Comme on juge différemment à Vienne, à Ratisbonne et à Wetzlar des diverses parties intégrantes de la constitution germanique ! et combien la dignité impériale a subi de métamorphoses avant de se revêtir

de sa forme actuelle, qui n'est plus que l'ombre de son ancienne existence ! Comment peut-il se faire que de nombreux Etats, jadis libres, fléchissent lâchement sous le joug de quelques individus nés parmi eux, se contentent du nom seul de liberté, et applaudissent aux loix émanées du caprice de ces puissances subreptices ? Ces réflexions simultanées que me fournissoient mes souvenirs de l'ancienne histoire germanique, ont fait naître en même temps dans mon âme la triste conviction du peu de spontanéité qui existe parmi les hommes ; j'ai senti combien il est rare que la dignité d'un être pensant se montre dans la grande série des événemens de l'univers, et je me suis indigné de voir que le bonheur et le sort des (1) billions d'habitans qui végètent sur ce globe terraqué, dépendent d'une servilité littérale envers certains êtres de raison,

(1) J'ai imprimé, cinq ans avant la révolution, la pensée suivante ; et j'ai signé mon ouvrage.

« L'électricité, l'attraction, le magnétisme, et tant » d'autres merveilles de la nature sont, pour l'observa- » teur sensible et sensé, des phénomènes moins frap- » pans que le spectacle de plusieurs billions d'individus » assez stupides, assez dégradés pour livrer lâchement

d'insignifians protocoles consacrés par un usage plus insignifiant, plus puérile encore.

Les portes de bronze de la cathédrale sont fendues, et l'on montre ces fentes comme un *memento* sacré de la victoire remportée par les moines sur le diable. La légende rapporte que les habitans d'Aix-la-Chapelle n'ayant pas assez d'argent pour achever leur église, imaginèrent d'en emprunter à Lucifer ; mais celui-ci ne voulut point en prêter, à moins qu'on ne lui abandonnât la première ame qui entreroit dans cette église. Lorsque l'édifice fut achevé, il ne se trouva personne qui voulût se dévouer pour l'accomplissement de ce pacte impie ; la frayeur des griffes de Satan agit si fortement sur les esprits de cette ville, que l'église seroit restée vuide jusqu'aujourd'hui, si un prêtre n'eût imaginé d'y faire entrer un loup que par bonheur on avoit pris vivant. Le diable, irrité de se voir surpassé en malice, tira les portes avec tant de violence qu'elles se fendirent. Les moines

» leur liberté à une centaine d'autres individus qu'on
» appelle rois ».

Voyez mes Récréations de philosophie et de morale. Yverdun, Felice, 1784; deuxième partie, pag. 42.

ont eu grand soin, pour confondre l'incrédule qui oseroit attribuer ces lézardes à un événement naturel, comme, par exemple, un coup de vent ou toute autre cause du même genre, de placer devant ces portes deux petites figures en bronze, dont l'une représente le loup, l'autre son ame seulement sous la forme d'une énorme pomme-de-pin.

Au reste, pour juger des causes par les effets, il suffit d'avoir assisté, comme cela m'est arrivé aujourd'hui, à la procession du vendredi saint. J'ai vu, par un vent de nord-est, de pieux pénitens, au nombre de plus de trois cents, pieds nuds, et presque sans vêtemens, gravir le Laufberg (1) en traînant derrière eux une croix de bois extrêmement pesante. Ne seroit-on pas tenté de s'écrier : *soyez moins pénitens, et ne volez plus de laine.* Ce spectacle aussi bizarre que ridicule sert d'ailleurs à prouver combien la religion a d'empire sur le tempérament flegmatique des Allemands. Il eût été cependant aussi facile à des instituteurs sages et vertueux de rendre ce peuple probe que de le rendre superstitieux.

(1) Montagne près Aix-la-Chapelle.

XIe LETTRE.

Liége (1).

Tout ce qui s'offre ici à mes regards diffère tellement d'Aix-la-Chapelle et de ses environs, qu'il me semble avoir été transporté

(1) Long. 23, 15; lat. 50, 39. Ancienne et grande ville d'Allemagne. Elle renferme une célèbre université. On trouve dans chaque maison jusqu'à deux ou trois fontaines.

Bullet dérive son nom du septentrional *Leod* partage, et *Ic* rivière, parce que la Meuse se partage dans ces contrées en deux branches; ou de *Lag*, confluent, parce que, vers cette ville, l'Ourte se jette dans la Meuse.

Les dictionnaires géographiques, tous également fautifs, insuffisans et arides, sans en excepter celui de la nouvelle encyclopédie méthodique, qui n'a fait que copier Busching dont il auroit dû corriger au moins les fautes, nous apprennent que Liége fut la patrie d'Algerus, prêtre liégeois, mort en 1131, célèbre auteur d'un *Traité du sacrement du corps et du sang de Jesus-Christ*; ouvrage utile à tous les philosophes.

Aucun n'a dit qu'elle fut là patrie de Gaspard Lairesse, surnommé le Raphaël Hollandois, auteur d'un excellent traité de peinture; le meilleur peut-être après

par un coup de baguette dans une région lointaine. L'aspect de la ville est enchanteur. On ne l'apperçoit pas de très-loin, attendu qu'elle est située dans un vallon profond, sur les bords de la *Meuse*. Il existe peu de villes dont les sites soient aussi piquans et aussi variés. Vue de la manufacture de cartons, elle est, sans contredit, une des plus agréables de celles de Westphalie. J'ignore pourquoi; mais je m'étois figuré que Liège étoit peu considérable : aussi ai-je été bien surpris en voyant une ville

celui de Raphaël Mengs; Paris, Moutard, 1787; 2 vol. *in*-4°.

Liège fut aussi la patrie de l'ingénieux Renekin, à qui nous devons la machine de Marly; travail que l'on exécuteroit aujourd'hui sans tout ce luxe d'industrie qui caractérise moins la perfection des arts que leur enfance, parce qu'en méchanique, comme dans toutes les productions du génie des hommes, on revient toujours du compliqué au simple : —de Démarteau, le rival et le vainqueur de François dans la gravure en manière de crayon, qui, de toutes les inventions relatives au dessin, est peut-être la plus utile pour les artistes : —de Merlin, maintenant à Londres, et l'un des premiers méchaniciens du siècle : —enfin, du célèbre Gretry, créateur d'un genre nouveau, artiste philosophe et révolutionnaire dans son art.

capable de contenir cent mille habitans, et qui, en effet, les contient. La *Meuse*, dont le lit est encore resserré en cet endroit, s'approche en serpentant de la montagne, ainsi que du vallon qui se change en une plaine immense, dont une partie est plantée en houblon.

On prétend généralement que la ville est entourée d'immenses fosses de charbon de pierre. Elle est même en partie bâtie sur des excavations jadis remplies de cette matière inflammable. Des deux côtés de la rivière, en tournant vers le sud, et à quelque distance du vallon, s'étendent au loin de grands vignobles qui, semblables à ceux d'Hoccheim, reposent sur des couches de charbon, dont quelques-unes sont même si considérables qu'elles s'étendent jusques sous le lit de la Meuse. La nature et la main des hommes ont également contribué à embellir les rochers les plus éloignés. L'œil du spectateur s'y promène, et se repose au milieu d'une foule d'ormes, de peupliers et autres espèces d'arbres entremêlés de jolies maisons, de châteaux d'une noble et simple architecture. On voit sur les bords de la

rivière un quai magnifique qui aboutit à une belle avenue d'arbres élevés.

Les rues de Liège sont étroites, tournoyantes, obliques, et assez mal-propres. Elles renferment cependant plusieurs beaux édifices. Sur le quai, sur les places, et sur ce que l'on appelle l'île, derrière Saint-Jacques, j'ai remarqué une quantité de maisons neuves et bien bâties. Le palais épiscopal est de forme quarrée, et la grande cour de figure circulaire est entourée d'un rang de colonnes, si l'on peut nommer ainsi des cônes de pierre courts et massifs, soutenus par des socles et surmontés de chapiteaux. La façade extérieure qui répond à la chapelle est du meilleur style, et ornée de pilastres d'ordre ionique. L'église des Dominicains offre une magnifique rotonde modelée sur celle de Saint-Pierre de Rome, et l'aspect de cet agréable édifice nous a fait paroître la vieille cathédrale moins digne de fixer notre attention.

Le bruit continuel qu'on entend dans les rues annonce l'extraordinaire activité des habitans. Je te l'avouerai, le spectacle d'une foule d'hommes occupés, courant çà et là,

m'a procuré une jouissance très-vive, et dont j'étois privé depuis long-temps. A chaque pas on rencontre des charbonniers, des couteliers, des armuriers et des miroitiers, gens peu polis, peu maniérés, mais dont la vivacité, l'activité contrastent merveilleusement avec le phlegme des *Aixois.*

Les Liégeois ont en général une physionomie distinguée. Leur extérieur est noble, simple et modeste. Ils ont le front un peu étroit; mais leurs joues n'ont point cette pro-éminence qui attriste deux grands yeux bien fendus. Leur nez est souvent un peu retroussé, leurs lèvres sont épaisses, et leur teint est rarement pur. Ce peuple se rapproche du François, et diffère essentiellement de l'habitant du Juliers dont la peau blanche, les blonds cheveux, la figure alongée, et les traits insignifians décèlent une certaine affinité avec les habitans des Pays Bas. Les Liégeois ne peuvent nier leur rapport avec les François. Comme eux ils sont doués d'une gaieté frivole, comme eux ils sont courageux, et je pourrois ajouter qu'ils ont comme eux cette politesse naturelle qui caractérise la nation françoise.

Ils parlent aussi une sorte d'idiôme cor-

rompu, mais qui seroit cependant reconnu par un académicien de Paris pour être immédiatement dérivé du françois. Les artisans et les ouvriers se servent d'une espèce de jargon welch, connu sous le nom d'idiôme wallon. Ce patois est entiérement inintelligible. Les mots d'origine françoise y sont tellement dénaturés par la coupure ou le prolongement des terminaisons, que l'étymologiste le plus exercé a besoin de toute sa sagacité pour deviner leur analogie : par exemple, ils disent *lei powei* pour *laissez-moi voir*, *serre l'hon* pour *fermez la porte*. Le monosyllabe *hon* est le même que l'ancien mot françois *huis* (1), d'où l'on a tiré le mot *huissier*, et l'idiotisme *à huis clos*.

(1) Le monosyllabe *hon* a effectivement une origine commune avec l'ancien mot françois *huis*, qui signifie encore une *porte* dans certains départemens ; mais il faut espérer que, grace à l'excellent rapport du député Grégoire, en date du 16 prairial, sur les moyens d'universaliser la langue françoise dans toutes les parties de la république, un temps viendra où la nation cessera d'être étrangère à elle-même, et ne parlera plus qu'un même langage.

Ce mot *huis*, dans le sens de *porte*, est un des plus

Je n'ai point retrouvé l'élégance françoise dans la manière de se vêtir, du moins dans

anciens de notre langue. On dit ces vers dans le Roman manuscrit du Brutus :

» Tel cuide de lostel issir
» Qui a lhuis ne pot avenir.

Huis vient de l'Islandois *hurd*, ou du Gothique *haurda* (porte) ; et l'on a pris une espèce de synecdoque d'un usage fréquent dans la formation des mots, tel, par exemple, le mot *âne*, Latin *asinus*, qui vient évidemment de l'ancien Persan *asn* (oreille), dont on a fait également *anse* au moyen de la nazalation; on a pris, dis-je, pour la *maison* même, le monosyllabe septentrional *hurd* (porte).

Hus, en Méso-Gothique et en Suio-Gothique, signifie *maison; gud-hus* (temple, maison de Dieu).

Dans la langue des Celtes, *hut* exprime tout ce qui sert à envelopper, à couvrir. Aussi *hut*, en Allemand et en Anglois, signifie encore aujourd'hui un *chapeau*.

Une autre observation très-curieuse, et qui peut devenir un trait de lumière pour ceux qui savent analyser et comparer, c'est que dans les plus anciennes langues de l'Orient et du Nord, tous les mots qui expriment l'action d'envelopper, de couvrir, de contenir, de cacher, tels que ceux-ci, case, capsule, coffre, coque, casaque, cahute, etc. etc. ont entr'eux une analogie frappante, et dérivent tous d'une source commune. Je ne rapporterai que le petit nombre d'exemples suivans ; mais il suffira pour démontrer l'identité de certains

la classe peu aisée du peuple. Les femmes liégeoises portent de courts vêtemens rayés,

idiômes usités parmi les nations qui habitent les points les plus opposés du globe. J'observerai aussi en passant que, pour bien saisir ces analogies, il faut se rappeller sans cesse qu'à raison du changement respectif des lettres de même organe, le g, l'h et le k alternent réciproquement.

En Finlandois, *kota* signifie *maison*, *cabane*; le Teuton *kasa*, l'Islandois *kot*, le Caraïbe *anto*, le Cambryck *kyt*, le Persan *kuti* ont la même signification.

Celtique *cad* ou *cat*; Arabe et Persan *cas* (vase ou ustensile quelconque propre à contenir un liquide).

Arabe *casa* (couvrir, vêtir); Hébreu, Chaldéen et Syriaque *casè*.

Persan *keshti* (arche, vaisseau).

Arabe *gach-gach* (se cacher).

En sondant les profondeurs de la science étymologique, on trouve à chaque pas des identités frappantes.

La langue de Précope, petite île de Tartarie, seroit entendue par les habitans de Dresde. Le Persan qu'on parle à Ispahan et dans l'Inde, a de nombreuses analogies avec l'Allemand moderne.

La science étymologique est la route la plus sûre pour remonter aux sources de l'histoire, ainsi qu'à l'origine des nations; mais, pour remplir cette tâche difficile, il faut connoître à fond les langues anciennes, sur-tout celles du Nord, et être cependant *mieux* qu'un érudit. C'est de la science étymologique sagement con-

des corsets, ou une espèce de jaquette avec des manches plissées, sur laquelle elles mettent un manteau de coton qui se termine au bas de la taille. Lorsqu'elles sortent, elles ajoutent un voile d'étoffe de coton à fleurs. Il est à présumer que cette parure a été imaginée pour se garantir du vent du nord qui souffle presque continuellement.

Nous avons fait en très-peu de temps, comme je crois te l'avoir déjà mandé, le trajet d'Aix-la-Chapelle à Liège, parce que nous avions pris la diligence. Nous étions onze dans cette énorme voiture. On a parlé politique, et j'ai été bien agréablement surpris de voir en circulation un nombre infini d'idées nouvelles,

que que jailliront un jour de grandes vérités historiques; et ce qui sans doute est préférable encore, c'est à elle que les philosophes devront la destruction d'une foule d'erreurs, sur-tout d'erreurs politiques et religieuses. L'art étymologique est pour l'historien l'armure magique dont parle le Tasse, et qui servit à détruire les prestiges de la forêt enchantée.

Cette idée ne peut d'ailleurs être analysée dans une simple note. J'en donnerai les développemens dans mon discours sur l'étymologie, que l'on trouvera à la tête de mon *Dictionnaire étymologique et complet de la langue françoise*, auquel je travaille depuis dix-sept ans.

qui, dix ans auparavant, eussent excité l'indignation de la plupart des voyageurs, sur-tout en Allemagne et dans le Brabant.

Lorsqu'après avoir franchi un sentier difficile, nous eûmes atteint le haut de la montagne qui sépare le territoire d'Aix-la-Chapelle de la province de Limbourg, le pays nous a paru un jardin prolongé. Plus nous avancions, et plus nous étions frappés de l'aspect des jolies cepées et des haies vives qui séparent chaque prairie, ainsi que de la beauté des pâturages qui couvrent les collines ondoyantes. Cette contrée est en général parsemée de cabanes dont quelques-unes sont isolées, d'autres grouppées au nombre de trois ou quatre seulement. Toutes sont bâties en briques et en charpente; ce qui annonce l'aisance des habitans qui vivent du produit de leurs bestiaux et de la filature. A quelques milles de là, on découvre les collines des Vosges, vivifiées par de nombreux troupeaux, et ombragées de grands arbres. Plus loin sont placées des cabanes solitaires, distantes l'une de l'autre d'environ deux portées d'arquebuse. On ne peut guère s'occuper ici d'autre chose que de l'uniforme simplicité des habitans. La

pensée erre et voltige autour de ces jolies cabanes, et s'arrête alternativement sur ces laborieux fileurs, leurs beaux troupeaux, et l'extrême propreté de ceux qui font des fromages. Enfin, ce charmant paysage est terminé par les rives de la Meuse, qui, près de *Maëstricht*, offrent à l'œil un précipice escarpé, connu sous le nom de *Peterberg* (montagne de pierre), à raison des nombreuses pétrifications qu'il renferme.

On voit, sur la route, le joli village de *Clermont*. Le paysage nous a paru plus pittoresque et plus riche que celui des habitans de Limbourg. Les sites sont plus gais, plus aimables, sur-tout lorsqu'on examine en détail ces habitations isolées, où chacun possède sa cabane et son petit champ, où chaque propriétaire engraisse des bestiaux, enfin où il ensemence une portion suffisante de terrein, lorsque le hasard l'a placé loin de Liège. Ici l'on reconnoît la propension naturelle de l'homme à cultiver l'héritage de ses pères : mais on ne peut en même temps s'empêcher de réfléchir que cet isolement, cette absence absolue de communication s'opposent au

perfectionnement de son intelligence, et que la dixième partie de ses facultés eût été suffisante pour faire de lui un berger.

L'homme primitif a dû sentir ses facultés se développer, même avant de connoître les bienfaits de la vie civile, parce que la nature l'a créé perfectible, indépendamment de cette élaboration individuelle que donnent les besoins factices de la société.

Il ne m'a guère été possible d'observer de près les bons Limbourgeois ; mais leur isolement me fait présumer que le cercle de leurs idées doit être fort borné.

Nous avons vu ici, pour la première fois, des cocardes brabançonnes, emblême redoutable de la liberté. Nous avons vu aussi quelques troupes belges dont l'aspect n'est rien moins que redoutable. Elles ne savent point manier leurs armes, et, loin d'être disciplinées, elles n'ont pas même la plus légère idée de cette subordination si nécessaire dans le service. Leurs vêtemens consistent en un simple surtout bourgeois auquel on s'est forcé de donner un certain air d'uniforme, au moyen de quelques pièces isolées, et qui n'ont aucun rapport entre elles. Ajoutons encore que cet accoûtre-

ment ridicule tombe, pour la plupart du temps, en lambeaux. La majeure partie de ceux que nous avons vus sont des jeunes gens, je dirois presque des enfans. Leur apparition dans le pays de Limbourg a cependant contribué à rassurer le gouvernement, parce que le soin de recueillir certains droits que le peuple a la foiblesse de ne lui pas contester, les oblige de se transporter d'un lieu à un autre. Ainsi par leur présence ils contiennent la multitude accoutumée à les croire plus redoutables qu'ils ne sont : tantôt ils vont d'Hervé à Bottici, tantôt aux environs d'Aix-la-Chapelle, dans un village nommé *Chapelle Henri*, où ce détachement brabançon tient ses assemblées au milieu d'une misérable taverne.

Ce séjour des satellites du despotisme belgico-monacal, dans le pays des actifs Liégeois, tient à un ordre de choses qui nous a singuliérement surpris à notre entrée dans la ville.

Les troupes liégeoises, tant soldées que volontaires, sont en bon ordre et fort bien habillées. Peut-être doit-on attribuer cet esprit de discipline à la présence des Prussiens ? Peut-être leur exemple a-t-il introduit

ici des idées de subordination et de tactique qui n'existoient point auparavant ? Ou bien, les Liégeois, en voyant les Prussiens s'exercer, ont-ils rougi de paroître si peu instruits devant de tels maîtres ? Peut-être enfin doit-on supposer que des hommes voués à la fabrication des armes, et au pénible métier d'exploiter des mines de charbon, doivent être plus familiarisés que d'autres au maniement de ces mêmes armes, plus courageux et plus indifférens à l'aspect du danger que les paysans du Brabant et les bergers de Limbourg? Effectivement il semble que si le courage peut suppléer au manque de discipline, ils n'ont besoin que d'habiles généraux pour défendre avec succès la constitution qu'ils se sont donnée.

En nous promenant dans les rues, nous avons cherché toutes les occasions de lier conversation avec les habitans, afin de démêler et de bien connoître quelle étoit l'opinion dominante. Il nous a fallu peu d'efforts pour les engager à parler : car ils sont remplis, jusqu'à surabondance, de tous les détails de leur politique. Ils s'y attachent avec un zèle incroyable, et semblent, ainsi que tous les peuples libres,

s'occuper davantage des intérêts publics que de leurs intérêts privés. Ils ne prononcent le nom de M. Dohn qu'accompagné d'expressions de respect et d'amour, même avec une sorte d'enthousiasme. On nous avoit déjà raconté à Aix-la-Chapelle, et on nous l'a confirmé ici, que toutes les fois qu'il paroissoit, il avoit peine à se dérober aux embrassemens des charbonnières, qui sont ici ce qu'on appelloit autrefois à Paris les *dames* de la Halle (1).

Toutes les voix se réunissent pour faire

(1) On a observé que les poissardes avoient, dans toutes les parties du globe, le même caractère, le même génie. J'ai vu des voyageurs qui avoient fait le tour du monde ; des habitans du Bengale ; tous m'ont dit qu'indépendamment de la variété des nuances que le climat, le sol, le gouvernement, la religion impriment à tous les peuples, les femmes de cette profession avoient par-tout un air de famille. Cette observation paroîtra bien puérile, mais peu m'importe. Je plains ceux qui croient à la puérilité des observations, toutes les fois qu'il s'agit de caractères, de mœurs, ou de morale. La philosophie est un télescope, dont l'un des bouts rapproche ce que souvent le monde dédaigne, et dont l'autre éloigne ce que la tourbe des êtres impenseurs classe parmi les objets les plus dignes de son attention.

l'éloge des troupes prussiennes et de leur discipline. *Ils sont doux comme des agneaux*, dit-on ; et pour se consoler un peu de leur présence, les bons Liégeois ne manquent pas d'ajouter, avec une sorte de rodomontade vraiment piquante, même pour un observateur sans malice, que s'ils n'avoient pas été doux, on leur auroit fait voir du pays. La confiance qu'ils témoignent dans leurs propres forces leur arrache souvent certaines expressions qui, de leur part, ne signifient rien, ou du moins fort peu de chose, mais qui ont l'air et le son d'une injure.

Il existe dans le cœur de l'homme un penchant naturel à regarder une longue habitude comme un besoin, même comme un bien ; en conséquence, ses préjugés lui sont chers, lui paroissent respectables, précisément parce qu'ils sont à lui. Ne doit-on pas conclure de ce principe, que l'excès des abus et du malheur a pu seul dessiller les yeux du peuple et lui faire secouer avec tant de violence les chaînes épiscopales? Leur rage, car il est impossible de donner un autre nom au sentiment qui les anime ; leur rage, dis je, est telle, qu'ils

qu'ils ne parlent de leur évêque qu'en l'accablant des épithètes les plus injurieuses, et qu'ils le traitent dans tous leurs discours comme le plus scélérat des hommes couronnés. Leur fureur va jusqu'à envelopper dans la même proscription la Chambre de Wetzlar, ainsi que les princes allemands qui regardoient leur résistance à l'oppression comme une révolte. Ils ne les nomment que pour les maudire, et les chauds patriotes prennent feu à la seule idée d'un coadjuteur.

A la haine des princes se joint un mécontentement marqué contre le clergé. Plusieurs Liégeois le portent jusqu'au mépris des dogmes qu'il enseigne, parce que la multitude, qui ne sait point séparer le prêtre de la religion, fait rejaillir sur elle la juste indignation que s'attirent souvent ses ministres. Comme les idées religieuses de l'homme reposent moins sur des preuves que sur la paresse et la crédulité, leur attachement s'affoiblit à mesure que leur confiance en leurs conducteurs disparoît. *L'état primaire*, qui consiste dans le chapitre, n'a pas réussi, parce que l'impôt par tête qu'il avoit imaginé n'auroit tombé que sur la

classe indigente, au lieu de lui procurer le soulagement qu'elle avoit le droit d'en attendre.

On voit par-tout dans les auberges, dans les cafés, dans les plus chétives tavernes, d'habiles commentateurs de gazettes; l'homme même le moins instruit, le moins lettré en apparence, disserte, assis vis-à-vis un pot de bière, tant sur les droits de l'homme que sur les autres questions de morale publique; en un mot, sur les grands principes de liberté qui, dans l'espace de dix-huit mois, ont pénétré jusqu'ici. Que faire durant les heures de loisir? Comment, vu l'essor que viennent de prendre les dernières années du dix-huitième siècle, préserver sa tête et son cœur de cette fièvre didactique qui, peinte en beau, se nomme le besoin de raisonner. Il n'y a pas de milieu: ou il faut bercer sa fantaisie de rêves *hyperphysiques* trop fugitifs pour être analysés, ou s'attacher à définir, d'après les données que nous offrent les lumières de la philosophie, certaines idées, certaines expressions dont une interprétation mensongère a depuis si long-temps fait le malheur du monde. Au surplus, si les Liégeois sont

incapables de soutenir une discussion suivie sur les principes élémentaires de la société dont le philosophe *raisonneur* n'a pas même encore établi les bases de manière à satisfaire le philosophe *penseur*, ils connoissent néanmoins la cause effective de tout ce qui concerne leurs intérêts actuels : ici, comme par-tout, le sentiment agit avant que la raison, qui embrasse le passé et l'avenir, puisse démêler le chaos des droits, des intérêts si divergens, si compliqués des individus et de la masse.

Les questions importantes sur lesquelles nous entendons déraisonner ici de toutes parts, ne peuvent, sans doute, être décidées par un charbonnier, un armurier : mais le but, les résultats peuvent être sentis et saisis par eux mieux encore que par les philosophes. Je te l'ai déjà dit ; la nature égare moins les hommes que tous ces phosphores décevans qu'on nomme raisonnemens, systêmes. Parmi même les beaux-esprits dont ces grandes questions frappent l'oreille, en est-il beaucoup qui soient en état de les décider ? D'ailleurs, où seroit l'avantage public, si le jugement ne tourne qu'au profit du juge ?

Ajoutons que la vérité, la liberté ne commencent à exister qu'à l'époque où le peuple discute lui-même ses intérêts, c'est-à-dire ses droits. C'est du sein de la masse que jaillissent les lumières dont la philosophie a répandu les premières semences : si l'homme n'exerçoit point ses facultés intellectuelles, même sur des questions quelquefois insolubles, alors les automates couronnés et la tourbe des nobles, celle des sots juristes et les théologiens qui ne savent que dogmatiser, auroient donc seuls le droit d'imposer silence à ceux qui sont dans les vrais principes, et, ce qui est encore pis, celui de les gouverner. Sans parler de la foule des droits que les hommes ont aliénés ou cédés pour jouir de l'avantage de l'état social, il en est d'autres qui par leur nature sont inaliénables; entre ceux-ci, le plus sacré de tous est le droit de perfectionner leur raison par le développement, l'exercice continuel de leurs facultés.

Quoique le pacte de l'esclavage ait été jugé bon ; quoiqu'il ait été légitimé par la paresse, et que la volonté illimitée des tyrans ait acquis force de loi, les facultés

corporelles de chaque individu doivent cependant les faire trembler, même sur leur trône, parce qu'elles assurent, du moins à la masse de leurs esclaves, l'espoir de se rédimer un jour, de redevenir hommes, et d'atteindre comme tels au grand but de la destination de l'homme. Seroit-ce sérieusement qu'ils oseroient porter la démence de la tyrannie jusqu'à prétendre ravir ce droit à leurs victimes ? Seroit-ce sérieusement qu'ils oseroient se jouer de la nature, nous rabaisser sans pudeur au dessous de l'animal, s'arroger enfin le droit risible d'étouffer en nous et l'entendement et l'humanité ? Alors, que tout ce qui existe encore d'humain dans l'homme se soulève contre le monstre qui n'a élevé sa grandeur que sur le détrônement et la destruction du seul souverain légitime.

Si nous ne voulons pas détruire les inconséquences qui s'opposent à ce que tous les êtres parviennent à leur destination respective, et qui sapent les fondemens de l'harmonie sociale, ainsi que tous les droits de la société, il faudroit, chose impossible, que le monarque (mais, que dis-je, il n'y a point de monarque); il faudroit

que le despote tendît au même but que la nature, celui que la raison nous met continuellement devant les yeux; enfin, qu'il s'attachât à développer sans cesse toutes nos facultés intérieures. Je ne prétends point nier que l'homme soit obligé de faire à l'état social un sacrifice volontaire de quelques-uns des moyens qui le conduiroient à ce développement d'une manière plus rapide et plus sûre peut-être. Je conçois qu'il voie souvent sa liberté, ses actions limitées, qu'il soit forcé de se désister de l'égalité absolue de ses droits pour marcher avec plus de sûreté et moins d'obstacles dans le sentier de la perfection morale. Si je m'appesantis souvent sur la nécessité de rectifier certaines notions erronées par des définitions enfin exactes et vraies, c'est que, faute d'avoir bien défini les mots, nous avons donné aux tyrans, aux prêtres, à tous les *douaniers* de la liberté et du bonheur des hommes les moyens d'égarer les peuples, jusqu'à leur faire considérer le droit de vivre, c'est-à-dire, de ne pas mourir, comme le premier des bienfaits de la nature. Aussi le démon du despotisme a-t-il fasciné tellement les yeux du despote, que

bientôt il a méprisé ses esclaves, au point de se persuader à lui-même qu'il leur accordoit une faveur insigne en leur laissant la faculté de prolonger, par le travail, les débris d'une existence dégradée.

A quoi devroient s'attacher les timides préconiseurs du système ancien ? à chercher l'unique base possible sur laquelle reposent les rapports existans entre les membres de la société, et sur lesquels le dominateur de l'Etat pourroit fonder ses droits devant le tribunal de la raison. Car, tout pacte immoral est nul, et la constitution d'un Etat n'a jamais une existence légitime, si elle ravit à ses membres la possibilité de perfectionner leur être. Or, cette perfection suppose l'usage illimité de la raison, et la possibilité d'une réunion de connoissances diverses : elle commande l'usage de la volonté. C'est sur ce seul principe que doit être fondé le désistement conditionnel par lequel certaines actions seroient utiles au bien général de tous; cela s'appelle se soumettre à ce qu'exige la félicité publique. Chaque circonscription de volonté qui ne tend point au maintien général de l'Etat, devient dangereuse pour la moralité de ses membres;

et le danger de cette deviation est tel, que le despote prudent devroit, pour le maintien même de son autorité, permettre à ceux qu'il appelle ses sujets le libre exercice de la religion, de la conscience, de la parole et de la presse ; dussent ces mêmes sujets se servir de cette liberté pour fronder le gouvernement dans tout ce qui concerne les intérêts de l'Etat, ses vices, et les insignifians palliatifs plus dangereux encore que les vices même. Toute réflexion qui tend à ce but ne devroit jamais cesser d'être accueillie. Sous ce rapport, Fréderic, que ses victimes ont surnommé le Grand, étoit très-sage, et sa conduite peut servir de modèle à tous les dominateurs futurs (1).

Peu m'importe que les partisans du des-

(1) J'ai émis depuis long-temps mon opinion sur la royauté ; mais, si j'eusse composé un livre sur les rois, je me serois bien gardé d'écrire contre ceux que l'histoire a peints comme de méchans princes; c'est par celle des *bons rois* même que tout républicain doit combattre le royalisme.

« La paix des rois est terrible ; il vaut mieux être » leur ennemi que leur sujet ».

Emile, Liv. 1, *note* 3.

potisme rient, lorsqu'on parle en leur présence de la perfection dont le genre humain est susceptible. Je rirai volontiers avec eux, dès qu'il s'agira de mettre à exécution ces plans de perfection idéale et romanesque qui ne sont jamais que les rêves de la philosophie. Car cet idéal philosophique est, comme celui des artistes, le roman du génie des hommes. Mais, répondrai-je à ces nobles amis des rois, à ces délicats contempteurs de l'homme, vous riez trop tôt, et vous riez à tort : l'esprit humain a besoin d'être excité et lancé hors de l'étroite orbite où l'emprisonne la paresse inhérente à l'humanité. Ignorez-vous qu'il lui faut un but élevé vers lequel il puisse tendre sans cesse, et que c'est par cette ascension constante qu'il parvient à parcourir un assez grand nombre des anneaux de la chaîne pour arriver par des approximations successives aux degrés de perfectibilité dont sa nature est susceptible.

Notre Europe a fait un pas immense. Enfin la philosophie a donné de la pudeur au despotisme. Les soi-disans propriétaires des hommes n'osent plus agir spontanément, sans prétexte et sans motif. Ils ambitionnent

les honneurs de la raison ; ils redoutent le pouvoir de cette opinion formidable qui pèse sur leur tête dans le présent et dans l'avenir. Tel est l'empire de cette raison co-éternelle avec le Souverain Créateur des choses, et qui peut-être même est l'aînée du chaos ; cette raison, émanée du ciel et préexistante à l'espèce humaine, est aux facultés de l'homme ce que le soleil est aux astres qui gravitent autour de lui. Comme lui, elle les éclaire, et leur imprime peut-être le mouvement et la vie. Hélas ! que faut-il souvent en conclure ? rien, sinon que, trop semblables à ces corps célestes, nos facultés, nos affections, nos passions ont comme eux le triste honneur d'être incalculables.

La situation politique des Liégeois a occasionné cette excursion philosophique, et peut seule la faire pardonner. Tu sais que le général Schlieffen, à la tête de six mille Prussiens, s'est emparé depuis quatre mois de la ville ainsi que de la citadelle de Liège ; mais peut-être ignores-tu quelle est la cause de tous ces mouvemens? Elle t'étonnera par sa simplicité.

Le traité de l'année 1316, conclu entre

l'Etat et le peuple liégeois, et qu'on nomme la paix de *Fexe*, renferme les bases de la constitution du chapitre noble. Je ne m'attacherai point à prouver si, dans ce siècle d'ignorance, il étoit possible d'établir une constitution qui osât même entrer en comparaison avec celle de la Grande-Bretagne. On sait assez que ce traité fut arraché par la force, scellé du sang des citoyens, au lieu d'être l'ouvrage de leur consentement libre et simultané.

Un prêtre puissant, qui étoit en même temps électeur de Cologne et évêque d'Hildesheim, porta encore, dans l'année 1684, à cette constitution une atteinte d'autant plus dangereuse qu'il mit le tiers-état dans sa dépendance absolue, en enlevant au peuple le droit d'élire ses magistrats, pour se l'arroger et se rendre également redoutable aux deux autres ordres de la noblesse et du clergé. Comme le chapitre noble possédoit les deux tiers du sol, et qu'il étoit exempt de toute imposition, circonstance qui, rapprochée des constitutions actuelles, doit certainement paroître une monstrueuse absurdité ; ce chapitre, dis-je, assuré de la jouissance de ses immunités,

vit cette violation avec indifférence, et se contenta de proposer quelqu'amendement.

Le prince-évêque actuellement existant se vit forcé, en 1789, de convoquer les états ou assemblée générale, et l'on statua que le clergé supporteroit à l'avenir sa part des impositions. Ces efforts réitérés de l'évêque pour tout ce qui concernoit l'agrandissement de son pouvoir, contribuèrent sur-tout à augmenter la scission qui existoit entre lui et les états. L'exemple de la France et du Brabant ne fut pas nécessaire pour opérer une de ces heureuses crises que produisent les inévitables effets de l'oppression poussée trop loin par-tout où le despotisme n'a pas encore éteint dans l'ame du peuple le sentiment et la réflexion, et n'est point parvenu à le dégrader, à le rabaisser au rang des bêtes de somme (1).

Le noble chapitre s'apperçut bien que le véritable but n'étoit point, comme on le prétendoit, d'amortir les dettes de l'Etat qui montoient effectivement à des sommes

(1) « La servitude avilit les hommes, au point de s'en » faire aimer ».

Vauvenargues, maxime 22.

exorbitantes ; il résolut en conséquence de refuser son assentiment à tout ce que le prince voudroit entreprendre pour accroître ses prérogatives. Mais le peuple liégeois remonta bientôt à la source du mal, et pour en extirper jusqu'à la racine, il exigea l'abolition de l'édit de 1684 ; il contraignit le magistrat, alors en fonction, de donner la démission de son emploi, et recouvrant un droit qu'il avoit perdu depuis plus de cent ans, il nomma celui qui devoit le remplacer.

Dès l'instant où les idées éparses du peuple avoient acquis assez de consistance pour lui donner le courage d'exiger un changement de cette nature ; dès l'instant où les esprits étoient assez électrisés, où l'impulsion étoit assez forte pour que nulle autorité, nuls préjugés ne fussent plus capables de l'arrêter, alors il étoit sûr d'obtenir le succès desiré. Aussi, dans la nuit du 17 au 18 août, l'évêque écrivit-il un billet par lequel il faisoit savoir, à tous et à chacun, qu'il donnoit volontiers son approbation à ce qui avoit été fait ; et le jour de l'élection du nouveau magistrat, il se rendit sur son invitation au conseil, et

revint exprès de son château de Seraing. Le peuple détela les chevaux de sa voiture et le traîna en triomphe.

Cette ivresse ne fut pas de longue durée; car, le 27 du même mois, le prélat partit secrétement de Seraing, et alla se réfugier à *Trier*, dans l'abbaye de Saint-Maximin. A peine dix jours s'étoient écoulés depuis qu'il avoit approuvé les démarches de ceux qu'il nommoit son peuple, et reconnu le choix du nouveau bourgmestre, tout-à-coup il monte en voiture, fuit avec son conseil, après avoir écrit aux états qu'il voyageoit pour raison de santé; mais, dans le fait, pour rendre nulles et sans effet les plaintes qui auroient pu être portées en son nom.

La chambre de *Wetzlar* avoit bien considéré la conduite des Liégeois comme sérieuse, puisque, le jour même de la fuite de l'évêque, elle les avoit déclarés rebelles; et cela, de son propre mouvement, sans qu'aucun accusateur se fût présenté. Bientôt l'évêque ne tarda point à solliciter, près du Cercle, l'exécution de cette sentense; ce qui ne laissa aucun doute qu'il désavoueroit la conduite des Liégeois, dès

qu'il se croiroit à couvert de leur ressentiment.

Ce fut la force, et non la douce et persuasive raison qui, dans ce petit Etat, a opéré tous les changemens successifs qu'il éprouva. La force fit la paix de 1316; ce fut à la force que le despotisme dut ses victoires de 1684; ce fut elle qui rétablit la liberté en 1789. La force paralysa la sentence de la Chambre de Wetzlar, et la force pouvoit seule affermir la constitution des Liégeois. Telle est l'histoire ordinaire des événemens; tout est nécessaire, rien n'arrive qui ne doive arriver, et, comme disoit Leibnitz, *le présent est toujours gros de l'avenir.*

Les sociétés et les Etats se sont formés, lorsque la raison des hommes étoit encore dans son enfance, lorsqu'ils étoient encore sous l'empire exclusif des besoins physiques. Alors une lutte s'établit et précéda l'harmonie sociale. Le parti le plus juste succomba et reçut le joug que lui imposa le vainqueur. Ainsi se forma l'odieuse distinction des rangs; telle fut enfin l'origine de la féodalité. Ce n'est qu'après une longue série de siècles que les intérêts sacrés

de la majorité surnagent au dessus des préjugés, et l'emportent sur les intérêts des usurpateurs de tous les genres. Même d'après la constitution angloise, que les peuples de l'Europe ont si long-temps considérée avec envie, le peuple anglois n'est pas représenté dans la proportion nécessaire, et sa liberté (1), illimitée en apparence, est

(1) L'aristocratie proprement dite est l'essence de la constitution angloise, et cette aristocratie dégénéreroit même en une oligarchie véritable, si l'Angleterre avoit un territoire moins étendu, et si, au lieu d'être une île, elle étoit une portion du continent. Qu'on cesse de nous vanter ce prétendu équilibre des trois pouvoirs qui gravitent sans cesse l'un sur l'autre, s'entre-choquent et s'usent respectivement, au lieu de tendre à leur mutuelle conservation. J'aimerois mieux croire à l'Utopie de Morus, ou à l'Oceana d'Harrington.

On est libre à Londres, disoient jadis certains esclaves du *royaume* de France, lorsque le desir de passer pour des philosophes, des esprits forts, leur donnoit le courage de se plaindre à demi-voix de leur servitude: point de Bastilles, point de lettres de cachet ; tout homme a droit, d'après l'acte *habeas corpus*, d'aller demander au ministre compte de l'emprisonnement d'un ami, et de faire payer à l'homme d'Etat cinq gûinées d'amende pour chaque heure de détention, s'il ne pouvoit déduire les motifs qui l'ont déterminé à cet acte de rigueur.

continuellement

continuellement en danger par les vices de cette constitution même.

Mais j'ai vu, en 1780, des *Warents* délivrés sans motifs et exécutés sans réclamations.

Un négociant, un père de famille débiteur de 10 liv. sterlings, peut être arrêté sur le simple serment d'un créancier, emprisonné au *Fleet*, à *Newgate*, à *Kings-Bancks*, et ruiné, s'il ne trouve une caution possédant un immeuble réel de 500 liv. sterlings. Les *Attorneys* de Londres ont même l'adresse de faire mettre en prison un homme pour une dette de deux guinées.

Un marchand ne peut vendre, un jour de dimanche le moindre comestible, sans risquer d'être mis à une amende de cinq guinées. Il est défendu d'acheter un lièvre, à moins qu'on n'ait attaché à une de ses oreilles un parchemin signé du propriétaire de la terre ou de son homme d'affaires; le marchand et l'acheteur sont à cinq guinées d'amende. Je ne parlerai point des peines rigoureuses infligées à quiconque importe des marchandises étrangères, ni des visites domiciliaires des officiers de la douane, auxquelles chaque Anglois est exposé jour et nuit, et dont la maison seule des ministres étrangers est exempte, à moins que la douane n'obtienne un ordre particulier du gouvernement. Tous ces faits sont connus.

Et les Anglois se croient libres! Il est vrai que, comparativement aux autres nations de l'Europe, le préjugé fut long-temps en leur faveur. Mais que sont-ils au fond? des esclaves, sur les chaînes desquelles on a écrit ce mot : LIBERTÉ.

Où nous conduisent ces continuelles expériences de la politique réglémentaire des Etats ? En déduirons-nous les principes fixes du droit public ? non. Ils sont déterminés par la nature même ; ils sont fondés sur les règles éternelles de la morale, d'après lesquelles il nous est permis de faire tout ce qui tend à perfectionner notre être, et tout ce qui peut contribuer à notre bonheur, sans froisser, ni altérer en rien celui des autres.

Lorsqu'il s'élève une grande discussion politique, lorsque les droits, les autorités s'entre-choquent, où est l'arbitre qui osera se présenter ? Seroit-ce à des hommes que les deux parties belligérantes devroient s'adresser ? En seroit-il un assez téméraire, assez stupide pour oser croire qu'il vaut mieux que la vérité ? Les hommes, les sages même, sont-ils autre chose que des lecteurs de principes ? Dans les circonstances, par exemple, où se trouvent les Liégeois, peut-on mettre en question lequel des deux a tort, lorsque la masse entière du peuple s'est réunie contre un seul ? Est-il une volonté, des droits plus sacrés que la volonté, les droits de tous ?

Quel est l'homme qui, ayant souffert une injure, auroit assez de modération pour attendre avec patience que son adversaire reconnoisse son injustice, et se borneroit aux voies de la persuasion, lorsqu'il lui est possible d'employer d'autres moyens pour affirmer son droit? Si l'injustice ou le tort est de telle nature, que sa vie, sa sûreté y soient intéressés, on conçoit qu'il ne laissera point à son adversaire le temps d'accomplir sa menace, dès qu'il pourra la prévenir ou en détruire l'effet.

Tel est le principe immuable sur lequel reposent toutes les loix, toutes les conventions politiques. Les hommes n'aiment point à tournoyer dans un cercle d'incertitudes, ni opposer sans cesse un droit à un droit, et s'égarer ainsi au milieu d'un labyrinthe sans issue. Mais l'observateur accoutumé à juger de la durée des Empires d'après ces indices, ne voit pas d'un œil tranquille ces continuels aheurtemens, ces mugissemens vagues et sourds qui se font entendre au loin, parce qu'il les considère comme les pronostics d'une explosion plus ou moins tardive, et qu'ils décèlent l'écroulement des bases

sur lesquelles reposent la plupart des constitutions, des gouvernemens de l'Europe.

Jamais une constitution, quelque parfaite qu'elle puisse être, ne subsistera long-temps, si les puissances environnantes ont un grand intérêt à ce qu'elle n'existe point. D'après cet axiome, comment seroit-il possible de se promettre la durée d'un gouvernement dont les bases seroient vicieuses, et qui ne tendroit point au continuel perfectionnement des individus, but nécessaire de toute association politique? Plus elle s'en éloigne, plus son existence devient précaire; car chaque siècle, chaque instant nécessite des rapports nouveaux, enfante des crises sous lesquelles succombent tous les corps politiques dont l'organisation n'est point assez robuste pour résister aux divers ébranlemens qu'elles produisent; ces fièvres aiguës agissent nécessairement avec plus de violence sur des corps débiles que sur ceux dont chaque membre, se croyant portion intégrante du tout, offre une masse solide et cette force de résistance qui n'existe jamais sans un équilibre parfait et l'harmonie respective de toutes les parties.

On a souvent agité cette question : un individu (1) peut-il aliéner ceux de ses droits dont il n'est point l'absolu propriétaire? non, sans doute ; et les nations qui ne sont jamais qu'usufruitières de leurs droits sont encore moins libres de disposer de ceux qu'elles ont reçus, soit de la nature, soit du pacte social. Tout accord fondé sur la force et l'oppression, ou qui ne l'est point sur d'équilibres avantages, sera toujours déclaré nul au tribunal de la raison.

Mais malheureusement l'expérience nous apprend que l'ignorance, la paresse, l'habitude, l'incertitude du succès, et sur-tout les préjugés religieux, sont les sources premières de la longue patience des peuples. Le secret de tous les pasteurs d'hommes, et

(1) « Nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre sans restriction, sans » réserve, sans aucune espèce de condition; c'est-à-» dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à » sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses ac-» tions, et cesser en un mot d'exister avant sa mort, » malgré la nature qui le charge immédiatement de sa » propre conservation, et malgré sa conscience et sa » raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire, et ce » dont il doit s'abstenir »?

Emile, *Liv.* 5.

celui qu'aucun d'eux n'ignore, est cette terrible et affligeante vérité : tout être qui a pu se dépouiller volontairement du droit inaliénable d'indépendance, est tellement dépravé, avili, que bientôt il préfère (1) ses chaînes à la liberté, et que loin d'avoir pour lui quelqu'attrait, elle fatigueroit, froisseroit sa molle existence : un tel homme ne peut se tenir debout, il s'appuie sur ses fers, il se dépouille de sa pensée, de sa volonté, et les livre comme autant de primes qu'il paie à la tyrannie pour en obtenir la sauve-garde de sa misérable insouciance ; il se *désintéresse de lui-même* pour se réserver la coupable douceur de ne s'intéresser à personne. Par-tout n'appercevant que des compagnons de sa bassesse, hors d'état de coopérer à la délivrance commune, soit par attachement à d'éteignans préjugés, soit par suite de leur terreur, soit enfin à raison de cet amour inextinguible de la vie, cet être malheureux, fût-il même animé d'un saint repentir, auroit encore à craindre que sa propre imagination ou ses lumières ne l'égarassent, si seul il osoit se lever ; puis-

(1) Voyez la note, page 300.

qu'il est sûr d'avance de ne rencontrer personne, sur sa route, capable de le comprendre et de se rallier autour de lui.

Tout dominateur qui connoîtroit bien ses intérêts, se garderoit d'étouffer cette étincelle divine de raison qui assure à l'homme la priorité dans la chaîne des êtres. Les Polonois, par exemple, ont poussé si loin l'ignorance et la barbarie qu'ils ont détruit jusqu'à la trace de leurs facultés intellectuelles. Aussi la destinée les en a-t-elle cruellement punis. D'un côté les cultivateurs ont à peine la dixième partie de ce qu'un paysan libre possède ordinairement; de l'autre les nobles, dépourvus des secours de la classe qu'ils avoient cru devoir plonger dans l'abrutissement afin de la mieux assujettir, sont devenus par leur impuissance le jouet et la risée de leurs voisins. La ruse des despotes vulgaires est de ne donner précisément à la raison des peuples qu'autant de liberté que peut en exiger l'intérêt immédiat de leurs jouissances quotidiennes. Encore ont-ils soin d'envelopper de nuages cette liberté ainsi abâtardie, de la circonscrire par des menaces, de l'atténuer par des amusemens

frivoles (1), et lui donner le change en l'entourant de spectres effrayans ou fugitifs.

Mais si le despote, non content de frelater la raison des peuples par des préjugés ou des plaisirs corrupteurs, néglige de subvenir à leurs besoins, et pompe leur substance par toutes les voies qu'enseigne la science fatale du fisc des finances; alors si tous les esprits sont mûrs et brûlans, si les idées sur les droits et la dignité de l'homme, semées par les philosophes, ont suffisamment fermenté dans les

(1) A l'époque où l'intéressant et malheureux la Peyrouse partit pour faire de nouvelles conquêtes au commerce et à la philosophie, un ministre présenta au conseil un mémoire sur les avantages incalculables de cette entreprise. Ce mémoire, quoique long, fut lu avec avidité. Cependant il ne renfermoit qu'une seule idée, et la voici : « Voulez-vous, sire, disoit le ministre, détourner vos sujets de cette dangereuse anglomanie, de cette passion de liberté destructrice du bon ordre et de la paix ? Amusez-les par des idées nouvelles; trompez leur loisir par des images dont la variété piquante puisse alimenter leur frivolité. Il vaut mieux qu'ils s'occupent à contempler la tournure bouffonne de quelques magots de la Chine, que d'obéir aveuglément à la mode qui leur fait aimer aujourd'hui les chevaux et les philosophes d'Angleterre ».

têtes, on ose ce qu'ont osé ces hommes qui, à Paris, au ci-devant Palais-Royal, montèrent sur des bancs et s'écrièrent : « nous » serons peut-être pendus ; mais nous sa» vons mourir : citoyens, *prenez les ar-* » *mes !....* »

Buffon a expliqué le phénomène de la force centripète, en admettant qu'elle n'étoit active qu'au moment où les particules de la matière, qui s'attirent mutuellement toutes les fois qu'elles sont à une certaine distance donnée, s'approchent trop subitement pour correspondre jusques dans l'intérieur d'un cercle d'attraction ; alors, dit-il, elles se frappent avec une violence égale à celle qui les a réunies. Or ceci peut-être considéré comme l'image de ce qui arrive nécessairement en morale. Il existe un centre de gravité, un cercle intérieur que le pouvoir des dominateurs ne peut jamais franchir. La vérité, la liberté ont aussi leurs terres australes, que le prêtre et le despote n'ont pu souiller encore de leur haleine impure.

Une foible étincelle peut allumer un violent incendie ; je me ressouviens d'un passage des mémoires du cardinal de Retz, où il dit : *pour produire une révolution, il suffit*

souvent de la croire facile (1). Dans le fait, quelle évaporation, quelle fermentation cet accord des esprits, cette uniformité d'opinions ne supposent-elles pas? Combien d'angoisses, combien d'idées décourageantes le peuple n'a-t-il pas eues à dévorer, avant que son désespoir lui fasse saisir cette pensée? Tous les malheurs qu'ont éprouvé ses ancêtres avant de se réunir en corps social, ou sous la volonté d'un despote, sont oubliés. Le mal présent les a effacés de son souvenir; chaque parti réclame ses droits avec force, et le combat s'engage plus terrible qu'auparavant.

Les défauts d'une constitution peuvent être réparés sans commotion violente, lors-

(1) Cette pensée est si profonde, que j'ai cru devoir la placer ici. « Ce qui cause l'assoupissement dans les » Etats qui souffrent est la durée du mal qui saisit » l'imagination des hommes, et qui leur fait croire qu'il » ne finira jamais. Aussitôt qu'ils trouvent jour à en » sortir, ce qui ne manque jamais lorsqu'il est arrivé » à un certain point, ils sont si surpris, si aises et » si emportés, qu'ils passent tout d'un coup d'une extrêmité à l'autre, et que, bien loin de considérer les » révolutions comme impossibles, ils les croient faciles. » *Et cette disposition toute seule est quelquefois* » *capable de les faire* ». — Note de Forster.

que dans son origine on s'est servi de bons matériaux. Nous en trouvons la preuve dans le despotisme même : de sages régisseurs d'hommes ont donné de préférence tous leurs soins au perfectionnement de la législation civile, et ont formé d'eux-mêmes un corps de loix inviolables ; afin que s'il arrivoit que leurs successeurs eussent des lumières bornées, ces mêmes loix pussent leur servir de guides et fortifier dans le peuple le sentiment du juste et de l'injuste.

Il est d'ailleurs dans l'ordre des choses qu'au sein même de l'Etat le mieux gouverné, il s'élève des hommes qui se déclarent indépendans de la puissance suprême, et qui encouragent les différentes classes du peuple à examiner et la conduite et les prérogatives attribuées à celui qui leur impose des loix. Cette douce aisance qui résulte d'un bon gouvernement, leur donne le courage et les moyens nécessaires de résister aux invasions de l'autorité. Les administrations, les municipalités forment un cercle d'activité d'où naîtra un jour la régénération subite de l'Etat ; tout ainsi s'achemine avec lenteur, mais d'un pas sûr, vers un changement général qui doit tôt ou tard engendrer

une sage constitution et opérer un jour la félicité publique. Les améliorations, par exemple, que le feu roi de Prusse a faites dans le gouvernement, tendent évidemment à ce but ; et c'est pourquoi il se prépare dans cet Etat une grande et vive fermentation, dont les suites même sont incalculables.

Depuis que j'ai réfléchi sur les affaires des Liégeois, mes idées surabondoient tellement que j'avois besoin de te les communiquer. Au reste, je ne prétends point décider ici lequel des deux partis a plus ou moins tort, plus ou moins raison. Il faudroit pour cela être initié dans les secrets du cabinet jusqu'à l'Epopsie (1), comme disent les illuminés. Au moins est-il impossible de réfuter cet irréfragable dilemme des patriotes ; un Etat ne peut se soutenir si l'on touche aux droits des moindres individus qui le composent. Si regimber contre les abus de l'autorité féodale est un crime aux yeux du despote, de quel œil le démocrate, le véritable

(1) Ce mot est formé du Grec ἐπι, prép. qui marque le mouvement d'un objet vers un autre, et du subs. ὄψις (action de voir). Ainsi l'*Epopsie* signifie donc, à la lettre, *une vue perçante*, et dans la langue des Illuminés, le presbytisme du sens intérieur.

ami de la liberté considérera-t-il celui qui, mésusant de son pouvoir, attente aux droits sacrés et imprescriptibles du légitime propriétaire, du seul souverain, puisqu'un tel crime a des suites d'autant plus funestes pour l'Etat, que tôt ou tard il doit l'entraîner vers sa ruine, à raison de la confiance du peuple dans l'habileté du régisseur, confiance fatale qui empêche trop souvent ce même peuple, retenu par le préjugé du devoir, de s'insurger à temps?

Qu'arrive-t-il dans les monarchies héréditaires? le prince croit avoir le droit d'en appeller à Dieu et aux hommes, lorsque ceux qu'il nomme ses sujets refusent de lui obéir; il se croit tout permis pour établir son droit à l'héritage de ses pères, pour punir les *rebelles* comme réfractaires au pacte social et les contraindre à rentrer sous son obéissance: mais l'insurgé oubliera t-il que ce pacte de famille est conditionnel? Le dominateur doit être le plus sage et le meilleur d'entre les citoyens de son Etat. Et lorsque le génie des siècles et la perfectibilité graduelle des générations ont rendu les subordonnés eux-mêmes plus sages et meilleurs, lorsqu'au contraire les princes

ont dégénéré de cœur et d'esprit, la question est de savoir si les peuples plus éclairés que leurs ancêtres sont liés par un tel contrat.

Tu vois que la politique, comme toutes les sciences humaines, a son antinomie (1). Rien dans l'univers n'existe par abstraction, rien n'est positif, rien n'est déterminé. Aussi le philosophe sourit-il de la simplicité de ceux qui prennent des relations partielles pour des règles immuables.

Il n'y a pas de milieu : ou il faut adopter les principes que je viens d'établir, ou se ranger du parti de ceux qui, touchant au *périgée* de la crédulité humaine, croient à l'infaillibilité d'un chef suprême, et le considèrent comme le lieutenant de la Divinité. Or ce monstrueux système, s'il eût été de nature à subsister long-temps, et s'il se fût rencontré un homme à grand caractère, un de ces grands coupables qu'on nomme héros, renfermoit en lui-même tous les élémens

(1) Ce mot est formé du Grec αντι, prép. qui marque l'opposition, et de νομος, *loi*; antinomie signifie *contrariété, opposition de loix.*

Quintilien, Liv. 7, *chap.* 8.

propres à organiser la monarchie universelle du globe.

Heureusement qu'au lieu d'être le produit d'une idée préexistante, il ne s'établit sur la terre que par une sorte de juxtaposition, source originelle et aliment successif de tous les pouvoirs. Nos fiers demi-dieux jouissoient du présent sans porter sur l'avenir le coup-d'œil de la réflexion. Graces à cette lutte invisible, mais constante de la vérité contre l'erreur, ce système fut imaginé trop tard. Alors les hommes s'étoient déjà dépouillés en partie, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de cette force d'inertie, de cette *vertu* crédule qui caractérisoit les temps anciens : les têtes humaines agrandies, et *vitrifiées* par la continuelle réaction des lumières de la philosophie rationnelle, perdirent de leur tenacité première. Le vase s'amincit, et, devenu perméable, ne fut plus capable de contenir ces vapeurs déliées et volatiles qui avoient si long-temps obscurci la raison des malheureux habitans de la terre. Cette théocratie disparut comme un songe à l'époque où le mot *constitution* se fit entendre dans toute l'Europe. Les rois eux-mêmes n'étoient que les vassaux de certains prêtres orgueil-

leux, et les filières de leur puissance. Mais ces fiers satrapes se lassant bientôt d'un tel joug, brisèrent l'instrument de leur autorité primitive.

Enfin ce spectre, aussi hideux que risible d'infaillibilité papale, s'étant replongé dans l'abyme, on vit disparoître en même temps ce système de monarchie universelle. Maintenant il reste à examiner si cette belle et touchante idée d'une seule et grande famille ne seroit point un rêve de philosophe. Platon a dit que le bonheur étoit un être qui s'engendroit toujours, et qui n'existoit jamais. Or, si la destinée des hommes est de tout calculer, de tout voir à travers le prisme de leur imagination, je préfère du moins les rêves de la philosophie à ceux de l'ambition des prêtres et des despotes.

Qui de nous osera décider cette grande question? Ah! bornons nos pensées et disons avec Harrington, qu'une constitution commune à tous, qui nous affranchiroit pour jamais de l'ambition et des passions des hommes, ainsi que de cette intermittence funeste du pouvoir arbitraire; une constitution enfin dont les rouages et les

contrepoids

contrepoids seroient tellement combinés que les intérêts respectifs de chacun seroient nivelés, comprimés sous le joug de la raison absolue, atteindroit le plus haut degré possible de perfectibilité, sans être aussi éteignante, aussi dangereuse par ses effets que la monarchie universelle.

Si d'un côté la brièveté de la vie s'oppose aux bienfaits de la philosophie spéculative, si l'homme ne profite que lentement du progrès des lumières, parce que sa longue, sa douloureuse enfance, et plus encore les prestiges d'une jeunesse orageuse rendent nulle pour sa raison l'expérience de ses pères; d'un autre côté ce rajeunissement *tridécimal*, auquel toutes les générations sont asservies, contribue à détruire graduellement les préjugés propres à chaque âge du monde. Ainsi se forme et s'élabore, ce que les hommes ont nommé l'opinion, l'influence des siècles. Plaçons encore dans la hiérarchie des causes efficientes la perfectibilité humaine, cet instinct inné, cette tendance secrette vers la vérité qui caractérise tous les êtres animés dans la proportion de leurs organes respectifs, et dont les élans seroient bien plus rapides, si la nature

n'avoit placé le mouvement et l'attraction en sens contraire. Aussi les facultés premières de l'homme sont-elles dans une lutte perpétuelle; on diroit qu'il a deux ames, et que toutes deux sont pesées dans cette même balance où le souverain Demiourgos a combiné l'admirable harmonie de la sphère. De cette lutte, de cette gravitation constante résulte ce continuel rajeunissement de la nature. Or, cette lutte bienfaisante ne finira qu'à l'époque où le monde doit se décomposer et se dissoudre, pour ensuite se reproduire sous une forme nouvelle dans la chaîne immense des êtres.

Quel intéressant et curieux spectacle pour le philosophe qui contemple ce combat des facultés intellectuelles de l'homme ! Combien cette lutte est grande et sublime, même dans ses effets les plus désastreux ! Durant l'éruption du Vésuve, au milieu de cette tempête formidable, n'admirons-nous pas la céleste indépendance de la nature, quoique l'œil ne puisse distinguer autre chose que les matières sulphureuses qui s'amoncèlent dans l'athmosphère, jusqu'au moment où cet océan de nuages menace d'engloutir la terre, et où se développe dans les

entrailles de la montagne une évaporation élastique qui lance vers les nues des torrens de laves en fusion ? Telle est l'image de ces grandes crises qui affligent et la vie des hommes, et la masse des corps politiques. Heureusement que, loin de rompre l'harmonie universelle, elles contribuent à sa durée. L'ingénieux Fontenelle a dit qu'on calculoit trop d'après l'équilibre des choses, et pas assez d'après celui des sottises. Les fautes, ainsi que les malheurs particuliers, se perdent dans des myriades de fautes ou de malheurs publics. La Calabre est tranquille, et le mont Gibel est en feu. L'on fait des vœux pour la pluie, sans songer qu'un éclair peut rendre un village la proie des flammes, et que la grêle peut dévaster nos campagnes.

Les philosophes l'ont dit souvent : « tout » n'est pas bien, mais tout est nécessaire ». Le déplorable fléau de la guerre a son utilité, ainsi que les tempêtes. Il épure l'air politique, comme les antres rafraîchissent la terre. D'ailleurs, puisqu'il est impossible de savoir de quelle nature seroit le résidu qu'on trouveroit dans le *caput mortuum*, il me paroît raisonnable de se

borner à considérer les événemens, auxquels on ne peut rien changer, comme un simple spectacle, un aliment pour l'observateur. Une ame délicate s'offensera peut-être de cette insouciance apparente? Mais, répondrai-je, lorsqu'Héraclite pleuroit sur l'humanité entière, et que les mêmes objets excitoient le rire de l'abderitain Démocrite, tous deux cependant partoient du même point; tous deux arrivoient au même but, quoique par des routes opposées.

Lorsqu'Homère ou Richardson nous peignent les angoisses d'Andromaque et de Clarisse, pourquoi ces touchantes peintures remplissent-elles nos ames d'une tristesse sombre et sacrée? Pourquoi versons-nous des larmes au récit mensonger de leurs malheurs, tandis que nous lisons d'un œil sec la description d'un combat qui a coûté la vie à des milliers d'êtres sensibles, nos contemporains, nos compatriotes? C'est qu'il est dans la nature de l'homme de s'identifier toujours plus facilement avec un seul individu qu'avec plusieurs. Mais, où m'entraîne mon imagination?.... Revenons à Liège.

Les derniers momens de notre séjour ont été employés à visiter la citadelle. Elle se projette en un angle aigu du côté de l'ouest; c'est entre cette hauteur et la *Meuse* que la ville est située. Les trembles qui bordent le chemin que nous suivîmes, ont un feuillage si épais et si verd, qu'on pourroit prendre cette avenue pour un berceau prolongé. L'enceinte de la citadelle n'est pas considérable, et quoiqu'elle soit solidement fortifiée, on a cru devoir la revêtir encore d'un fossé. Les troupes prussiennes s'en sont emparées, parce qu'elle est regardée comme le rempart de Liège. Mais le service intérieur de la ville, ainsi que celui des portes, est fait par les troupes nationales.

De l'angle d'un bastion, nous avons joui de la vue d'un petit monde d'habitations qui se déployoit sous nos pieds. La Meuse, qui serpente dans le vallon, nous a paru d'une beauté vraiment romantique. Ici ses ondes transparentes réfléchissent les rayons du soleil; elles sont d'un verd clair, mais elles paroissent d'un bleu foncé dans l'éloignement en tirant sur le nord: là, on voit la Meuse se dessiner, se perdre en diverses

sinuosités, et revenir toujours sur elle-même.

Aux bords de cette rivière, et aussi loin que la vue peut s'étendre, nous avons remarqué des houblons (1) en meules pyramidales. La culture de ce précieux végétal fournit aux Liégeois une bière très-forte et d'excellente qualité. L'exportation de

(1) Je ne ferai point ici la description de cette plante précieuse qu'on nomme à si juste titre la vigne du Nord. J'ai vu en Angleterre des champs entiers de houblon, qui ressembloient à une forêt de jeunes arbres en pueils. « Et comme le houblon monte, dit un auteur connu, » aussi haut que les lianes d'Amérique, on pourroit, » en le soutenant avec de longues perches, en former » d'élégans portiques, des obélisques de cinquante pieds » de haut dans le centre d'une étoile de petits arbris- » seaux, des berceaux de verdure, des tonnelles, etc. »

Ce n'est guère qu'à la troisième année que cette plante est en plein rapport : on mange les jeunes pousses du houblon qui paroissent au commencement du printemps ; on les fait cuire comme des asperges ; elles sont de bon goût et purifient la masse du sang. Les fruits du houblon ont une odeur agréable, et contiennent une matière graisseuse, résineuse, aromatique, qui paroît être le principe de leur odeur et de leur amertume.

Ce végétal diffère selon la nature du sol qui le produit : celui qui vient d'Isenach dans la Thuringe est

cette denrée est un article très-considérable dans le commerce. Elle est aussi, pour les habitans, un objet de première nécessité. Car on ne trouve aucun vignoble dans les environs de la ville : jamais personne n'a parlé du vin de Liège. Mais on s'y procure, à très-bon marché, des vins de Bourgogne et de Champagne. Au surplus, bien des gens prétendent que la facilité du transport par la Meuse influe encore moins sur l'excessive modicité du prix, que l'adresse des Liégeois à tirer de leurs treilles une liqueur à laquelle ils donnent ensuite des noms révérés des gourmets.

On trouve ici les meilleurs ouvrages françois aussi communément qu'à Paris. A peine sont-ils imprimés, que les libraires

d'une amertume mordicante, au lieu que celui de Brunswick est plus doux.

En général cette plante est apéritive, anti-scorbutique et très-propre à la guérison des maladies cutanées.

On lit dans les Mémoires de l'académie de Suède, année 1750, que les tiges du houblon macérées ou rouies donnent une filasse aussi bonne que celle de l'ortie, et plus longue que celle du chanvre. Les habitans de la province de Jemteland, et ceux de Medelpadie en font de la toile.

de Liège et de Maëstricht s'en emparent, les contrefont pour les vendre dans les Pays-Bas et en Allemagne. Ce genre de commerce occupe quantité d'ouvriers et quelques artistes qui reçoivent des entrepreneurs un salaire honnête.

Après avoir examiné à loisir le charmant point de vue dont je viens de te parler, il nous a fallu redescendre dans des rues sales et étroites, pour delà nous rendre à une maison d'assez belle apparence, qui appartient à une nombreuse société de beaux-esprits, et l'on nous a assuré que c'étoit dans ce lieu là même où l'on avoit discuté pour la première fois les intérêts du noble chapitre.

Le peu de vérités que le temps, la tradition et la philosophie nous ont transmis sur l'histoire ancienne, suffit pour nous faire appercevoir combien souvent sont petits et mesquins les ressorts secrets qui opèrent les plus grandes crises des gouvernemens (1).

(1) Il est peu de sujet plus philosophique que l'histoire des *grands événemens par les petites causes*, et il est peu d'ouvrage qui soit traité moins philosophiquement que celui qu'on a publié sous ce titre, il y a

Le sort des Liégeois est trop fortement lié à celui de l'Allemagne pour qu'il soit pos-

quelques années, à Paris et en Hollande. Depuis la révolution *tous les grands traités sont à refaire*. Mais, avant la révolution, ces fragmens historiques pouvoient être aussi piquans que variés sous la plume d'un philosophe, ou d'un homme de goût.

Si la sagesse consiste à apprécier les choses ce qu'elles valent, combien n'importe-t-il pas à l'observateur de pouvoir connoître l'histoire fidelle des causes premières?

L'impossibilité où Maxime se trouve de payer sur le champ une somme qu'il a perdue au dez, est cause que les Vandales, établis en Afrique, viennent ravager l'Italie, et saccagent Rome.

Les infirmités secrettes de Sibille, femme de Charlemagne, sont cause que l'empire d'Allemagne s'établit.

La beauté d'un jeune Turc, nommé Saladin, qui demeuroit à Antioche, est la source de plusieurs guerres cruelles entre la France et l'Angleterre.

Une jatte d'eau renversée sur la robe de milady Masham, l'une des favorites de la reine Anne, occasionne la paix d'Utrecht.

Une médaille, trouvée par un soldat, cause la rupture d'une trève entre la France et l'Angleterre, ainsi que la mort de Richard, surnommé Cœur-de-Lion.

La piqure d'une abeille est cause de la levée du siége de Tamly, investie depuis long-temps par les Portugais.

La jalousie d'un vieux moine, amant d'une jeune

sible de l'en séparer ; il ne seroit pas même de l'intérêt des peuples voisins d'abandonner ce petit Etat à ses propres forces, et de ne point intervenir dans la querelle. Mais n'a-t-on pas remarqué mille fois que les rois, les princes, les ministres réunissent tous leurs efforts pour donner une autre tournure aux affaires, sitôt qu'ils s'apperçoivent que les intérêts privés d'une cour s'accordent avec le parti populaire ? Chaque atteinte aux droits d'un prince ecclésiastique, chaque avantage que le tiers-état remporte sur lui, chaque pas que fait ce tiers-état pour se placer sur la ligne du chapitre et des nobles,

abbesse, occasionne le concordat entre François Ier et le pape Léon X.

Comment l'auteur du livre des *grands événemens* a-t-il pu considérer l'amour et la jalousie dans l'ame d'un prêtre comme une *petite cause ?* Le tiers suffiroit pour renverser un Empire.

Un salut refusé à un écolier, par des bourgeois, occasionne des massacres horribles dans la ville de Thorn en Pologne.

Un vicaire se plaint de sa pauvreté au ministre de Marienbourg Gluck, et les plaintes de ce bon homme sont cause qu'une jeune paysanne, nommée Marthe, devient impératrice de Russie.

(*Pulveris exigui jactu.*) Virg.

ébranlent la constitution ecclésiastique jusques dans ses fondemens, et sont autant de *primes* de destruction.

Aussi doit-on s'attendre à être bientôt témoin de scènes plus terribles encore, et l'on ne peut s'empêcher de considérer d'un œil triste la prochaine dévastation de ces florissantes contrées. Ah! la philosophie qui n'admet aucune distinction puérile, et qui, semblable à la mort, frappe *d'un pied égal* le berger et le roi, ne devroit-elle pas enseigner à tous les hommes que la vie d'un seul d'entr'eux est plus sacrée que tous les brillans grelots de la vanité humaine; que l'être le plus vil est préférable à toutes les questions de droit qui ont excité tant de disputes, et pour lesquelles on s'est égorgé si souvent d'un pole à l'autre? Mais non! Aucun des deux partis ne cédera le moindre de ses droits. Le sort de cette sirène décevante qu'on nomme *politique* est d'être sans cesse déchirée par des furies. Il faut pour appaiser les querelles que le sang des citoyens ait coulé. Pauvre genre humain! Et c'est ainsi qu'on se rit de tes maux! Le sentiment, la raison, la philosophie, la religion sont dans toutes les bouches, et ton

seul patrimoine légitime, la plus sacrée, la plus inaliénable de tes propriétés, la vie, le but de cette vie ne sont comptés pour rien dès qu'il s'agit d'un droit, d'une prérogative, ou de quelques-uns de ces misérables hochets si chers à la sotte vanité des hommes.

Nous voyons avec satisfaction le peuple liégeois (1) se préparer à la résistance. Tout

(1) « Qu'il me seroit doux, » disoit le musicien philosophe Gretry, dans ses mémoires imprimés en 1789, deux ans avant que l'ouvrage de Forster parût; « qu'il » me seroit doux de voir dans mon pays fleurir le » commerce et les arts, autant qu'il m'en paroît susceptible par sa position et le génie de ses habitans! » Par-tout environné de nations aussi commerçantes que » formidables dont il sépare les limites, il devroit » jouir de tous les avantages de la liberté et de la neutralité. Si l'artiste y trouvoit de l'encouragement, » combien de têtes vigoureuses sortiroient du petit pays » de Liège !

» Le caractère du Liégeois est un; il aime la vérité, » et il est inébranlable lorsqu'il croit suivre ses traces : » mais il devient docile, lorsqu'avec douceur on lui » montre ses égaremens. Secondé par une imagination » vive et forte, le travail le plus obstiné ne le décourage pas. Bon père, bon mari, bon fils, bon soldat, » il a reçu tous ces dons de la nature. On trouve le » Liégeois dans les armées de toutes les puissances :

chez lui porte l'empreinte de la liberté ; la cocarde nationale est formée de quatre couleurs, noir, verd, blanc et rouge. On se promet courage et confiance. Le bourgmestre Fabry, vieillard âgé de soixante et dix ans, homme aussi vertueux qu'éclairé et qui jouit de la confiance unanime des Liégeois, travaille dans ces circonstances difficiles avec une activité infatigable au bien-être de ses concitoyens, et certes ce n'est pas une chose facile eu égard à la disposition actuelle des esprits. La journée du

» mais il sera bientôt déserteur, s'il n'est pas reconnu » pour le meilleur soldat de sa compagnie. Sa tête s'exalte » aisément pour le bien, quelquefois pour le mal, » quelquefois aussi imbécille à l'excès ; il semble qu'il » n'y a que la médiocrité qui lui soit refusée.

» Que les états de Liège aient la force d'être unis, » non pas lorsqu'il est question de leurs droits honorifiques ou lucratifs, mais seulement lorsqu'il s'agit du » bien public ; qu'ils sachent, d'une voix unanime, » protéger le commerce, récompenser publiquement » le citoyen homme de génie ou industrieux ; qu'ils sachent établir des manufactures, soit pour la tannerie, » soit pour le fer, soit pour l'exploitation du charbon » de terre : et il ne faudra pas cinquante ans pour voir » disparoître les masures et les haillons des habitans » d'outre-Meuse ».

7 octobre qui coûta la vie à un jeune volontaire, et dans laquelle les habitans de la paroisse Saint-Christophe forcèrent le magistrat de distribuer au peuple le produit d'une fondation destinée pour les pauvres, prouve qu'il est plus facile de rendre à certains hommes la conscience de leurs forces que de leur enseigner à agir d'après les principes.

XIIe LETTRE.

Louvain (1).

Sitôt qu'on a franchi les collines escarpées qui entourent la ville de Liège, et qui se prolongent sur la rive gauche de la Meuse, on apperçoit une plaine où sont éparses plusieurs monticules. Ce pays est abondant en bleds, mais l'on ne voit point de ce côté

(1) Long. 22, 17; lat. 50, 53. Grande ville du Brabant autrichien. Les édifices publics qu'elle renferme sont bâtis avec magnificence. Louvain est la patrie du célèbre Van-Espen, né en 1646, mort en 1728. La meilleure édition des œuvres de ce jurisconsulte, est celle de Paris, 1753; 4 vol. fol.

ces cepées, ces haies vives qui, dans les campagnes de Liège et de Limbourg, forment les limites de chaque propriété. Souvent même on parcourt une étendue considérable de terrein sans rencontrer un seul arbre, un seul arbuste; puis tout-à-coup l'on trouve d'assez jolis villages à demi-cachés par des ormes et des peupliers. La végétation intérieure est telle que, malgré le vent d'Est, les poiriers, les pommiers et les pruniers fleurissent d'assez bonne heure, sur-tout dans les endroits abrités, ou que des murs protecteurs défendent des ravages de la bise.

La petite ville de Saint-Tron (1) appartient encore au territoire liégeois. Nous l'avons traversée pour venir à *Thienen* ou *Tirlemont* (2) où nous avons dîné. Durant

(1) Long. 22, 54; lat. 50, 45. Cette ville du pays de Liège, est la capitale de la Hasbaye.

(2) Long. 22, 33; lat. 50, 49. C'étoit autrefois une des villes les plus considérables du Brabant, et aujourd'hui elle a plutôt l'air d'un grand village. Tirlemont fut la patrie du jésuite Bollandus, auteur des *Actes des Saints*, conjointement avec les pères Henschenius et Papebroche; Anvers, Meursius, 1643 et suiv.; 52 v. fol. Le 4e volume de la légende d'octobre a paru en 1786.

la route, il survint dans la diligence une femme qui nous dit être l'aubergiste d'un village voisin. Comme tout le monde dormoit, excepté moi, elle se mit à m'entretenir, sans se faire prier, d'une fameuse procession que l'on a coutume de faire tous les ans vers le temps de Pâques, et dont revenoit alors un grand nombre de personnes. Plus de mille pélerins à pied, me dit-elle, et plusieurs centaines d'hommes à cheval entrent dans un champ et écrasent ce qui s'y trouve de grains déjà levés. Mais, ajouta cette bonne femme, il est bien sûr que la foi du propriétaire est richement récompensée : car son champ lui rapporte toujours, cette année-là, une moisson plus abondante qu'à l'ordinaire. Un paysan incrédule qui refusa de recevoir la procession, en fut bien puni. La main de Dieu s'appesantit sur lui, et son champ ne lui produisit rien. Je conçois,

Quoique faite par des jésuites, les observateurs y remarquent déjà cet esprit de critique, et cette tendance à rejetter une foule de contes puériles qui déshonoroient la raison humaine. Or, comme je l'ai déjà dit, une des principales victoires de la philosophie, est d'avoir donné de la pudeur à la superstition et à la crédulité.

dis-je,

dis-je, que le trépignement ne doit causer aucun dommage à la jeune semence. Cette femme ouvrit de grands yeux et me regarda d'une manière très-significative : *oui*, me répondit-elle ; *car sans doute la puissance de Dieu est grande*. Je la compris et gardai le silence.

Les villages que nous avons trouvés sur la route sont assez agréables. On y remarque cependant plusieurs cabanes faites de torchis ; mais elles sont vastes, et leur intérieur est très-propre. La plupart des métairies sont bâties entiérement en briques. La physionomie des habitans est, en général, noble et distinguée. Les hommes ont les yeux grands, le nez aquilin, la bouche assez fendue, le menton arrondi. On croiroit, en les regardant, voir les modèles des plus belles compositions de l'école flamande. La nature a traité moins avantageusement les femmes ; aucune ne m'a paru belle. Le Liégeois est enclin au plaisir, et naturellement sociable. Je parle de ce que par tout on nomme le peuple ; mais le caractère de la classe la plus nombreuse a droit, sans doute, d'attirer l'attention de l'observateur ; et, si je ne me trompe, ce penchant à la

gaieté annonce l'heureux état de l'habitant des campagnes.

Tirlemont est une petite ville propre et bien bâtie ; la construction solide des maisons annonce encore le bien-être dont je viens de te parler. Son commerce n'est plus si florissant, néanmoins on y fabrique quantité d'étoffes de laine, principalement de la flanelle et des bas. L'olrettig ou *colsa* (1),

(1) Le nom de *colsa* est formé du vieux Allemand *kol,* nom générique de toute plante à tige. *Col* signifie encore un chou en Allemand moderne. Cette plante est connue, dans Linnée, sous le nom de *brassica campestris*. On connoît plusieurs espèces de *colsas* ou choux champêtres ; savoir, deux à fleurs jaunes, et une autre à fleurs blanches. Cette dernière n'a été apportée que depuis très-peu d'années de Hollande dans la Belgique.

Cette espèce de chou pousse des tiges grosses, rameuses, hautes de trois à cinq pieds, munies de feuilles sinuées, découpées plus ou moins profondément, peu larges; les inférieures sont en lyre, celles de la tige sont en cœur, alongées et sessiles.

La graine de ce végétal donne par expression une huile grasse, semblable à celle de navette, propre à brûler, à faire du savon noir, à préparer les cuirs, et à fouler les étoffes de laine. Dans la seule petite ville de Tirlemont, on compte plus de douze moulins occupés à cette fabrication. Les *pains* ou *tourteaux de*

que nous nommons *kohlsaat*, est d'un grand produit. Depuis notre entrée dans les Pays-Bas autrichiens, nous avons trouvé une chaussée magnifique qui nous a conduits jusqu'à Louvain. Cette belle route est ombragée par un double rang de peupliers, d'ormes, de tilleuls plantés assez près les uns des autres : à travers ces grands arbres, l'œil apperçoit sans obstacle, à raison de la *planéité* du sol, de riches villages et de jolies maisons de campagne, qui annoncent la population et la fertilité du pays. Dans quelques endroits, les champs et les prairies sont entourés de fossés. D'un côté l'on voit les terreins destinés à recevoir le bled et les herbages ; de l'autre, les champs préparés pour recevoir les menus grains. Cette opulente contrée n'offre aucun site romantique, mais

colsa, dont on a exprimé l'huile, servent à nourrir et engraisser les bestiaux.

Le *colsa* se plaît dans les terres douces et qui ont du fond. On le sème, on le plante comme le chou; et lorsqu'il est jaune, on le scie comme le bled : ensuite on le met en meule au milieu des champs ; il y fermente, ce qui lui fait rendre une très-grande quantité d'huile. Puis on le bat pour en recueillir la graine.

elle en est bien dédommagée par l'abondance et l'extrême facilité de la culture.

Nous jugeâmes à propos, pour notre sûreté, de faire emplette de cocardes brabançonnes. A la rigueur, il eût été très-possible de s'en passer; car, il faut en convenir, les Brabançons n'attachent pas une idée aussi grave, qu'ils le devroient sans doute, à cet emblême nouveau de l'indépendance. La ferveur des insurgés est si peu active, qu'ils pardonneroient volontiers à un étranger de ne point porter sur lui ce signe de la liberté. Mais afin d'éviter tous les inconvéniens qui peuvent résulter d'une méprise, le plus sûr est de s'accommoder, sans hésiter, aux manières du pays où l'on se trouve. D'ailleurs, nous n'eussions pas manqué de l'arborer pour faire pièce à nos compagnons de voyage.

La diligence étoit composée d'un vieux François chevalier de Saint-Louis, de sa gouvernante, et d'un miroitier de *Sarbruck*, qui avoit tout au plus l'air d'un bon paysan renforcé. Durant la route notre compagnie s'accrut d'un Liégeois imprimeur en taille-douce, et de sa femme née Brabançonne.

Le premier étoit un petit vieillard de soixante-dix ans, maigre, sec, en un mot, une espèce de squelette ambulant surmonté d'une figure de singe ; sa voix tenoit le milieu entre le grommelement de l'ours et le grincement aigu et monotone du tournebroche. La journée entière s'écoula sans que le petit vieillard se défît de son ton chagrin, ni de son aigre morosité ; ses joues creuses ne se replièrent pas une seule fois pour marquer seulement la volonté d'un sourire. Une antipathie tranchante pour tout ce qui ne provenoit pas de son pays, son aigreur, ses dédains aristocratiques lorsqu'il apprit que le peuple, ou plutôt la *canaille*, (ce fut l'expression énergique dont il se servit) avoit osé réclamer les droits de l'homme ; enfin, l'humeur que lui causoient les incommodités du voyage, rendoient ce désagréable petit homme si maussade et si ridicule, que nous avions peine à nous contenir. Sa sotte vanité et le desir de primer offroient le plaisant contraste du besoin qu'il avoit de parler, et de la crainte de se compromettre en communiquant avec des personnes telles que nous. Il étoit enveloppé dans un surtout de drap très-gros, écourté et entiérement

boutonné. Nos bons et honnêtes paysans n'en portent guère de plus grossier. Sa boutonnière étoit ornée d'un bout de ruban pourpre. L'on voyoit sur sa tête une petite perruque ronde et poudrée à blanc ; le tout surmonté d'un feutre rabattu à forme plate et à bord étroit, de sorte que son occiput restoit à découvert lorsqu'il vouloit rabattre son chapeau sur sa figure. Sa gouvernante étoit Françoise, et passablement bien nourrie. L'on appercevoit sur son visage quelques débris de son ancienne fraîcheur. Au reste elle avoit l'air fort ennuyé, et paroissoit n'être là que pour empaqueter et désempaqueter le petit vieilllard, lorsqu'il falloit descendre de voiture ou y remonter.

Une dispute s'établit entre le maître et la gouvernante ; alors il prit un ton dogmatique, et se mit à ergoter si longuement et si sottement, qu'après en avoir ri quelques instans, je fus sur le point de descendre et de faire la route à pied. Il parloit sans cesse de ses rentes, et disputoit avec l'hôte lorsqu'il falloit payer. Cet esprit de lésine lui attira une scène désagréable avec les commis de la douane. Un demi-florin les eût satisfaits, et nous eût

dispensés d'être fouillés. Mais, soit qu'ils connussent d'avance le personnage, soit qu'ils le jugeassent sur la mine, ils se conduisirent comme s'ils eussent prévu qu'il ne donneroit rien ; ils visitèrent avec la dernière exactitude son mince équipage, déroulèrent jusqu'à la moindre nippe, et lui laissèrent le chagrin de tout remettre en place, ce qu'il fit en les maudissant, dès qu'ils ne furent plus à portée de l'entendre. Ensuite il tomba sur le ministre des finances Necker, et acheva de répandre sur lui le reste de sa bile. « Cet homme, dit-il, » reçoit toujours, et ne paie jamais ; si je » n'avois pas mes rentes, il me faudroit » couler à fond, puisque ma pension reste » là ».

A Saint-Tron, nous commençâmes à parler de cocardes. Alors il tira sa bourse à moitié, après que nous l'eûmes assuré qu'il courroit risque de s'attirer quelque désagrément, en paroissant dans les rues sans avoir arboré ce *schiboleth* de la liberté. Cependant, comme nous avions jugé à propos de ne prendre la cocarde qu'à Tirlemont, il resserra sa bourse dans son gousset. Mais, en sortant de table, nous attachâmes tous

de concert à notre chapeau la fameuse cocarde tricolore, noire, jaune et rouge, en l'assurant de nouveau, d'un ton persuadé, qu'il n'étoit plus temps de badiner avec l'enthousiasme des Brabançons. Le pauvre chevalier pâlit, et nous parut également pressé entre la peur et l'avarice. Il fallut alors tenir un conseil en règle avec la gouvernante; elle opina pour l'affirmative. Déjà il alloit s'exécuter, déjà la bourse alloit s'ouvrir; mais le démon de l'avarice l'emporta; le petit vieillard ne put consentir à dépenser une pièce de quatorze sous, et il se détermina enfin, quoiqu'avec une certaine inquiétude, à remonter en voiture sans ce signe révéré. Le grand nombre d'hommes à cocardes que nous rencontrâmes dans l'après midi l'alarma cependant assez pour le décider à paroître à table avec un bout de ruban national sur son feutre rapé; et pour nous le faire mieux remarquer, il garda son chapeau tout le temps du souper, quoiqu'aucun de nous ne fût couvert, et que nous eussions la compagnie d'une femme d'Anvers. La gouvernante, qui dans la voiture étoit assise à ses côtés, n'avoit pas l'honneur de manger à la même table; et la

pauvre créature étoit forcée d'aller avec les cochers, les postillons et les cuisiniers, ce qui peint d'autant mieux l'orgueil du vieil hidalgo, que le cocher avoit été plusieurs fois dans le cours de la journée l'objet de sa colère : cet homme menoit trop lentement ; il arrêtoit à chaque instant ; c'étoit un drôle trop jovial, et trop enclin à s'émanciper avec les filles.

Notre imprimeur en taille-douce étoit un original d'une autre espèce. Ce qui manquoit à la figure du chevalier se trouvoit profondément empreint sur la sienne. Un pli profond sur les deux joues, et qui se terminoit à la bouche, annonçoit l'habitude qu'il avoit de rire à tout propos. Son visage maigre portoit le caractère de cette espèce de douceur, et de molle complaisance qui vient d'un sentiment profond de crainte et de foiblesse. A travers cette nuance, on démêloit une propension vraiment parisienne à se procurer les jouissances du moment, mêlée d'une grosse gaieté, et d'un talent marqué pour le comique grotesque. A peine étoit il placé dans la diligence, que déjà il s'étoit annoncé de manière à fixer notre opinion sur son

compte. Nous ne tardâmes point à savoir qui il étoit; il nous instruisit de sa profession, de sa fortune, de ses projets, et de ses défauts. Nous remarquâmes qu'il tenoit très-soigneusement à la main une tasse liée dans un mouchoir. « Cette tasse, nous dit-il, » est remplie d'un excellent vernis à l'huile » que je sais préparer, et qui est parfait » pour l'impression en taille-douce ». Aussi son refrain étoit toujours : « c'est pourquoi » je sais très-certainement qu'on me trou- » vera *à redire* à Liège ». Il nommoit son métier un talent, et à ce sujet il nous apprit qu'il en réunissoit trois, *l'imprimerie en taille-douce*, *l'imprimerie en livres*, et *la gravure ou ciselure sur bois*. Il ne vouloit pas aller plus loin que Saint-Tron, parce qu'il avoit résolu d'y rester jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à faire. Il portoit toujours une cafetière avec lui, et c'étoit, nous dit-il, un meuble indispensable, parce qu'il étoit dans l'usage de faire toujours son café lui-même. Nous fûmes étourdis durant tout le chemin des détails de la bonne réception qu'on lui avoit faite en Allemagne. Il étoit venu jusqu'à *Andernach*. On l'y avoit reçu aussi bien que la petitesse du lieu le com-

portoit. Enfin, on avoit même porté l'attention jusqu'à couvrir son lit de paille avec une toile de lin. Aussi avoit-il récompensé la fille comme un *généreux François*, en lui faisant présent au départ de quelques *kreutzers*. Son père étoit devenu receveur à la douane; c'étoit, nous dit-il, un *petit monsieur*, attendu qu'*il avoit mangé près de soixante mille francs de biens :* et si le *petit monsieur* n'eût pas laissé des dettes considérables, que sa veuve et ses enfans ont été obligés de payer, son fils auroit étudié, et seroit devenu régisseur tout comme un autre. Au moins, ses sœurs, ajouta-t-il, vivoient dans le *grand monde*.

La femme de ce bon artisan n'avoit point du tout l'air d'une Françoise, et étoit si maussade, que notre petit vieillard ne put s'empêcher de marmotter entre ses dents : *bon dieu! qu'elle est laide!* Il ne pensoit point à sa propre figure. Au reste l'imprimeur, pour nous insinuer finement comment il avoit pu s'unir à sa charmante moitié, nous dit qu'elle devoit hériter de douze mille florins, et que l'idée lui étoit venue de s'approprier cet héritage. « Avec cet argent, je serai riche. J'achèterai

» un cheval et un *brancard;* je mènerai ma » femme à Paris ; je lui en montrerai toutes » les merveilles, et je m'établirai en province ». Ensuite, il commença à nous détailler, à sa manière, tout ce que cette capitale renferme de grandeur et de magnificence. Il nomma en premier les Tuileries, parce que c'étoit là où le roi demeuroit. « Dans l'Observatoire, continua-t-il, on » monte trois cents degrés dans une cave ; » et l'on voit, à travers des tuyaux de trois » mille pieds de long, la lune et les étoiles » en plein midi. Mais gardez-vous bien de » croire ce qu'ils vous disent : ce ne sont » point de vrais astres que l'on voit là ; » c'est du carton découpé que l'on ap» plique devant les tuyaux ». Ses notions sur le Cabinet d'histoire naturelle étoient du même genre. « Là, dans une chambre » sont rassemblés toutes les bêtes et tous » les oiseaux ; et dans l'autre, toutes les » plantes de l'univers ». Il parloit sur-tout avec emphase de la Maison des Invalides ; et ce qui lui avoit paru le plus digne de son admiration, avoit été les cuisines. « Ima» ginez-vous, dit-il, qu'on y voit une mar» mite d'une incroyable grandeur ; puis

» cent tournebroches, et sur chacun vingt
» gigots de mouton ! . . . » Si nous avions eu un Anglois avec nous, il auroit trouvé dans cet homme un de ces caractères qu'on saisit avidement à Londres, tant on y est affamé du desir de se moquer des François.

Pendant que le bon homme exaltoit les beautés de Paris, son visage étoit rayonnant de joie. Il termina en jurant qu'il reverroit encore une fois cette ville avant sa mort, et qu'il s'en rappelleroit sans cesse le souvenir dans ses jours heureux. Ensuite il se mit à faire son propre éloge et celui de son heureuse compagne. Mais comme quelqu'un lui observa que dans la foule des choses qui lui étoient échappées, il paroissoit que son mariage n'avoit pas encore reçu une sanction bien complète, il nous avoua que cet article étoit l'unique sujet de leur querelle mutuelle, et que la chose eût été faite depuis long-temps, si sa femme n'avoit pas eu à contre-temps, de son premier mariage, quatre jeunes gars aussi grands que lui. Puis, faisant tomber l'entretien sur sa pauvreté, il plaisanta d'assez bonne grace sur la légéreté de sa valise,

et cita ces paroles d'Annette et Lubin : « Tu » n'as rien ; je n'ai rien non plus. Tiens, » nous mettrons ces deux riens-là ensem- » ble, et nous en ferons quelque chose ».

Dans la première auberge où nous descendîmes, notre bon imprimeur nous donna un échantillon de son érudition, et de son excellente mémoire. Le hasard nous ayant fait rencontrer certaines estampes en taille-douce qu'en jargon liégeois on nomme *le vaillants reisen*, l'un de nous fit tomber la conversation sur l'impression de l'Encyclopédie. A peine eut-il entendu ce mot, qu'il s'écria : *Ah ! l'excellent ouvrage que l'Encyclopédie !* Mais, que n'ai-je sur moi la belle planche que j'imprimai à Liège, *le Capsigone parmi ses disciples !* Si je ne m'étois point rappellé dans ce moment l'*Anacharsis*, il ne me seroit jamais venu en idée qu'il vouloit parler du temple de Minerve sur le *cap Sunium*, où Platon enseignoit ses disciples.

Quant à notre chevalier, la joie de se voir une compatriote d'un extérieur à pouvoir figurer, à ce qu'il croyoit, sur la même ligne que lui, répandit sur toute sa personne un air de dignité qui visoit au grand comi-

que. Je veux parler de la dame d'Anvers. Elle voyageoit sans domestique, avec une petite fille de huit ans, et nous parut digne de donner des leçons de coquetterie à une comédienne de province. Son visage, quoique pâle et un peu éfilé, annonçoit encore quelques prétentions à la beauté : maitresse passée dans l'art des minauderies, elle savoit gesticuler, varier ses tons, et les moduler selon les circonstances. Elle politiquoit sur tous les événemens de l'Europe, avec une dextérité et une affluence de termes techniques qui en auroient imposé au grand nombre, et l'eût fait prendre pour une personne instruite à fond des affaires. Nous sûmes bientôt qu'elle avoit voyagé en Hollande, et que la ville de Rotterdam lui avoit plu. Mais elle assuroit que la Haye ne pouvoit entrer en comparaison avec Versailles. Cependant elle étoit fort contente de la parure de diamans de la stadhoudérienne. Au surplus, aucun de ses jugemens n'étoit rien moins que mitigé. Tout pour elle étoit charmant ou horrible. J'observai que ses superlatifs consistoient en une triple répétition du même mot qu'elle prononçoit

lentement les premières fois, plus vivement la seconde, et rapidement la troisième.

Lorsque le vieux chevalier renvoya sa gouvernante à l'heure du dîner, la dame jetta un regard sur elle et la suivit longtemps des yeux. Alors sa bouche et son nez s'unirent pour exprimer le plus hautain mépris. Un domestique lui dit quelque chose pendant qu'on étoit à table ; elle lui répondit en traînant ses paroles et d'un ton de *ténor;* ensuite, avec ce son de voix moëlleux, et un certain accent de tendresse affectée qui ne tient point au sentiment, elle adressoit de temps en temps de jolis mots à son petit chien qui étoit sous la table. C'eût été en vain qu'on auroit cherché, dans cette insupportable minaudière, la plus légère trace de la nature.

Puisque la majeure partie du monde n'est qu'un composé de caricatures, amusons-nous du ridicule, et errons au milieu des hommes, jusqu'à ce que le hasard nous fasse rencontrer un de ces êtres dignes de fixer nos esprits. Mais pour l'arrêter dans sa fuite, pour le saisir durant cette course rapide qu'on nomme la vie, il faut être né trois

trois fois heureux. Or, peut-on nier, sans une injuste misanthropie, que ce phénomène ne soit dans l'ordre des choses possibles? Ne nous décourageons donc point, et chérissons notre existence dans l'attente de ce bien suprême : faute de pouvoir exercer notre sensibilité, jouissons du moins des piquans plaisirs de l'observation, et convenons de bonne foi qu'il vaut encore mieux rencontrer de semblables originaux que ces êtres plats et insignifians, qui n'offrent jamais aucune prise, parce qu'à force de ressembler à tout, ils finissent par ne ressembler à rien.

Nous n'avons fait aucune connoissance dans Louvain ; ainsi je me contenterai de te parler de l'extérieur de cette ville, et des divers objets qu'elle renferme. Elle est environnée d'un vieux mur de briques, et l'on voit encore, à quelques distances, des tours rondes massives et à demi-ruinées. L'église collégiale de Saint-Pierre est un fort bel édifice, mais bâti dans le goût gothique. Les voûtes en sont très-élevées, et l'intérieur plaît aux yeux par sa blancheur et sa simplicité. Le jour étoit trop avancé pour que nous pussions distinguer

le tableau du maître-autel, ni aucune des peintures dont cette collégiale et le cloître sont décorés. Les meilleurs morceaux de Crayer (1) se trouvent dans l'église de Saint-Quintin, de Saint-Jacques et des Carmélites ; mais, à l'exception des tableaux de ce maître, et de quelques autres de Messis (2),

(1) Voyez note 1, page 159.

(2) Quelques biographes écrivent Mathys ou Mathysis. Il fut surnommé *le maréchal d'Anvers*, parce qu'il exerça vingt ans cette profession. On assure qu'il apprit le dessin en copiant des estampes ; qu'ensuite il se livra à la peinture, sans maître et par la seule impulsion de son génie. Un de ses tableaux, qui représentoit la Décollation de Saint-Jean, fut vendu quinze cents florins en 1577.

On trouve dans le recueil d'*Ana*, publié sous le titre de Dictionnaire historique, que Quintin Messis étant vivement épris de la fille d'un peintre, la demanda en mariage; mais que le père ayant déclaré formellement qu'il ne l'accorderoit qu'à un artiste, Messis travailla jour et nuit, fit le portrait de sa maîtresse, et devint son époux. On lit ce vers sur son tombeau: *Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.*

L'auteur de l'*Abecedario pittorico* donne une origine moins poétique au talent de cet artiste. Selon lui, Quintin Messis quitta sa profession à cause d'une infirmité qui lui avoit ôté une partie de ses forces. Les ta-

de Coxis (1) et d'Otto Venius (2), la plupart ne sont point de l'école flamande.

bleaux de ce peintre sont d'un ton de couleur vigoureux, quoique le faire en soit extrêmement précieux. Il mourut à Anvers en 1529.

(1) Ce peintre naquit à Malines en 1497, et, selon l'*Abecedario pittorico*, il fut élève de Bernard de Bruxelles. Le Dictionnaire historique lui donne pour maître Raphaël. Ses tableaux sont recherchés et assez rares. Etant tombé, à l'âge de 95 ans, de l'échafaud sur lequel il travailloit, il mourut à Anvers où il s'étoit retiré après avoir fait un assez long séjour en Italie.

(2) Né à Leyde en 1556, fut élève de Fréderic Zuccharo, et maître de Rubens. Après un séjour de sept années à Rome, il alla à Anvers, et décora les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Il fut nommé intendant de la monnoie à Bruxelles, par l'archiduc Albert. Louis XIII l'appella en France; mais cet artiste philosophe préféra sa patrie et les plaisirs que donne l'amitié, aux honneurs que lui promettoit ce monarque.

Son dessin étoit pur, tous ses airs de tête sont gracieux, et il avoit une grande intelligence du clair-obscur. On estime singuliérement son Triomphe de Bacchus, et la *Cène* qu'il peignit pour la cathédrale d'Anvers.

Venius avoit deux frères, Gilbert et Pierre; le premier fut un graveur célèbre, l'autre devint un assez bon peintre. Il eut aussi deux filles, qui réussirent également bien dans la peinture.

Nous fûmes conduits aux flambeaux dans l'université. Les classes sont d'une élévation et d'une grandeur peu communes. Autour sont placés plusieurs rangs de gradins, et les chaires sont décorées de sculptures précieuses; mais dans l'hiver on doit y éprouver un froid excessif, car il est presqu'impossible de chauffer des pièces aussi vastes. Dans la salle du conseil et dans la classe de la médecine on trouve un assez grand nombre de tableaux; dans une autre salle on voit une superbe cheminée de marbre d'une grandeur énorme. La bibliothèque m'a paru médiocrement bien choisie. Nous avons reconnu ici une partie des livres qui étoient à Bruxelles, il y a deux ans, mais ils ne sont point entiérement déballés. Les professeurs

Cet artiste mourut en 1634, et nous a laissé plusieurs ouvrages assez estimés, dont voici les principaux :

Horatii emblemata, sive emblemata ex Horatio selecta, imaginibus incisis notisque illustrata. Antuerpiæ, Verdussen, 1607; 4°. fig.

Amoris divini emblemata expressa Latinè, Gallicè, Hispanicè et Belgicè. Antuerpiæ, Nutius, 1615; 4°. Gothique.

Amorum emblemata, figuris aeneis incisa, Latinè, Anglicè ac Italicè exposita. Antuerpiæ, 1608; 4°. fig.

sont encore absens pour la plupart; plusieurs se sont rangés du parti de l'empereur, et ont quitté le pays lors des troubles.

Le plus considérable de ceux qui émigrèrent étoit le recteur de l'université, Lempoël, médecin habile, homme de sens, et que Joseph II avoit jugé capable de concourir à la réforme de cette académie d'ignorans. Les abus sans nombre, dont cet établissement étoit infecté, nécessitoient une régénération absolue; mais il auroit fallu détruire les privilèges accordés à la ruse ecclésiastique dans les siècles de la barbarie et de l'ignorance. Le premier acte du gouvernement actuel fut, au contraire, la pleine et entière restauration de ces antiques et bienfaisantes ténèbres, desquelles on s'étoit si bien trouvé jusqu'à présent. Le recteur actuel se nomme Jaën.

Les promotions dispendieuses de chaque docteur, leurs orgies à l'époque de leur réception, s'élèvent souvent à dix mille florins: ce qui paroîtra fort extraordinaire, c'est qu'on n'est point d'accord sur le nombre des étudians. A Liège on nous avoit dit qu'il y en avoit trois mille; ici, dans la ville même, nous entendons dire qu'ils sont à peine trois

cents ; enfin le bedeau ou appariteur nous a montré la liste sur laquelle nous en avons trouvé à peine cinquante. Au surplus, il est de fait qu'un très-grand nombre, dès le commencement de l'insurrection, se rangea du parti de l'empereur, leur bienfaiteur ; que plusieurs même ont pris les armes pour lui. Mais ces jeunes gens, qui préféroient le culte des Muses à celui du dieu Mars, ont fini par chercher leur salut dans la fuite.

Malgré tous ses défauts, je puis même dire ses vices, l'université conserve encore quelques restes de son antique célébrité, et est continuellement fréquentée, tant des regnicoles que des étrangers. Celui qui n'a point été gradué à Louvain ne peut prétendre à exercer aucun emploi public dans les Pays-Bas autrichiens; il ne peut même plaider dans aucune jurisdiction. C'est pourquoi l'on se soumet encore aujourd'hui aux énormes dépenses qu'entraîne la promotion au doctorat, d'autant plus qu'il est facile de se soustraire aux inconvéniens d'un examen sévère. Cet examen, au premier coup-d'œil, est de nature à intimider le candidat. Il faut qu'il réponde à un nombre infini de questions, car chaque étudiant a droit de lui en faire.

Mais on a trouvé moyen de les éluder. Ces questions, ainsi que les réponses, sont déterminées d'avance par des professeurs. Ils les communiquent au récipiendaire qui les apprend par cœur; de sorte qu'il lui est facile de répondre sans hésiter, et c'est ainsi que l'on devient docteur. D'après cet exemple, on conçoit sans peine combien il est aisé de mésuser des meilleures institutions.

Personne n'eût révoqué en doute que pour se procurer des fonctionnaires publics sages et habiles, la voie la plus sûre étoit de les astreindre à prendre leurs grades dans cette université célèbre. Mais la classe astucieuse de ces hommes, dont les ténèbres du siècle sont le patrimoine, a su établir une nouvelle branche de revenus sur l'ignorance de ceux que l'Etat lui avoit confiés pour les instruire.

Tous les membres de cette université portent le costume ecclésiastique. Les professeurs, même ceux des arts et sciences, étoient obligés de se faire tonsurer et de se vouer au célibat, parce que leur salaire consistoit dans des prébendes qu'ils ne pouvoient obtenir qu'à cette condition. La bi-

bliothèque n'étoit entretenue qu'aux dépens des écoliers : il ne faut donc plus s'etonner de la voir si incomplète. Chaque étudiant étoit soumis à une cotisation annuelle de huit couronnes qu'on mettoit en caisse, et que les professeurs se partageoient ; ce qui formoit un produit très-considérable dans le temps où le nombre des étudians s'élevoit à plusieurs milliers. Quantité d'étrangers, sur-tout les catholiques des Provinces-Unies ; se rendoient autrefois à Louvain. Le recteur *Lempoël* même étoit né, si je ne me trompe, sujet des Etats Généraux.

Joseph reconnut bientôt qu'il ne pouvoit établir sur des bases solides un plan d'amélioration pour la Belgique, sans réformer auparavant le système d'instruction publique, et que pour y réussir il falloit nécessairement accroître la masse des lumières. En conséquence il transporta dans Bruxelles les diverses facultés de sciences et d'arts, afin de s'en servir comme d'un antidote contre les influences malignes du poison théologique, et de les mettre en même temps sous la main du gouvernement. Ce projet étoit digne d'un politique profond, et prouve que Joseph avoit eu l'art de saisir

le véritable point de la question. Peut-être même eût il réussi, s'il avoit pu prendre sur lui d'exécuter avec plus de mesure le desir dont il étoit animé de remplacer par des lumières vivement projettées les ténèbres dans lesquelles la race sacerdotale s'étoit plongée, ainsi que ses fauteurs et ses imbécilles adhérens. Mais cette malheureuse tentative ne fut qu'un éclair dont la lueur passagère servit à rendre l'obscurité plus sensible et plus effrayante. Ce grand principe par lequel la politique, ainsi que la nature, ne doit opérer dans les temps calmes le bien que par degrés, et non, comme dit un auteur françois, par des mouvemens *primesautiers*; ce principe qui nous apprend que dans une constitution sage le génie conservateur du bien public agit moins par élans que par une lente mais continuelle juxtaposition, semblable à cet astre bienfaisant dont les rayons, tamisés à travers l'athmosphère, produisent une douce chaleur qui dissipe les exhalaisons froides et vivifie les êtres organisés; ce principe, dis-je, étoit également étranger à la tête et au cœur de Joseph : faute de l'avoir connu, aucuns de ses grands ef-

forts ne furent jamais couronnés par le succès.

Du moment qu'il toucha aux privilèges du sacerdoce ; du moment qu'il entreprit de dépouiller l'instruction théologique de ses plus grossières scories ; du moment qu'il voulut modérer l'âpreté des *bollandistes*, sa perte et celle de ses coopérateurs fut jurée. Qui pourroit le croire ? A l'époque où Rome même auroit craint de s'exposer à la risée de l'Europe entière, en soutenant ces vieux et débiles paradoxes qui ont si long-temps déshonoré la religion, et qui n'ont de valeur réelle que par le crédit des puissances où règnent des préjugés dominateurs, qui croiroit qu'à la fin du dix-huitième siècle le clergé belgique hasarda de soutenir l'imbécille systême de l'infaillibilité hiérarchique, et de prêcher à ses contemporains le bonheur de l'ignorance et d'une obéissance passive. Enfin, persuadé que son antique influence avoit résisté à l'usure des siècles, à l'intervention des lumières, et qu'il pouvoit toujours compter sur le dévouement de la classe la plus nombreuse, le clergé réclama fièrement la prétendue imprescriptibilité de ses droits, et

sut habilement tourner les armes de l'instruction contre elle-même.

Le systême sur lequel Joseph avoit cru devoir s'appuyer, étoit de déployer une grande latitude d'autorité, afin d'opérer le bonheur du peuple ; et ce systême l'entraîna à des actes de despotisme que le siècle ne pouvoit plus supporter ; le clergé belgique eut l'adresse d'en profiter en faisant retentir alors hautement et impunément ses clameurs. Mais ce qui est digne de l'attention d'un observateur, c'est que Joseph devoit à des prêtres même ce caractère absolu et inflexible qui, durant son règne, lui fit commettre tant de fautes, et lui inspira tant d'actes arbitraires. Il fut injuste ; mais il fut lui-même en butte à l'injustice. Encore si cet exemple avoit contribué à rendre tolérant le Brabant et le congrès belgique ! Mais il est si doux de commander, sur-tout de commander aux esprits ! Louvain, au lieu de gagner du côté des lumières à l'établissement du séminaire général de Joseph, doit maintenant rapprendre ce qu'elle apprenoit en 1431, époque de la fondation de son université.

La maison-de-ville est dans le genre go-

thique le plus magnifique édifice du Brabant autrichien. Il est décoré de petites tours, ou plutôt d'un assemblage de tourelles. Ces détails, ces formes tourmentées, qui de près déplaisent à l'œil, produisent de loin un très-bon effet, lorsque cette espèce de ciselure existe sur une masse aussi considérable que celle-ci. Comme le jour étoit très-avancé, et que nous pouvions à peine distinguer l'ensemble de cet édifice, nous avons été forcés de renoncer à examiner l'intérieur. Nous avions remarqué en passant devant le *collegium Falconis* le portail de cet édifice, qui est d'une simplicité noble et dans le style grec.

J'ai observé à Louvain une grande politesse parmi le peuple. L'idiôme belgique qu'on y parle approche du hollandois; et les mœurs, l'ameublement, la tenue des maisons ont une affinité remarquable avec les mœurs et les manières hollandoises. Mais pour tout ce qui concerne la vie domestique et la préparation des alimens, on suit plus volontiers l'usage françois. Cependant on y boit moins de vin que de bière. Celle de Louvain s'exporte jusqu'en Hollande; elle a une réputation que, selon mon opi-

nion, elle ne mérite pas entiérement. Si néanmoins, comme cela paroît juste au premier aspect, le débit est la mesure de l'estime qu'on en doit faire, elle est sans doute une des meilleures de l'Europe. On nous a assuré qu'il existe dans cette ville plus de quarante brasseries, et que l'exportation annuelle s'élève à cent cinquante mille tonnes. Dans ce nombre, on ne comprend point ce qui est réservé pour la consommation des habitans. Aussi les brasseurs paient-ils un droit de quarante mille florins, ce qui fait les deux cinquièmes des revenus publics.

Ces brasseries et quelques fabriques d'étoffes de laine lui donnent encore l'extérieur de l'aisance, et soutiennent les restes chancelans de son ancienne activité et de son opulence première. Sa population actuelle monte à trente ou trente-cinq mille habitans ; et avant l'émigration des tisserands en Angleterre, vers l'année 1382, on comptoit dans Louvain quatre mille fabriques de toile qui faisoient subsister cent cinquante mille hommes. Aussi, le soir, à l'heure où les travaux cessoient, une grosse cloche se faisoit entendre pour avertir les mères d'empêcher leurs enfans de sortir,

dans la crainte qu'ils ne fussent blessés par la foule de ces laborieux artisans. L'établissement de l'université a causé la perte des manufactures, et n'a point remédié à son énorme dépopulation. Or, ce que n'a pu Joseph s'opérera difficilement par ses successeurs.

XIIIe LETTRE.

Malines (1).

Il part tous les jours à sept heures du matin une barque très-commode de Louvain pour Malines. Nous avons profité de cette agréable manière de voyager ; durant le trajet nous étions alternativement occupés à écrire et à jetter un coup-d'œil sur

(1) Long. 22, 45, 8; lat. 51, 1, 50. Cette ville est célèbre par plusieurs conciles. Paul IV l'érigea en archevêché vers 1559, et l'archevêque prenoit le titre de primat des Pays-Bas autrichiens. Il s'y fait un commerce considérable de grains, et sur-tout de dentelles. Malines est la patrie de Jean Bole, peintre de paysages en détrempe et en miniature, mort en 1595, et de Michel Coxis. Voyez note 1, pag. 355.

les environs. Le canal offre l'aspect le plus piquant ; ses bords sont plantés d'ormes et de peupliers. Tout le pays n'est qu'une vaste et superbe plaine ombragée d'arbres de diverses espèces ; de sorte que les regards du voyageur sont bornés à chaque instant, et qu'il ne jouit que par des échappées d'un coup-d'œil horizontal. En un mot, cette route est un enchaînement successif de bocages d'autant plus agréables qu'ils ne sont point symmétrisés. On trouve dans la barque une petite chambre placée près du timon. Vers le milieu est une autre cahute avec une salle où l'on entretient un bon feu de charbon fossile. Ce trajet est si peu dispendieux que notre passage de Louvain à Malines et le transport de notre bagage ne nous a coûté qu'une demi-couronne. On peut s'y procurer continuellement du thé, du café, du beurre et du fromage.

Vers la moitié du chemin une autre barque partie de Malines vient à la rencontre de celle de Louvain. Les voyageurs passent de l'une à l'autre, afin de continuer respectivement leur route jusqu'au lieu de leur destination. Nous avions avec nous plusieurs religieux. L'un d'entr'eux étoit un jeune

homme de la plus intéressante figure. On lisoit dans ses traits l'aimable empreinte des vertus qui caractérisoient les premiers cénobites. Lorsqu'il nous entendit parler anglois, il parut nous écouter avec une attention particulière. Nous liâmes conversation, et il nous apprit qu'il retournoit à Dublin après avoir reçu l'ordre de prêtrise. Sa douceur et sa modestie nous charmèrent, et nous fûmes surpris de ses connoissances. Quant à moi, je ne vis pas sans plaisir que le nom de Cook et de ses compagnons n'étoit point inconnu en Irlande.

En cinq heures et demie nous sommes arrivés à Malines. Cette ville de médiocre étendue feroit sur les étrangers une impression plus agréable, si ses rues alignées, ses maisons blanches étoient moins désertes, et s'il n'y régnoit pas un silence de mort. Je croirois volontiers que la cause de ce calme qui paroît tenir du prodige, vient de ce que les habitans sont occupés tout le jour dans les grandes manufactures qui sont la principale richesse de cette ville. Mais quelqu'en soit la raison, elle mérite la peine d'être approfondie. Je t'assure qu'on éprouve une sorte d'effroi en parcourant des rues longues

longues sans y rencontrer aucun être vivant, et sans entendre le moindre bruit dans les maisons. On se croit transporté dans une de ces villes enchantées, ouvrages de l'imagination des Orientaux, et dont les habitans ont été changés en marbres ou enlevés par quelques magiciens.

Les maisons de Malines sont bâties dans le goût antique; leur comble s'élève à une grande hauteur et se termine en pointe. Au reste, leur blancheur excessive doit être nuisible aux yeux, lorsque les murs sont frappés par les rayons du soleil.

Le clocher de la cathédrale, dédiée à Romuald, est d'une hauteur excessive; toutes les richesses de l'architecture gothique sont déployées dans l'intérieur de cette vaste église. De chaque côté de la nef, on voit la statue d'un apôtre avec un rang de thermes qui représentent la religion, la foi, l'amour, et plusieurs autres sujets allégoriques. Sur les murailles et dans le chœur, on trouve des peintures de *Pietro da Nery* (1). Aucune n'est digne de fixer l'attention du connoisseur. Au moment où nous étions

(1) Son nom est inscrit au catalogue des peintres romains de 1659.

occupés à parcourir cette église, le cardinal archevêque de Malines y entra, et nous donna sa bénédiction. Son vêtement étoit une longue simarre pourpre avec un manteau de même couleur, et il portoit une calotte rouge sur sa perruque. Cet homme nous parut bien conservé, et d'une stature assez avantageuse. J'observai sur son visage du calme et de la finesse. Il s'agenouilla au pied du maître-autel, comme s'il eût voulu prier; mais sa bague, ses manchettes l'occupoient plus que le soin d'invoquer le ciel. De temps en temps il jettoit aussi sur nous des regards qui annonçoient une sorte d'inquiétude, causée sans doute par les larges manteaux dont nous étions enveloppés.

Nous avons visité l'église de Saint-Jean, et nous y avons remarqué plusieurs morceaux de Rubens, entr'autres Jean l'Evangeliste écrivant; il paroît inspiré: près de lui est son aigle. De l'autre côté le Martyre de cet apôtre. Au dessus la Décollation de Jean-Baptiste et le Baptême de J. C. Au milieu est une Adoration des Mages, composition gigantesque, confuse, mais cependant intéressante. Ces cinq morceaux, de même que trois petites esquisses placées

contre l'autel, ne font point partie de la collection de Rubens. Le dessin en est incorrect, et ces tableaux sont très-altérés par le temps.

Le portail des ci-devant jésuites, situé sur la grande place, annonce moins de goût que de prétention. Cette église renferme un assez grand nombre de peintures, qui toutes ont rapport à l'histoire de la fondation de cet ordre religieux : mais nous n'avons pas jugé à propos d'en prendre une notice.

Dans celle de Notre-Dame de Hanswyk, nous avons admiré une chaire formée d'un seul arbre. La sculpture dont elle est enrichie représente la chûte de nos premiers parens dans le jardin d'*Eden*. Cet ouvrage est du plus précieux fini. Les figures, quoiqu'un peu massives, sont d'un grand style, et ont beaucoup d'effet.

Dans le nombre de paroisses et de couvens dont Malines est surchargée, on trouve encore une assez grande quantité de tableaux estimés, parmi lesquels il en est qui méritent peu réellement de l'être. Ceux que nous avons vus ne nous ont point engagés à prolonger notre séjour ici, ni inspiré le desir d'aller à la découverte en vrais

chevaliers errans des arts. Quel dommage que le génie des artistes de cette petite portion de l'Europe ne se soit jamais exercé que sur la légende ! et combien cette misérable mythologie paroît sèche lorsqu'on la compare avec la riante et sublime imagination des Grecs!

Un artiste pénétré de la dignité de son art ne devroit-il pas s'indigner lorsqu'on lui propose de représenter un Saint Bernard recevant dans sa bouche le lait qui tombe des mammelles de la Vierge. Cependant Van-Tulden (1) a traité cette jolie histoire pour les bernardines. Mais si le peintre n'a pas eu l'art d'ennoblir son sujet, du moins

(1) Peintre et graveur. Il naquit à Bois-le-Duc vers l'an 1620. Il fut élève de Rubens. On a de lui plusieurs tableaux d'histoire, dans lesquels on admire principalement la correction du dessin, et l'art de bien disposer les plans. Ses tableaux de chevalet, représentant des objets éclairés par la lune, sont singuliérement recherchés des amateurs. On connoît aussi de lui plusieurs bambochades.

Cet habile artiste excelloit dans la gravure, et nous a laissé plusieurs estampes précieuses, entr'autres, les Travaux d'Hercule, d'après les tableaux peints par Nicolo del Abbate dans la galerie de Fontainebleau.

a-t-on droit de s'étonner qu'il ait représenté la Vierge sous les traits d'une femme ordinaire, insignifiante, et le Saint favorisé de la liqueur céleste sous ceux d'un gros moine dégoûtant et stupide, qui semble ne la recevoir que pour l'amour du ciel.

Le sujet de Cimon le Romain et de sa fille offre du moins un caractère plus noble que le précédent. Le motif de l'action est décidé ; on aime, on admire la piété ingénieuse de la fille du vieux Romain, et l'artiste a choisi l'instant où elle présente le sein à son père. Mais ce sujet surpasse les bornes de la peinture. Un vieillard qui suce le sein d'une femme n'est qu'un objet de dégoût. L'attitude de la tête, la contraction des muscles, une bouche d'homme occupée à tetter, donne à toute cette figure une expression purement animale. Notre guide eut grand soin de nous faire remarquer dans le couvent des carmes-déchaussés le fameux tableau du célèbre Vandyck, représentant un âne à genoux devant une hostie. Tu conviendras qu'il est impossible de ne pas rire à l'aspect d'une aussi bizarre composition. Au surplus, il est très-difficile de décider ce qui doit étonner davantage, ou de

la sottise du peintre qui prostitue son talent à des plaisanteries d'un genre si lourd, ou de l'imbécillité du peuple qui permet qu'on ose l'édifier ainsi.

La population entière de Malines monte environ à vingt mille individus. Cette disproportion entre ce petit nombre des habitans et la vaste étendue de cette ville nous explique mieux que toute autre hypothèse cette solitude absolue que nous avons remarquée dans toute son enceinte : car si l'on réfléchit que le clergé régulier et séculier, les religieuses de toute espèce, d'après le plus rigoureux calcul, forment un ensemble d'environ quatre mille personnes, et si l'on joint à ce que j'ose nommer ici cette *dépopulation*, la quantité d'individus des deux sexes employés dans les manufactures, on concevra sans peine pourquoi les rues paroissent si dépeuplées. Or, si l'on demande comment il est possible que cette ville jadis si puissante, si célèbre soit ainsi déchue, je répondrai, et tout calculateur sera en état de démontrer, que ce nombre excessif d'individus voués au célibat et à la superstition a dû ralentir insensiblement le mouvement social ; que ces mêmes individus, après s'être

engraissés aux dépens des habitans, ont fini par demeurer presque seuls.

Outre six églises paroissiales, on compte dans cette ville six couvens d'hommes, douze de femmes, et deux communautés de filles. Ces deux dernières maisons renferment à elles seules près de mille de ces demi-recluses. Les revenus de toute cette horde s'élèvent à des sommes immenses. La part seule de l'archevêque est de cent mille florins. Aussi, lorsque nous demandions à voir tout ce qui méritoit la peine de fixer notre attention, on nous menoit toujours visiter des églises ou des monastères. Il ne faut donc plus s'étonner si la seule curiosité de Malines qui n'appartienne point à des prêtres, est un misérable moulin à *scie* établi sur la Dyle (1).

(1) Rivière du Brabant qui tombe dans l'Escaut.

XIVe LETTRE.

Bruxelles (1).

Après nous être stérilement rassasiés de toutes les richesses ecclésiastiques que renferme Malines, nous sommes entrés à la hâte dans quelques boutiques de libraire pour y acheter des feuilles du jour ; puis

(1) Cette ville, située long. 22, 1, 45; lat. 50, 51, est la plus belle et la plus riche des Pays-Bas autrichiens. Elle est bâtie près la Senne, partie sur une éminence, partie dans une plaine agréable et fertile en grains et en pâturages; 9 l. S. d'Anvers avec laquelle elle communique par un canal; 10 l. S. E. de Gand; 69 N. p. E. de Paris; 65 S. E. de Londres.

Bruxelles est la patrie du jésuite François Aguillon, auteur d'un Traité d'optiques. Anvers, 1613; fol. Ouvrage estimé dans le temps, mais que les célèbres découvertes de Newton ont rendu depuis inutile; du peintre Philippe Champaigne. V. n. 3, p.388; de François du Quesnoi, dit *le Flamand*, l'Albane des sculpteurs; de Vander-Meulen, peintre célèbre de chevaux, de paysages, de siéges et de batailles; du médecin André Vesal, auteur d'une Anatomie intitulée: *Corporis humani fabrica*. Leyde, 1725; 2 vol. fol. Cette dernière édition est due aux soins de Boerhaave.

nous avons monté en voiture, et l'on nous a conduits au grand trot sur la belle chaussée qui mène à Bruxelles entre deux magnifiques allées d'arbres.

Depuis Vilvoorden (1), petite ville située sur le canal entre Anvers et Bruxelles, nous avons suivi les bords de ce même canal. Des deux côtés on apperçoit des paysages enrichis de superbes édifices, de temples, de maisons de plaisance. Tout annonce l'approche d'une ville vaste et riche ; asyle de l'opulence et des arts, enfin la demeure d'un peuple sensible aux jouissances de la vie. Avant d'arriver à Bruxelles, on trouve une avenue formée de grands et beaux arbres ; elle peut servir de promenade publique. Aux environs de la ville le sol commence à s'élever agréablement, et à former de petites éminences, dont quelques-unes s'approchent si fort des murs qu'elles sont adossées à la partie extérieure des fortifications. J'eusse été ravi de pouvoir traverser ce beau pays, lorsqu'il est paré des trésors de l'été. Autour des murs est une autre belle allée formée de hauts peupliers ; de

(1) Long. 22, 1 ; lat. 50, 56 ; à 1 l. N. E. de Bruxelles.

l'intérieur de la porte, on découvre une ville qui, par son étendue, sa population, sa magnificence et la beauté de son architecture, mérite d'être considérée comme une des premières résidences de l'Allemagne.

Nous avons traversé un grand nombre de rues larges, étroites, propres, sales, des places les unes petites, les autres grandes; nous avons passé devant des édifices publics et de belles maisons particulières; enfin, nous sommes parvenus à la grande place où est située la maison-de-ville, l'un des bâtimens gothiques le plus digne d'être remarqué. Nous avons vu les volontaires et le nouveau régiment de dragons se rassembler sur cette place. La cocarde brabançonne que tout le monde porte sans exception, et la foule des spectateurs occupés à regarder d'un air un peu surpris s'exercer ces nouvelles troupes, sont les signes uniques au moyen desquels il eût été possible à un étranger de reconnoître que ce pays étoit en révolution.

Notre auberge étoit remplie d'Anglois, et les prophètes politiques affectoient de publier qu'on avoit dessein de demander

un corps de troupes de cette nation ; ce que le temps n'a cependant pas vérifié. Au surplus, la présence du duc et de la duchesse de Devonshire paroissoit n'avoir aucun rapport avec la situation politique du Brabant. On sait que la raison qui détermine la plupart des grands propriétaires anglois à voyager, est presque toujours la nécessité de réparer par des économies les folles dépenses auxquelles l'ambition des places et leur amour effréné pour le luxe les force de se livrer. On ne sauroit attribuer à un semblable motif le voyage du duc de Devonshire ; car il s'annonçoit, ainsi que sa femme, avec la plus grande magnificence. Ce luxe des voyages est un impôt que les grands ont de tout temps payé au peuple. Un autre point de vue plus philosophique, plus politique peut-être, est l'examen des conséquences même de cette hauteur à laquelle ils se sont élevés ; devenus en butte aux regards de la foule plébéienne, leurs mouvemens, que dans leur stupide orgueil ils dédaignent de dissimuler, sont toujours à découvert, leurs motifs toujours scrutés par ceux devant lesquels ils dédaignent de rougir. Com-

bien n'eussent-ils pas été plus dangereux encore, s'ils eussent songé à se cacher !

Bruxelles est irréguliérement bâtie. Les rues sont tortueuses, se croisent, et se traversent mutuellement. Quelques-unes cependant sont larges ; l'on y voit des maisons solidement construites, et qui ont de l'apparence ; mais en général elles sont, comme les rues, irrégulières et mesquines. Au reste, à l'exception des grands édifices, les maisons de Bruxelles, ainsi que toutes celles des Pays-Bas, sont recouvertes d'un enduit blanchâtre.

Le parc est un des plus beaux qu'on puisse voir, et il seroit à desirer que chaque grande ville en renfermât un semblable. Ce parc est encore embelli par plusieurs magnifiques édifices d'un style à la fois simple et noble. Au milieu de la Place Royale, devant l'église Saint-Jacques, on voit une statue colossale en bronze, représentant le prince Charles de Lorraine. Cette place est entourée de plusieurs grands corps de bâtimens. La cour de justice du Brabant tient ses assises dans un palais nouvellement bâti. Les hôtels du duc d'Aremberg, de Wal-

kiers, l'arsenal, etc. sont tous situés dans ce quartier.

Depuis seize à dix-huit ans Bruxelles a pris, sur-tout aux environs du parc, une face nouvelle. Les anciens bâtimens que l'on y voit encore, tels, par exemple, que le manège, sont presqu'à fleur du sol. Les nouveaux, au contraire, sont bâtis sur deux et même trois rangs de caves, parce qu'on a fouillé la terre à la hauteur de trente pieds, pour remplir les inégalités qui s'y rencontroient auparavant. Le parc est maintenant nivelé dans tous les sens. On a même comblé deux bas-fonds qui, de simples marais, se trouvent changés en un sol plane, orné de charmans bosquets, et distribué en allées sablées.

Au dessus d'un bassin quadrangulaire, on voit une niche dans laquelle est placée une figure de femme en marbre, et l'on y remarque cette inscription ; *Petrus Alexiowitz, czar Moscoviae, magnus dux, margini hujus fontis insidens illius aquam nobilitavit libato vino hora post meridiem, tertiâ die XVI aprilis anni 1717.* Le célèbre autocrate de l'Empire Russe ayant bu outre mesure dans un repas qu'on lui avoit

donné à Bruxelles, on l'amena dans cet endroit, afin de dissiper par un air frais les vapeurs bacchiques. Il tomba dans le bassin, et c'est ce que l'auteur de l'inscription a voulu faire entendre par ces mots *libato vino*.

L'enceinte qu'on nomme la *grande place*, n'est réellement pas aussi vaste que cette dénomination semble l'indiquer. Mais la maison-de-ville, surmontée d'une haute tour gothique, la décore, et lui donne une sorte d'apparence. Rarement il arrive que ce genre d'édifice soit d'un style simple. Cette tour ou clocher est armée de petites pointes isolées, qui ne servent qu'à distraire l'œil du spectateur, et qui n'ajoutent rien à l'impression que produit sa hardiesse et son élévation.

Les artistes et les connoisseurs reprocheront toujours aux bâtimens de ce genre leur forme pointue et divergente qui se dessine en angles aigus, et qui, loin d'imiter cette aimable pureté de l'antique, n'offre qu'un ensemble de formes tourmentées, désagréables à l'œil, et fatigantes pour le spectateur qui ne sait où reposer ses regards. Sur la pointe de ce clocher on voit

un Saint-Michel debout et de grandeur colossale, mais qui, vu d'en bas, paroît au dessous de la taille ordinaire. Son ennemi vaincu est à ses pieds. Près delà, sur le comble d'une brasserie, est une statue équestre du prince Charles de Lorraine. Cette statue est dorée ; elle n'est rien moins que belle, et tu conviendras que l'emplacement est assez mal choisi. Mais les Bruxellois ont moins consulté le bon goût que leur enthousiasme pour tout ce qui peut leur rappeller le souvenir de ce prince.

Depuis l'extirpation des couvens, Bruxelles a été embellie de plusieurs places publiques, autour desquelles on a déjà bâti un grand nombre de maisons nouvelles. L'un de ces monastères qui renfermoit un jardin considérable a été changé, par les ordres de l'empereur, en un vaste marché où l'on apporte, à certain jour fixe, des grains de toute espèce qu'on dispose séparément par places ou cantons. Dans un autre quartier on a bâti depuis quelques années vingt nouvelles maisons avec les décombres d'un seul monastère. Ces divers embellissemens d'une ville qu'on pourroit comparer à Berlin, suffisent pour faire

connoître ce qu'elle est susceptible de devenir avec le temps, à moins que les cloîtres que Joseph II menaçoit de détruire ne soient épargnés.

Autant qu'il est possible d'en juger par la multitude qu'on rencontre dans les rues, le peuple de Bruxelles n'est, quant aux formes extérieures, nullement favorisé par la nature. Soit qu'on doive attribuer cet effet à la manière de vivre des habitans, aux influences du sol, à son ancienne constitution ; soit enfin à quelques causes inconnues, il est certain que la majeure partie est plutôt au dessous qu'au dessus de la stature moyenne. Plusieurs familles même ont, proportionnément à leur corps, les jambes très-courtes. Les traits du visage ne sont pas précisément laids; mais avec une forme régulière leur physionomie est si grossière, tellement assoupie que, d'après toutes les règles de la science physionomique, les Bruxellois ne doivent point avoir de caractère prononcé, et sont privés de cette énergie attachante préférable à la beauté même. Nous n'avons point trouvé ici ces belles figures pleines, ces fronts élevés, ces nez aquilins, ces grands yeux pleins de feu,

et ces bouches fortement prononcées que nous avons vus dans le Limbourg, et même dans le territoire de Liége jusqu'à Tirlemont. Les traits des Brabançons auroient plutôt quelques rapports avec ceux des François, mais ils sont plus effacés, et annoncent encore moins de caractère. Au reste, ceci pourroit n'être qu'un paradoxe, même une injustice.

Je suis persuadé qu'indépendamment du mêlange continuel des races, si, au moyen d'une réforme dans le langage, on établissoit entr'eux et les peuples voisins des rapprochemens plus philosophiques, plus aimables; si on leur inspiroit, en un mot, ce besoin de communication, source des plus doux plaisirs de la vie, on pourroit, avec le temps, opérer une modification dans leurs organes. Calculons depuis quelle époque les étrangers dominent dans le Brabant; rappellons-nous que Bruxelles fut long-temps la capitale d'un Etat vaste et florissant; combien de fois un sang étranger s'est mêlé dans la masse du peuple; qu'enfin le luxe et tous les genres d'excès sont poussés au plus haut degré par ce peuple

à la fois riche, libertin et oisif, nous attribuerons alors à des causes très-naturelles l'altération sensible que j'ai remarquée ici parmi les races.

Ce n'est cependant pas à ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, la classe inférieure du peuple qu'il faut appliquer exclusivement cette esquisse. Le corps entier des volontaires que nous avons vu se rassembler dans le grand marché, et dont chaque individu est assez riche pour se procurer au moins tout ce qui est nécessaire à son équipement, parmi lesquels même il s'en trouve un grand nombre qui jouit d'un revenu considérable ; ces volontaires, dis-je, quoique très-bien vêtus, malgré l'air militaire qu'ils affectent, ne sont cependant qu'un assemblage d'hommes trapus, petits, et sur le visage desquels on voit rarement briller quelques étincelles de ce feu martial qui distingue les François et les Prussiens.

L'église de Sainte-Gudule est un vieil édifice vaste et de l'aspect le plus imposant. L'intérieur est décoré d'un grand nombre de chapelles. On voit dans la principale un magnifique et sublime tableau de Ru-

bens. Le sujet qu'il a choisi est le Christ donnant à Pierre les clefs du ciel. Il règne une sérénité divine dans ces beaux grouppes, dont les chairs sont aussi fraîches que si elles venoient d'être peintes. Le ton de couleur est un peu dur, mais l'ensemble produit une impression si délicieuse qu'on ne s'en apperçoit qu'après un sévère examen. La tête du Christ est belle, douce, seulement un peu trop calme. On remarque le même caractère de douceur uniforme dans les animaux qui sont représentés ici pour figurer l'allégorie : *paissez mon troupeau.* La main gauche du Sauveur est d'une grande beauté, aussi belle que cette main droite si célèbre de *Carlo Dolce* (1) qu'on voit à *Dusseldorff.* La tête de Pierre qui se penche sur la main droite de son maître est remplie d'abandon, de confiance, de foi et d'amour. Jacques est un vieillard vénérable. Les deux autres têtes sont moins saillantes ; mais elles servent à faire valoir les principaux personnages. Toutes les figures dans ce tableau ne sont vues qu'à mi-corps.

Après avoir fixé mon ame sur ce chef-d'œu-

(1) Voyez page 189.

vre, comment pourrois-je te parler encore des tableaux de *Crayer*(1), *Coxis* (2), *Champaigne*(3), *Otto Venius* (4), et de tant d'autres qui décorent les nombreuses chapelles de cette église ? Comment te parler des diverses statues de saints qu'on y remarque, des autels, des mausolées, ainsi que des peintures dont les vitraux sont surchargés ? Lorsqu'un véritable adorateur des arts est rempli par la présence d'un chef-d'œuvre, il ne lui est plus possible de se laisser pénétrer par des images inférieures.

Dans l'église dépendante de la grande maison des *béguines*, nous avons vu à l'au-

(1) Voyez note 1, page 159.

(2) Voyez note 1, page 355.

(3) Né à Bruxelles en 1602. Il vint à Paris en 1621, et acheva de se perfectionner sous le célèbre Poussin. Il devint premier peintre de la reine. Ses tableaux ont de l'invention, son dessin est correct, son coloris pur et vrai : mais ses compositions sont froides, et ses figures n'ont pas assez de mouvement. L'Education d'Achille par Chiron, qu'on voit aux Tuileries, et le Crucifix de la voûte des Carmélites de Paris, regardé comme un chef-d'œuvre de perspective, sont de ce maître. Il mourut en 1674.

(4) Voyez note 2, page 355.

tel de la droite un superbe tableau de Crayer, représentant un Crucifiement. La tête du Sauveur est noble et même sublime; celle de Jean est moins belle, mais elle est du plus grand effet. Ses regards sont fixés sur le crucifié ; il paroît souffrir encore plus que lui. L'expression de la Vierge est moins heureuse ; les draperies en sont savamment projettées. La Madeleine au pied de la croix est réellement digne de la place qu'elle y occupe ; cependant elle ne peut entrer en comparaison avec la figure de Jean. Le coloris de ce tableau est d'une vérité frappante. Il y règne une grande et belle harmonie. Enfin, quoique j'aie le malheur d'être un peu froid sur les sujets de ce genre, le mérite de Crayer me paroît inappréciable dans cette composition ; et tu conviendras qu'il est impossible de représenter d'une manière intéressante les angoisses du martyr, à moins qu'à l'exemple de plusieurs maîtres célèbres le peintre n'ait eu l'art de faire réfléchir les tortures du malheureux supplicié sur le visage même de ses bourreaux.

L'église de Saint-Jacques, nommée autrefois l'église de *Kaudenberg*, est, à l'ex-

ception de plusieurs ornemens assez puériles, un des plus élégans édifices de Bruxelles. Sa façade extérieure est grande et noble : elle le paroîtroit encore davantage, si elle n'étoit pas flanquée des deux côtés de plusieurs maisons, assez bien bâties à la vérité, mais qui ne sont point à leur place, et déparent entiérement cette église. Les bas-reliefs du fronton de la porte n'ont rien de remarquable. Ce bel édifice qui réunit à la fois la richesse, la grace et la simplicité, est d'ordre corinthien. La vue de l'intérieur m'a fait encore plus de plaisir. On ne peut reprocher le moindre défaut de proportion aux colonnes d'ordre corinthien dont il est embelli. Les chapiteaux sont admirablement bien sculptés. Les ornemens de la coupole et des *soffites* m'ont paru d'une beauté, d'une élégance recherchées. La forme entière du vaisseau, l'ordonnance des croix sont d'une perfection rare. L'on n'y voit aucun de ces ornemens puériles qui affligent l'œil du connoisseur et de l'artiste. Aucune hétérogénéité n'interrompt l'harmonie de l'ensemble, qui n'est nullement affoiblie par la couleur blanche de l'intérieur de cette église. L'esprit et l'œil se re-

posent également. Là on se croit moins dans un temple que dans une maison particulière, et l'esprit s'identifie avec l'essence de celui qui l'habite. Toutes les parties sont suffisamment éclairées. Aucune n'inspire cette horreur sacrée qu'on éprouve d'ordinaire dans les temples redoutables du Dieu des armées. La grandeur unie aux graces enchanteresses caractérise ce bel édifice.

Après l'avoir long-temps considéré, nous avons vivement regretté que les marbres précieux dont il avoit été décoré eussent été enlevés ; en pensant aux riches effets qu'ils eussent produits, et combien la perfection des formes eût été relevée par la magnificence et la beauté de la matière. Vois, cher ami, si l'on peut se fier aux jugemens des prétendus connoisseurs. On ne nous avoit parlé qu'avec mépris chez les béguines de cette église et des peintures de Crayer; mais on y louoit à outrance le portail de l'église des Augustins et les paysages de Breughel (1).

(1) On compte trois Breughel ; l'un surnommé le vieux, né à Breugel près Breda : il fut élève de Pierre Koke, peintre et architecte de Charles-Quint. Cet artiste excelloit à représenter les fêtes champêtres. Ses

L'abbé Mann, vieux Anglois, nous a procuré l'occasion de voir le cabinet de peintures du banquier Danhot. Il faut que je me hâte de te parler de cette excellente collection qui, au milieu même de Bruxelles, m'a transporté en Italie, et m'a rappellé d'une manière si délicieuse les arts et les chef-d'œuvres de cette belle contrée. Je ne te dirai rien de Lucas Van Leyden (1),

paysages sont admirables; on sait qu'il vivoit en 1551, mais on ignore l'année de sa mort. Il laissa deux fils; l'un surnommé Breughel de Velours, parce qu'il étoit vêtu toute l'année de cette étoffe, mort en 1642 à 67 ans, et dont il nous reste des Vues de mer ornées de petites figures, et des Paysages du plus précieux fini; le second excella à représenter des Incendies, des Tours de magiciens et de diables, ce qui le fit surnommer Breughel d'Enfer.

(1) Peintre et graveur, connu sous le nom de Lucas de Hollande, naquit à Leyde en 1494. Il étoit fils d'un excellent peintre, et fut élève de Corneille Engelbert. Dès l'âge de 12 ans il fit un tableau représentant l'Histoire de Saint-Hubert, et ce morceau lui mérita l'estime des connoisseurs. Le célèbre Albert - Durer fit exprès pour le voir le voyage de Hollande. Ses figures ont de l'expression, ses attitudes sont naturelles : mais il n'a pas mis assez de variété dans ses têtes; ses draperies sont projettées sans grace, son dessin est incorrect.

dont le mérite ne consiste que dans son ancienneté; de plusieurs petits morceaux, parmi lesquels on distingue un *Mieris* (1) qui a coûté quatre mille florins au propriétaire; des ouvrages de Salvator Rosa (2),

Ce peintre aimoit la magnificence; mais il ne se laissa point amollir, à l'exemple de tant d'autres artistes, par cet amour effréné des plaisirs, si fatal aux grands talens. S'étant imaginé, au retour d'un voyage de Flandres, qu'on l'avoit empoisonné, il passa les dernières années de sa vie presque toujours couché. Cependant il travailloit encore: « je veux, disoit-il, que mon lit soit pour » moi un lit d'honneur ». Il mourut en 1533, à l'âge de 39 ans.

(1) Né à Leyde en 1635. Il excelloit à peindre les Etoffes, et se servoit d'un miroir convexe pour arrondir les objets. Ses tableaux sont très-rares, et d'un grand prix. Son pinceau étoit pur, et sa touche aussi fine que brillante. Les Italiens font le plus grand cas des tableaux de ce maître. J'ai vu des Mieris dans les cabinets des amateurs les plus recherchés de Rome, de Naples et de Florence. Cet habile artiste mourut à la fleur de son âge dans une prison où ses dettes l'avoient fait renfermer. On connoît encore deux peintres de ce nom : l'un se nommoit Guillaume, et étoit fils du précédent; l'autre François. Aucun des deux n'hérita de son talent.

(2) Peintre, graveur et poëte. Il naquit à Renessa près de Naples, en 1615. Cet artiste étoit si pauvre

de Bassano (1), de cinq tableaux de Te-

qu'il fut d'abord obligé d'exposer ses tableaux dans les places publiques. Lanfranc en acheta plusieurs, et l'encouragea. Salvator Rosa excelloit à représenter des Combats, des Marines, des Paysages, des Sujets de fantaisie, des Animaux, et des Figures de soldats. Sa touche est facile et spirituelle; ses paysages, et sur-tout le feuillé de ses arbres sont d'un goût exquis. Il peignoit avec une telle rapidité, que souvent il commençoit et finissoit un tableau en un jour. On trouve à Rome, dans une salle qui termine la belle galerie du palais Colonne, son superbe tableau représentant le Supplice de Regulus. Paris renferme aussi plusieurs de ses chef-d'œuvres. On sait qu'il joignoit l'art des vers à l'art de peindre; il nous a laissé un livre de satyres. Amsterdam, 1719; *in*-8°. — 1770; *in*-8°. Cet artiste mourut à Rome, en 1673.

(1) Son nom étoit Jacques Dupont. Il naquit en 1510 à Bassano, dans le territoire de Venise. Le Bassan est, de tous les artistes Italiens, celui dont il nous reste un plus grand nombre de tableaux. Rarement ses sujets sont d'un style noble; on remarque dans la plupart de ses compositions un ton de couleur cuivré qui n'est pas toujours heureux. Il mourut en 1592, à l'âge de 82 ans, en regrettant, disoit-il, de mourir au moment où il commençoit à faire quelques progrès dans son art. Ce qui est moins une preuve de la perfection de ses derniers ouvrages que du regret qu'il avoit de quitter la vie. Cet artiste laissa quatre fils, mais François et Léandre furent les seuls qui héritèrent en partie du talent de leur père.

niers (1), quoique tous ces morceaux m'aient paru d'un grand prix. Je passe sous silence un Saint François du Guide (2), une Vierge du même auteur, parce qu'ils sont des copies, et non des originaux de ce grand maître, ainsi que deux Enfans occupés à cueillir des fruits par Murillo (3), et qu'on prendroit pour la nature même. Je ne veux pas non plus t'entretenir des belles esquisses de Vandyck (4), parmi lesquelles on distingue une Descente de croix si *agréablement* conçue qu'on croiroit voir la mort d'Adonis, si malheureusement un prêtre en habit sacerdotal ne détruisoit cette illusion.

(1) Voyez note 2, page 148.

(2) Voyez note 2, page 200.

(3) Né en 1613, à Pylas, près de Séville. Il fut élève de Jean Castiglio; et ayant trouvé moyen de copier les plus beaux tableaux de l'Escurial par l'entremise de Jean Velasquès, célèbre peintre Espagnol, il se perfectionna dans son art, et s'attacha principalement à étudier la manière du Titien, de Rubens et de Vandyck. Cet habile maître excelloit dans le coloris. Son pinceau est pur, sa touche est moëlleuse; on desireroit seulement que ses figures eussent en général plus de noblesse. Ses tableaux sont très-recherchés. Il mourut à Séville, en 1685.

(4) Voyez note 2, page 159.

point de ce maître sublime ; ni sur l'Enlèvement des Sabines par Rubens, ni sur son Bourgmestre d'Anvers ; ni enfin sur son Retour d'Egypte ; figures de grandeur naturelle, où Dieu le père est assis très-commodément sur un nuage, mais où Jesus encore enfant est représenté dans une attitude trop aimable, trop légère pour le fils d'un Dieu. Pourrois-je fixer long-temps mon attention sur toutes ces richesses, après m'être identifié, comme je viens de le faire, avec une Danaé du Titien (1), et un portrait de la femme de *Joconde* par Léonard de Vinci (2) ?

(1) Voyez note 1, page 203.

(2) Né à Vinci, près Florence, en 1445. Il fut élève du Verochio. La nature enfante rarement des hommes tels que Léonard de Vinci. Son génie, ses vastes connoissances honorent le siècle qui l'a vu naître. Je ne considérerai ici ce grand homme que sous les divers accessoires qui le distinguent de tous les artistes des temps anciens et des temps modernes. Il fut un des plus habiles alchymistes de l'Europe, et passoit pour un excellent architecte, sur-tout dans la partie hydraulique.

Ce fut avec Léonard de Vinci que Michel-Ange travailla, par l'ordre du sénat, à orner la grande salle du

La Danaé est sans prix. Le peintre l'a représentée couchée : elle respire. La couleur, la forme des muscles, la fraîcheur et le velouté de la peau sont d'une telle vérité que, pour la première fois peut-être, mon ame et mes yeux ont éprouvé tous les délires de l'illusion. Quel dommage que le siècle de Pygmalion ait fui pour nous, et que le Souverain des êtres ait refusé de donner une ame à un si beau corps !

La femme de Joconde me ramène à mon charmant tableau de la Madone qu'on voit chez le landgrave à Cassel : mais dans le

conseil de Florence. Ils firent ensemble ces cartons qui sont devenus depuis si fameux.

Aux graces de la figure, aux charmes de l'esprit, Léonard de Vinci sut allier tous les talens agréables; il avoit inventé une sorte de lyre dont il touchoit admirablement. Doué d'une force de corps prodigieuse, il eût étonné, dit un auteur connu, le maréchal de Saxe lui-même.

Les artistes ont vanté son Traité sur la peinture, imprimé en Italien. Paris, 1651; fol. dont Chambray a donné une traduction françoise. Paris, même année; *in*-fol.; réimprimé depuis en 1716, *in*-12. Mais alors le célèbre Traité de Raphaël Mengs n'existoit point; et avant Léonard de Vinci, aucun artiste n'avoit su écrire sur le grand art de peindre.

morceau que je viens de contempler, le coloris est préférable. Cette charmante créature tient une fleur dans une de ses mains élevée à la manière des anciens, de l'autre elle tient du jasmin : sur ses genoux sont encore quelques fleurs. J'ai remarqué seulement un peu de dureté et de sécheresse dans le pinceau. Mais il est impossible de s'en appercevoir avant de s'être identifié avec ce chef-d'œuvre ; peut-être même n'est-ce qu'un prétexte pour s'en arracher, et c'est en vain qu'on le saisit. L'on finit par se persuader qu'une création aussi sublime seroit moins parfaite si elle étoit autrement, et l'on chérit jusqu'aux moindres taches.

Ah ! sans doute, la nature ne peut réunir tous les talens dans le même artiste. Le sublime Léonard de Vinci, qui savoit si bien rendre les nuances fines et déliées de l'expression la plus fugitive, ignoroit l'art de peindre comme le Titien le souffle délicat de la vie, de le faire voltiger autour des lèvres, de le faire circuler dans les yeux, sur tous les traits de ses délicieuses figures ; et l'on se plaît..... que dis-je ? plaire ! loin d'ici le profane qui oseroit parler avec tant de froideur des célestes jouissances que pro-

duisent les conceptions du génie! Ce n'est plus une admiration passive ; c'est du paganisme que m'inspire l'enchanteur qui évoque devant moi l'ame de ceux dont il trace l'image, et qui sait par son art la fixer sur le marbre ou sur la toile. Douce et bienfaisante illusion dont le souvenir se prolonge délicieusement dans la mémoire du spectateur !

Artistes ! brisez vos palettes s'il vous faut peindre encore et des madones et des anges et les monotones habitans du ciel. Cette femme réunit ce qui doit servir de règle et de modèles, quoiqu'elle-même n'ait point été asservie à aucune règle, à aucun modèle. Le sens de cette belle tête est l'emblême de la pudeur virginale, et le faire de ce tableau est limpide comme l'élément dans lequel reposent les habitans de l'Empyrée. Le sourire de l'innocence et de la finesse voltige sur sa bouche délicate et pure ; l'expression de la tête appelle le sommeil, et ses grands yeux baissés sont si beaux qu'un désordre anticipé trouble l'ame de tout spectateur sensible par la seule idée de ce qu'ils doivent être lorsqu'ils seront ouverts.

Qui ne voudroit planer invisiblement autour

tour d'elle, errer au milieu de cette grotte obscure dont le fond échappe aux yeux et se perd dans la vapeur? Le capillaire croît entre les fentes des murs humides de cette grotte, et les branches du cymbalaria (1) voluptueusement suspendues semblent se presser et vouloir être foulées sous ce délicieux fardeau. Ô Carlo Dolce ! malheur à celui qui, au lieu d'apprendre d'un maître tel que Léonard de Vinci à saisir ce caractère auguste de la sage et sublime nature, prostitue son génie à ces capricieuses manières qui n'en sont jamais que le vague et insuffisant mensonge !

(1) « Plante qui croît contre les murailles humides, » dans les pays chauds. Ses tiges sont fort déliées et » pendantes; ses feuilles sont anguleuses comme celles » du lierre, d'un verd brun en dessus, purpurines en » dessous. Du pied de ces feuilles s'élèvent des pédi- » cules qui portent chacun une fleur purpurine, res- » semblante à celle du mufle de veau, mais terminée » en bas par un éperon. Aux fleurs succèdent des co- » ques partagées en deux loges remplies de petites se- » mences plates et ailées ».

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUÈS
DANS CE PREMIER VOLUME.

Xe LETTRE. AIX-LA-CHAPELLE.

XIe LETTRE. LIÈGE.

Fin de la Table du Tome premier.

